4 AVRIL 1953

Illinois U Library
France

N° 390 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS
CE
UMÉRO

★

E ET MORT
DE LA
INE MARY

★

UR VOIR CLAIR
DANS
FFAIRE FINALY

★

L'A.-E. F.
L'AGE INGRAT

LE PAYS DE GALLES BAT LA FRANCE

La dernière rencontre du tournoi des Cinq Nations s'est disputée le 28 mars sur le stade de Colombes, où les joueurs gallois triomphèrent des Français par 6 points à 3, après un match d'une qualité assez médiocre. Notre photographie montre R. John s'emparant du ballon, à la touche, aux dépens de Mias. Cette année, c'est l'Angleterre qui remporte le tournoi, devant le Pays de Galles, l'Irlande, la France et l'Écosse.

PHOT. « FRANCE-ILLUSTRATION » (JACQUES DESAVIS)

TOURISTES...

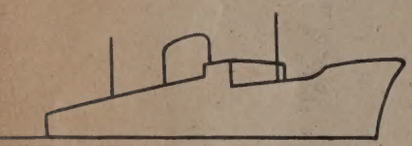
...qui visiterez LA CORSE

PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE**

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

E. 399 NOVUM

lave les **Reins**

L'eau d' **EVIAN** est partout • Exigez-la • Refusez les substitutions

---

LE DIABLOTIN

DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE

éteint les feux de cheminées

RAMONE

CHIMIQUEMENT

EN 5 MINUTES

SANS DANGER

UNE CHEMINÉE

de sa suie!.

J. LEFEBVRE Agent général

9 bis RUE DU Cdt PILOT - NEUILLY s/SEINE Tél: MAI. 50-20

HAVAS

FOIRE DE PARIS

12.000 EXPOSANTS

3.000.000 VISITEURS

34 PAYS REPRÉSENTÉS

9 - 25 MAI

COMITÉ D'ORGANISATION

23, Rue N.-D.-DES-VICTOIRES — PARIS 2e

TÉL. : GUT. 39-20 TÉLÉGR. : FOIRPARI

POUR UN HOMME

CARON

PARFUM STIMULANT ET PENETRANT

9e ANNÉE — NUMÉRO 390

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

4 AVRIL 1953

Une grande Dame n'est plus...

UNE GRANDE DAME N'EST PLUS...

LA REINE MARY S'EST ÉTEINTE

DANS SA DEMEURE DE MARLBOROUGH HOUSE

Etude pour le portrait de la reine, alors princesse Mary, exécutée vers 1885 par Bassano.

La princesse Mary en robe de soirée. Photographie prise vers 1910.

Un des derniers portraits de la reine douairière, qui vient de s'éteindre âgée de près de 86 ans.

A 23 h. 30, mardi 24 mars, la nouvelle se propagea avec la rapidité de l'éclair dans les rangs de la foule qui stationnait devant Marlborough House : « La reine est morte ! » Depuis dix minutes, en effet, la reine douairière Mary n'était plus. Et l'étendard qui flottait au-dessus de sa demeure était descendu.

Malade depuis un mois environ — elle n'était plus sortie depuis le début de février — la chère vieille reine, comme on l'appelait avec une familiarité affectueuse, s'est éteinte paisiblement pendant son sommeil. Elle aurait eu quatre-vingt-six ans le 26 mai. Son état avait empiré brusquement dans la journée et lorsqu'on vit, après le dîner, son médecin personnel, sir Horace Evans, renvoyer sa voiture pour demeurer au chevet de l'illustre malade, on comprit que l'issue fatale était proche. Au cours de l'après-midi les membres de la famille royale s'étaient

e roi George V et la reine Mary le jour de leur ouronnement. Ci-dessous : la reine Mary parcourt les harbonnages de Cadeby sur un « truck » poussé par des ouvriers mineurs.

ortant l'ample manteau à traîne et le diadème, la ine Mary incarnait d'altière façon la monarchie anglaise (ci-contre).

-dessous : la famille royale d'Angleterre et la famille mpériale de Russie réunies au cours d'un voyage des ouverains russes. La princesse Mary est assise à xtrême gauche. On voit, en suivant, le tsar colas II, le roi Edouard VII et le futur George V.

Entre deux de ses fils, le futur Edouard VIII (à g.) et Albert, qui deviendra George VI.

L'éducation de sa petite-fille, l'actuelle reine Elizabeth II, fut un de ses grands soucis.

La reine avec, à sa droite, le duc de Kent et, à sa gauche, la duchesse et le duc d'York.

succédé près de la reine. Tour à tour, on vit venir la duchesse de Kent et le jeune duc, son fils, puis le duc de Windsor, la reine Elizabeth II, le duc d'Edimbourg et la princesse Margaret.

Profondément ému, M. Churchill annonça la nouvelle de la mort aux Communes, où la séance fut aussitôt levée. Devant Marlborough House, où nulle lumière ne brillait plus, la foule s'attarda un moment, puis lentement s'écoula. Seuls quelques hommes et quelques femmes, silhouettes enveloppées dans la brume de la nuit, demeurèrent à prier.

Dans tout le pays le décès de la reine douairière a été ressenti avec beaucoup de peine, car les Anglais voyaient en elle une très grande dame, qui prolongeait à notre époque la tradition victorienne et qui était un modèle de distinction et de haute dignité. Si paradoxal que cela paraisse, elle avait conquis l'affection par la sévérité de son maintien et non par le sourire. Elle avait dû faire un gros effort pour surmonter sa timidité naturelle, mais sa popularité était certaine, et chaque fois qu'elle paraissait en public elle était assurée d'une ovation toujours plus marquée que celle qui s'adressait à n'importe quel autre membre de la famille royale. L'ancienne et énorme limousine dans laquelle elle avait coutume de circuler — ses proches avaient surnommé cette voiture le « palais de cristal » — était populaire dans tous les quartiers de Londres, et sa venue y était toujours accueillie avec enthousiasme.

C'est que les Anglais savaient que pendant les vingt-cinq années de son règne et depuis que, George V étant mort, elle s'était retirée à Marlborough House, la reine Mary n'avait cessé d'incarner les plus hautes qualités qu'ils aiment à reconnaître en leurs princes : le sens du devoir et de la grandeur du pays. Elle était devenue une sorte de symbole. Ils admiraient le courage avec lequel elle avait supporté de cruelles épreuves. Ils aimaient sa fidélité au passé qui se manifestait jusque dans les détails, les fameux chapeaux qu'elle ne consentit jamais à modifier et qui lui faisaient une silhouette bien personnelle. Ils aimaient son énergie, son étonnante vitalité, sa résistance physique, l'intérêt qu'elle portait aux œuvres sociales comme au mouvement des lettres et des arts.

Et il était agréable au peuple de Grande-Bretagne de penser que la reine Mary s'était attachée à former pour le trône celle qui devait un jour régner et qui ne verra pas près d'elle, lors de son prochain couronnement, la grand-mère à laquelle, il y a cinq ans, le jour où, rayonnante de bonheur, descendant au bras de son époux les marches de l'autel de Westminster, elle dédiait une profonde révérence.

La reine Mary, image de la continuité si chère aux Anglais, repose désormais au château de Windsor près de George V, son mari, et de son second fils, George VI, dont, douloureuse sous ses longs voiles de deuil, elle avait vu passer sous ses fenêtres le funèbre cortège.

UNE LONGUE ET DIGNE VIE LOURDE D'ÉPREUVES

De bonne heure la petite princesse Mary était destinée au trône. Née, le 26 mai 1867, du duc de Teck et de la princesse Mary de Cambridge, elle avait, en effet, été prise en affection par la reine Victoria, sa marraine. Celle-ci subvenait, assez parcimonieusement, aux besoins de cette famille de vieille souche princière, qu'elle envoya vivre à Florence. La grande reine, qui avait discerné la qualité de la jeune princesse Mary, l'appela à la cour, car elle entendait unir sa destinée à celle du fils d'Edouard, prince de Galles et héritier du trône : Albert Edouard, duc de Clarence, auquel Mary était effectivement fiancée, à vingt-quatre ans, en décembre 1891, mettant ainsi les pieds sur les marches du trône.

Mais elle allait affronter une première et douloureuse épreuve. A la veille du mariage, le 14 janvier 1892, le duc de Clarence succombait à une épidémie de grippe, à l'âge de vingt-huit ans. La princesse Mary se trouvait veuve avant la lettre. L'héritier présomptif devenait George, duc d'York, second fils du prince de Galles, avec qui la reine Victoria, qui persistait dans son dessein de faire de Mary une reine, la fiança l'année suivante. Timide, épris surtout des choses de la mer, le duc d'York n'avait pas la séduction de son frère défunt. Mary s'inclina cependant devant la volonté de Victoria.

Lorsque celle-ci mourut, en 1901, laissant le trône à Edouard VII, sa *darling Mary,* devenue princesse de Galles, se préparait, épouse affectueuse d'un prince de santé fragile, à son métier de future reine, parcourant en grande dame les territoires du vaste Empire britannique.

Le 6 mai 1910, à la mort d'Edouard VII, elle montait sur le trône aux côtés de son royal époux, à qui elle avait donné six enfants, dont les deux futurs rois Edouard VIII (1894) et George VI (1895), la princesse Mary, vicomtesse de Lascelles (1897), Henri, duc de Gloucester (1900), George, duc de Kent (1902), et John (1905), qui mourut à l'âge de quatorze ans.

De nouvelles épreuves attendaient la reine Mary. La Grande Guerre d'abord, où elle se révéla une reine courageuse et virile, puis, en 1936, la mort de son époux, le roi George V. Et ce fut le drame des Windsor. Devenu roi sous le nom d'Edouard VIII, son fils aîné, le préféré, le « prince charmant », abdiquait pour vivre sa vie en laissant la couronne à son frère cadet, George VI.

Au cours de la guerre de 1939-1945, qui mit un moment en danger l'Empire britannique, la reine Mary voyait disparaître encore son quatrième fils, le duc de Kent, tué en 1942 durant une mission en avion. En 1952, enfin, dernier deuil, celui du roi George VI.

Entre temps la reine douairière avait reporté sur sa petite-fille, la jeune princesse Elizabeth, l'affection dont la grande Victoria l'entourait jadis. Le règne d'Elizabeth II était le sixième qu'elle avait connu, après ceux de Victoria, d'Edouard VII, de George V, d'Edouard VIII et de George VI. A bout de forces, ayant vécu jusqu'à quatre-vingt-six ans entourée de l'estime et du respect de tout un peuple, la reine Mary savait qu'il ne lui serait pas accordé de vivre jusqu'à la consécration solennelle d'Elizabeth II. « Ne reculez pas la date du Couronnement... » Sa dernière pensée n'en aura pas moins été vers celle qu'elle avait préparée, forte de sa longue expérience, à la charge suprême du royaume.

La reine Mary en compagnie de son fils aîné, l'actuel duc de Windsor.

Au balcon de Buckingham Palace, le jour du couronnement de George VI.

L'AFFAIRE FINALY

L'ODYSSEE, depuis leur naissance, puis la disparition de Robert et de Gérard Finaly n'ont pas fini de passionner l'opinion française. Si difficile qu'il soit d'aborder un tel sujet en restant objectif, nous avons pensé qu'il était nécessaire de tenter, impartialement, autant que nous le pouvions, de voir clair dans ce qui est désormais tout autre chose qu'un conflit autour de la tutelle de deux orphelins.

On connaît les faits essentiels.

Fuyant le racisme déchaîné sur l'Europe centrale, le jeune docteur Fritz Finaly et sa femme (née Schwartz), juifs autrichiens, se réfugient en France en 1936. Ils s'installeront ultérieurement à La Tronche, banlieue de Grenoble, où le médecin n'exercera pas. L'Anschluss, Munich, la drôle de guerre et l'armistice sont les étapes suivantes du calvaire de ces proscrits, qui voient se rapprocher la terreur brune. Pourtant, Grenoble reste en zone libre. Mais le docteur Finaly ne se fait pas d'illusions sur la durée de ce sursis.

Le jeune ménage va pourtant avoir deux enfants : Robert, le 14 avril 1941, et Gérard, le 3 juillet 1942. Ces deux garçons, le docteur Finaly les fera circoncire, malgré les risques que comporte une telle attitude.

Puis il prend des dispositions pour le cas où il disparaîtrait avec sa femme :

« Si nous sommes arrêtés un jour... »

Ce jour arrive le 14 février 1944.

Le 15, Mme Poupaert, une amie de la famille, retire les deux bébés de la crèche Saint-Vincent-de-Paul de Meylan, où ils étaient placés, pour les confier aux Sœurs de Notre-Dame-de-Sion, à Grenoble, institution fondée au siècle dernier par deux Israélites convertis, les frères Ratisbonne. Les Sœurs ne peuvent pas garder les petits proscrits ; faute de place : elles ont déjà fait le maximum pour d'autres enfants juifs, et elles demandent à Mlle Brun, directrice de la crèche municipale, de les héberger.

Mlle Brun, qui a déjà accepté la charge de dix petits israélites, hésite. Suppliée par un de ses fils adoptifs, elle finit par recueillir aussi ces deux-là. Gérard et Robert arrivent fort malades à la crèche. L'aîné vient d'être opéré d'une mastoïdite, le second souffre d'une grave dysenterie causée par la mauvaise alimentation.

Le 19 février un représentant de la municipalité prévient Mlle Brun du danger qu'elle et ses protégés courent à Grenoble, et elle s'installe à Vif, à la montagne, dans une vieille demeure qu'elle est parvenue à louer pour eux.

La guerre finie, le sauvetage héroïque réussi, Mlle Brun rend à leurs familles tous les enfants qu'elle a protégés au péril de sa vie. Sauf trois : l'un, que sa mère laisse définitivement à sa bienfaitrice, qui l'adopte légalement, et les deux frères Finaly, dont les parents ne sont pas revenus des camps de la mort.

Le temps passe. Gérard et Robert grandissent, élevés par des éducateurs catholiques choisis par Mlle Brun. Elle les considère si bien comme ses fils qu'elle les fait baptiser en 1948.

Or Gérard et Robert ont encore de la famille. Trois tantes : Mme Roesner, fixée en Israël, Mmes Fischel et Rothbaum, qui habitent la Nouvelle-Zélande. Et un oncle, M. Schwartz, de Vienne (Autriche). Une correspondance s'engage entre eux, d'une part, et Mlle Brun, Mme Poupaert, le maire de La Tronche, les autorités françaises, la Croix-Rouge, la « New Zealand House », de Londres...

Cette correspondance se développe difficilement, on s'en doute, étant donné le nombre des personnes privées et des organismes qui y participent. Du côté d'Auckland (Nouvelle-Zélande) on acquiert bientôt la conviction que Mlle Brun ne met pas, à restituer les enfants, toute la bonne volonté désirable. Elle a été nommée tutrice par un conseil de famille duquel étaient absents, par force majeure, les parents survivants de Robert et de Gérard. Depuis, Mlle Brun gagne du temps.

Quoi qu'il en soit, la procédure suit son cours. Lentement. Un nouveau conseil de famille retire pourtant à Mlle Brun la tutelle des enfants. Elle est poursuivie pour non-présentation d'enfants, acquittée par le tribunal correctionnel de Grenoble le 28 novembre 1952. Mme Roesner et M. Keller (son représentant en France), et le ministère public font appel. La Cour de Grenoble est saisie et, le 8 janvier 1953, Me Maurice Garçon (avocat de Mme Roesner) mène une charge à fond contre Mlle Brun, absente pour raisons de santé.

Dans un arrêt du 29 janvier, la cour d'appel de Grenoble ne reconnaît pas le délit de non-présentation d'enfants (article 357), mais, présumant l'existence du crime de « détournement d'enfants » (article 354), elle décerne un mandat de dépôt contre Mlle Brun, qui se constitue prisonnière aussitôt, non sans s'être pourvue en cassation.

Le même jour, Mlle Sétouin, professeur d'espagnol à Notre-Dame-de-Sion de Grenoble, prend contact avec le personnel du collège Saint-Louis-de-Gonzague, à Bayonne, où professe son frère, l'abbé Sétouin. Elle prépare l'arrivée de Gérard et de Robert, munis de pièces d'identité scolaire au nom de Martella et Olivieri, établies par le chanoine Augustin Le Moine (Supérieur du collège du Sacré-Cœur de Marseille) et l'abbé Georges Lemoine (Supérieur du collège de Notre-Dame-de-la-Viste de Marseille), à la demande de la Supérieure du collège de Notre-Dame-de-Sion dans cette ville, Mère Marie-Dominique.

Les enfants resteront à Saint-Louis-de-Gonzague quatre jours. Entre temps, le Supérieur du collège, l'abbé Silhouette, a conçu le soupçon que les jeunes Martella et Olivieri, ses nouveaux élèves, pourraient bien être les enfants Finaly. Il téléphone au commissaire de police, qui lui précise ses responsabilités et prévient M. Keller, représentant de la famille des enfants.

Le 3 février, au matin, les enfants sont enlevés de Saint-Louis-de-Gonzague au moment où M. Keller, arrivé à Bayonne la veille, s'apprête à leur rendre visite. Depuis lors, passés en Espagne, les enfants n'ont plus donné de leurs nouvelles.

Cependant, inculpations et arrestations se multiplient. On arrête Mlle Sétouin, Mère Antonine (Supérieure de Notre-Dame-de-Sion à Grenoble), Mlle Luizet (pharmacienne de Grenoble, dont l'officine a servi de relais téléphonique entre les organisateurs de la fuite), Mère Marie-Dominique (Supérieure de Notre-Dame-de-Sion à Marseille), le chanoine Le Moine et l'abbé Lemoine, auteurs des faux papiers scolaires ; et à Bayonne, tous ceux qui ont contacté les passeurs : l'abbé Ariztia, vicaire de la cathédrale de Bayonne ; l'abbé Latxague, qui a pris en charge les enfants à leur sortie de Saint-Louis-de-Gonzague ; l'abbé Irigoin ; M. Fagalde, industriel...

L'évêque de Grenoble, avec l'accord de Mgr Gerlier, lance un appel à tous les catholiques, mais les enfants restent introuvables. Et l'opinion s'en émeut. On interpelle à l'Assemblée Nationale, où M. Martinaud-Deplat, ministre de la Justice, rappelle que la justice étant saisie, force doit rester à la loi. Les catholiques du pays basque protestent avec vigueur contre les arrestations des prêtres.

Finalement, sans que les enfants aient été retrouvés, tous les inculpés sont mis en liberté provisoire au début de mars. Cela conformément aux principes de notre législation qui fait de la liberté provisoire la règle et de la détention préventive une exception.

Mais l'essentiel dans l'affaire Finaly, c'est désormais — c'est depuis longtemps déjà — l' « Affaire ». Et non plus les petits Finaly.

Ce déplacement d'éclairage est un phénomène normal, ou du moins presque traditionnel en France, où la personnalité des acteurs s'efface très vite en de tels cas derrière les principes en cause. La France est un pays qui fait des « Affaires », si l'on ose dire, c'est-à-dire un pays qui voit dans la comédie humaine une pièce à thèse où les personnages portent à la scène les pensées de l'auteur.

L'auteur en est chacun des Français, et ceux-là mêmes qui affectent avec coquetterie de ne jamais lire les journaux; chacun de nous, ou plutôt l'ensemble de la communauté française, qui fait dialoguer périodiquement son lobe gauche et son lobe

droit, et qui écrit toujours la même pièce dont la vedette peut être tour à tour Calas, Sirven, Dreyfus ou les enfants Finaly.

Chez d'autres peuples, moins portés que nous aux grands débats philosophiques, l'affaire Finaly se résoudrait peut-être, au bout du compte, en une cote mal taillée par un juge dont l'impartialité serait reconnue par les parties. Ce Salomon moderne aurait statué, d'une façon ou d'une autre, car, dans le domaine des faits, le cas Finaly n'est pas plus complexe ni plus douloureux, hélas ! que celui de la garde des enfants dans nombre de procès en divorce.

Mais on sait que nombre de plaideurs usent volontiers d'une formule passée en dicton, et probablement intraduisible en aucune langue étrangère : « C'est pour le principe. »

C'est pour le principe que les journalistes français s'attachent depuis plusieurs mois à débrouiller ce nœud gordien.

POUR le moment, rappelons froidement, s'il en est temps encore, quelques points qui ne sont pas en doute. Et d'abord le moment où est née l' « Affaire » : le 29 janvier dernier, quand Mlle Brun fut incarcérée pour « rapt » d'enfants. Laissons les complications juridiques, et constatons qu'elle est coupable. Coupable d'avoir refusé de rendre les enfants Finaly comme un jugement l'y obligeait légalement. Le pourvoi en cassation qu'elle avait formé n'avait pas de caractère suspensif, comme le remarque justement notre confrère *la Croix* (10 février). « Condamnée à rendre Robert et Gérard, observe d'autre part Pierre Scize dans *le Figaro*, Mlle Brun ne l'a pas fait... *Je ne pense pas qu'il se trouvera une seule voix raisonnable pour l'approuver.* »

Là, et là seulement, se trouve le début de l'affaire. Jusqu'alors, il n'y avait que deux pauvres gosses, orphelins de guerre, disputés entre une famille lointaine et une mère adoptive.

Deuxième fait, qui n'est pas douteux (et le premier du point de vue chronologique) : sans Mlle Brun et ceux que la loi est bien obligée d'appeler ses « complices », il n'y aurait pas d'affaire Finaly pour la raison qu'il n'y aurait plus d'enfants Finaly. On s'est accordé pour brosser de l'activité de Mlle Brun pendant les années noires un tableau émouvant. Cette femme a défié les polices française et allemande et la volonté acharnée des nazis d'exterminer les Juifs jusqu'au dernier.

La Mère Antonine, Supérieure de Notre-Dame-de-Sion de Grenoble, a été décorée de la Médaille de la Résistance.

Quatre années durant, ces femmes ont risqué leur vie pour soustraire des enfants proscrits à la mort la plus affreuse. Elles savaient ce qu'elles risquaient. Et qu'elles bravaient des lois qui, sur le sol de France, étaient alors présentées comme légitimes.

Elles ont appris à ruser, à pratiquer le faux et l'usage de faux, le tout en vertu de valeurs qu'elles plaçaient plus haut que l'obéissance aux lois. Ces lois étaient considérées comme nulles par tous ceux qui refusaient le gouvernement de Vichy.

IL se trouve que la limite de ce qu'il convient de rendre à César n'est pas fixée par décret, et que cette limite varie selon l'époque, les circonstances et la psychologie de chacun.

Mlle Brun et ses complices ont usé, pour faire obstacle à l'application de la loi, d'une technique qui a été mise au point voilà quelques années.

C'était la guerre. Et ces dames auraient dû comprendre que, les hostilités terminées, la loi redevenait la loi. Mais les femmes et les jeunes gens — combien d'hommes sont jeunes sur ce point ! — n'ont pas toujours le sens des nuances.

A Mlle Brun on a donné la permission de peser la loi au trébuchet de sa conscience. Elle a continué, comme les engagés volontaires qui oublient de raccrocher à temps la mitraillette du maquis.

BIEN entendu, Mlle Brun a eu tort. Mais elle et tous les autres maillons de la chaîne ne sont pas, à l'instar du célèbre chien de Pavlov, conditionnés à moudre de l'évasion au coup de sifflet. Mlle Brun est une femme de chair et d'os.

Si elle a pris à la « une » des journaux la place des vedettes habituelles de la pègre ou de l'écran, c'est que le métro et le café du coin ont découvert en elle un des personnages du drame éternel.

Mlle Brun a refusé de rendre les enfants parce qu'elle estimait injuste la mesure légale qui prétendait l'y contraindre. *Dura lex, sed lex...* Consciemment ou non, Mlle Brun s'est rebellée parce qu'elle considérait illégitime la loi qui l'obligeait à violer des valeurs qu'elle place plus haut. Même si elle a pu n'obéir qu'à l'instinct maternel, c'est sans doute par des considérations de ce genre que s'explique l'attitude des religieux des deux sexes impliqués dans l'affaire.

Car la loi républicaine — c'est là un point capital — ne connaît pas officiellement la religion des individus. Que Mme Roesner et Mme Fischel soient israélites, et Mlle Brun catholique, notre code veut l'ignorer : il régit des personnes physiques. En matière de croyances religieuses, il limite volontairement son domaine à l'organisation de la liberté des cultes. Si les enfants Finaly avaient été catholiques et Français de naissance, il n'y aurait pas d' « Affaire », car Mlle Brun aurait rendu les petits Dupont. La mort dans l'âme, mais elle les aurait rendus. Si par impossible elle s'était obstinée de même, il ne se serait sans doute pas trouvé beaucoup de Français pour approuver son attitude.

MAIS pour certains de nos concitoyens, le baptême de Gérard et de Robert importe plus que toutes les lois de ce monde. Mlle Brun a eu tort de les faire baptiser à une époque où, déjà, leur famille les réclamait : les catholiques ne le nient pas. Mais pour eux, il est impossible de revenir sur ce sacrement.

Et la France, au bout du compte, se divise sur le point de savoir si Mlle Brun a rendu un service capital aux petits Finaly en les faisant entrer dans l'Eglise, ou si elle a accompli un rite de sa propre religion qui ne saurait être opposé à une famille qui en professe une autre.

A ce point, qu'on le veuille ou non, le débat quitte le terrain temporel. Le dialogue cesse d'être possible même entre gens de bonne foi, car les uns trouvent naturel que Mlle Brun, ayant sauvé la vie de Gérard et de Robert, ait voulu assurer aussi leur salut éternel. Les autres ne croient pas au salut éternel, ou ne croient pas qu'il soit mieux assuré par le Christ que par le Dieu d'Israël.

LE problème est là. Religieux, ou, si l'on veut, métaphysique. Et sa complexité n'est due qu'à la nécessité de le projeter sur le plan de nos lois, qui s'interdisent de pénétrer dans le domaine des âmes.

Restent les enfants.

Tout de même.

Ces gosses que les passeurs professionnels du pays basque ont décrits peinant dans la neige des cols pyrénéens, ces gosses qui sont l'enjeu muet de ce drame de la conscience française, M. Mauriac a suggéré qu'ils auraient peut-être leur mot à dire. Soit : à titre indicatif. Les tribunaux confient chaque jour à la garde de tel ou tel de leurs parents divorcés des enfants plus âgés que Gérard et Robert, et qui n'ont voix au chapitre, eux aussi, qu'à titre indicatif.

Faire Robert et Gérard juges en dernier ressort de leur orientation familiale et religieuse, ce serait faire peut-être la part trop petite aux séductions, à l'attrait de l'exotisme (c'est beau, Israël !), à la crainte de l'inconnu (non, je veux rester ici !). Ce serait supposer, en tout cas, que les enfants sont là.

Depuis que les passeurs Susperreguy et Etchezaharetta ont, reprenant une vieille tradition, démontré qu'il n'y a plus de Pyrénées dans le sens nord-sud, la justice française est dessaisie, en fait, sinon en droit. Car, dans le sens contraire, il y a encore des Pyrénées, on le voit bien.

C'est dommage, car chaque Français, de quelque confession qu'il soit, commence à se sentir un peu le tuteur de ces deux petits juifs errants que leur père a voulu faire Français en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait trouvée chez nous.

C'est dommage : au moment où l'affaire allait redevenir une affaire de famille pour chacun d'entre nous, ce sont les enfants qui nous manquent...

ET puis, il faut le dire aussi, cette affaire est devenue, pour une grande part, une affaire d'amour-propre. Pour les deux parties. Reconnaissons-le, une fois de plus l'énorme publicité donnée par la presse à cette affaire, publicité qui excédait de beaucoup les exigences de l'information, a éveillé des susceptibilités et braqué les intéressés les uns contre les autres.

L'amour-propre excité chez les uns et chez les autres a sans nul doute empêché les négociations d'aboutir rapidement. Et de métaphysique l'affaire Finaly est retombée dans le domaine de l'humain. Le calme aujourd'hui revenu, l'apaisement suivra, qui doit aboutir à un accord honorable pour les deux parties.

A TRAVERS LONDRES, LE CORTÈGE FUNÈBRE va gagner Westminster, où les Londoniens pourront défiler devant le cercueil de la reine.

LE DERNIER HOMMAGE DES ANGLAIS A LEUR REINE

La souveraine défunte repose désormais à Windsor, auprès de son second fils, le roi George VI, que l'Angleterre conduisait, voilà un peu plus d'un an, à sa dernière demeure. La même douleur qu'alors se lisait sur les visages des Londoniens qui assistaient aux cérémonies funèbres. Par milliers ils sont venus, dans le grand hall de Westminster, défiler devant le catafalque sous lequel reposait leur reine ; de Marlborough House au palais Saint-James, puis du palais Saint-James à Westminster, exprimant une douleur silencieuse, la foule se pressait sur le passage du cortège, où cinq régiments formaient la dernière garde d'honneur de celle qui avait été leur colonel en chef et avec qui s'en allaient au tombeau quarante ans de l'histoire d'Angleterre.

LA FAMILLE ROYALE, LE PEUPLE BRITANNIQUE : UNE MÊME DOULEUR. A g. : les ducs d'Edimbourg, de Windsor — fils aîné de la défunte, qui resta à son chevet jusqu'à la fin — de Gloucester et de Kent suivent la prolonge d'artillerie, le visage crispé par la peine. **A dr. :** dans la foule, toutes les faces étaient graves et beaucoup de femmes pleuraient.

AUX QUATR

PRÉLUDE A LA NAVIGATION ATOMIQUE

On comprendra la joie de ces vingt-trois marins américains quand on saura que ce cliché fut pris alors qu'ils venaient de passer deux mois dans un sous-marin en plongée. Le but de l'expérience était d'étudier les réactions de l'organisme au cours d'une immersion prolongée comme auront à en subir les équipages des sous-marins atomiques.

UNE PROMOTION DE SAINT-CYR SUR LE PLATEAU DE L'OPÉRA

Les élèves de l'Ecole de Saint-Cyr, dont la promotion porte cette année le nom du maréchal de Lattre, ont terminé leur séjour à Paris par le traditionnel gala à l'Opéra. Autour du président de la République et de Mme Vincent Auriol avaient pris place l'impératrice du Vietnam, Mme la maréchale de Lattre, M. de Chevigné, secrétaire d'Etat à la Guerre, et le maréchal Juin. Le spectacle, très brillant s'acheva au chant de *la Galette*, entonné par les cyrards massés sur la scène et que dominait la figure du chef.

★

RETOUR DE WASHINGTON

La mission qu'ont accomplie M. René Mayer et ses ministres à Washington aura valu quelque déception à ceux qui attendaient de ce voyage rapide des résultats spectaculaires. Mais n'était-il pas présomptueux d'escompter de ces quarante-huit heures d'entretiens des décisions concrètes sur l'ensemble des problèmes examinés ?

Un fait essentiel réside dans l'accord de principe qui a été constaté entre le général Eisenhower, son administration et les représentants de la France sur les questions les plus importantes : accord sur l'interdépendance des événements de Corée et d'Indochine ; accord pour un accroissement substantiel de l'aide des Etats-Unis à l'Indochine.

En ce qui concerne notre position dans la défense européenne, si MM. René Mayer et Georges Bidault ont reconnu la nécessité d'une contribution militaire allemande dans le cadre de la C. E. D., leurs interlocuteurs ont admis que la vocation internationale de la France et les responsabilités qu'elle assume hors d'Europe lui créaient une situation particulière parmi les « Quatre Grands ». Une divergence subsiste toutefois à propos du statut de la Sarre, qui reste pour nous une condition politique préalable à la ratification du traité de Paris, que M. Foster Dulles voudrait voir intervenir rapidement.

Quant à l'aide économique, pour laquelle MM. René Mayer et Bourgès-Maunoury ont chaleureusement plaidé la cause de la France en invoquant les efforts réalisés dans le domaine du redressement et de la construction, des décisions ne pouvaient intervenir avant le débat budgétaire du parlement américain, mais les conditions de cette aide seront précisées favorablement — M. René Mayer en rapporte le ferme espoir — lors de la conférence de l'O. T. A. N., qui s'ouvrira le 23 avril.

Ajoutons qu'un des aspects réconfortants de ces entretiens de Washington — comme d'ailleurs de ceux qu'ont eus ensuite MM. René Mayer et Georges Bidault à Ottawa avec les ministres canadiens — c'est l'ambiance de chaude cordialité dans laquelle ils se sont déroulés. La façon affectueuse dont le président Eisenhower a marqué la pérennité des liens qui unissent les Etats-Unis à la France, l'accueil plus que sympathique qu'ont rencontré nos ministres auprès de M. Foster Dulles et de l'administration nouvelle auront contribué utilement à clarifier une atmosphère qu'étaient venues obscurcir, de part et d'autre de l'Atlantique, des incompréhensions et des polémiques où l'objectivité et la mesure faisaient trop souvent défaut.

OINS DU MONDE

LE ROI DU CAMBODGE A L'ÉLYSÉE

E sa résidence de Fontainebleau, S. M. Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, s'est rendu en visite à Paris auprès de M. Vincent Auriol, qui l'a reçu au is de l'Elysée. Après un long entretien au s duquel le souverain et le président de

ion française ont examiné les problèmes muns aux deux pays, un déjeuner a réuni our des deux chefs d'Etat de nombreuses sonnalités françaises et cambodgiennes.

UN MINISTRE FRANÇAIS A CANBERRA

N sait qu'avant de se rendre à Washington M. Letourneau avait effectué un voyage en Australie et que la grande nation amie, qui recevait pour la première fois un istre français, lui avait accordé une aide stantielle pour l'Indochine. Ce document, des premiers arrivés de Canberra, montre Letourneau (au centre) visitant en compade notre ambassadeur, M. Louis Roche), le mémorial de la guerre.

PERQUISITIONS A LA C. G. T.

L'INSTRUCTION menée par la justice militaire pour complot contre la sûreté de l'Etat est entrée dans une phase nouvelle, sur une décision du juge d'instruction Michel ordonnant de vastes opérations de police au siège de la C. G. T. communiste et d'autres organisations de même obédience. Quantité de documents — dont on voit ici une partie empilée au Quai des Orfèvres — ont été saisis. En outre, deux dirigeants syndicaux, MM. Molino et Tollet, et le rédacteur en chef de *l'Humanité*, M. André Stil, ont été arrêtés. En revanche, le mandat décerné contre M. Benoît Frachon n'a pu être exécuté, celui-ci étant, croit-on, en Autriche. Ces opérations ont suscité à l'intérieur du parti une vive effervescence, qui a coïncidé avec l'annonce du retour de Maurice Thorez.

HOMMAGE A D'INNOCENTES VICTIMES

L'ÉCOLE Jeanne-d'Arc, école française de Copenhague, fut accidentellement bombardée pendant la guerre par la R. A. F. Quatre-vingt-six enfants et treize adultes furent les victimes de cette erreur. En hommage à ces infortunés, un monument, œuvre du sculpteur danois Max Andersen, a été érigé et vient d'être inauguré à l'endroit même où s'élevait l'école.

PROPOS DU SCEPTIQUE

IL est possible que grâce à trois parlementaires américains, les honorables McCarthy, McCarran et McLeod, nous assistions bientôt à une transformation radicale des mœurs contemporaines.

Le président Eisenhower ayant décidé que M. Charles Bohlen serait ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, les trois Mac poussèrent des clameurs d'indignation. Il y avait de quoi. Ils possédaient en effet sur M. Charles Bohlen un dossier dont la puissance explosive était inversement proportionnelle à son volume. Qu'on en juge. Il s'agissait d'une lettre anonyme où figuraient ces mots : « Je suis doué d'un sixième sens. Cela me permet de déceler d'un seul coup d'œil les tendances immorales d'un individu. J'ai examiné les traits du visage de M. Bohlen et je puis affirmer que ce diplomate penche vers l'immoralité. »

Qu'on se garde de sourire. C'est un auteur anonyme aussi qui traça sur les murs d'un palais babylonien souillé par la débauche le terrible avertissement : « Mané, Thécel, Pharès. » On sait ce qui s'ensuivit. M. Mac Carthy et ses compagnons n'avaient donc aucune raison de négliger un avis formulé selon la tradition biblique et inspiré, de surcroît, par des considérations scientifiques. La forme du nez, l'écartement des yeux, l'implantation de la chevelure... Signes non équivoques que ceux-là. Il en faut moins, dans la vie courante, pour fixer le destin des citoyens de seconde zone.

En fin de compte, le sénateur McCarthy se fût comporté de la manière la plus banale s'il n'eût complété sa démarche par une suggestion remarquable. « Pourquoi, demanda-t-il, ne soumettrait-on pas M. Charles Bohlen aux investigations de l'appareil à détecter le mensonge ? »

Cette recommandation ne paraît pas avoir été entendue. Mais voilà l'idée lancée. Reste à savoir ce qu'il résulterait de son application, dès l'instant où la machine de M. McCarthy ne serait plus réservée à l'usage personnel de M. Bohlen, mais où, par la force des choses, elle deviendrait l'élément fondamental des relations publiques et privées.

Qu'on imagine plutôt cette mécanique installée sur la table familiale, à la tribune des assemblées et des meetings, sur le tapis vert des conférences internationales. Qu'on l'imagine rectifiant les discours, les bilans, les déclarations d'impôts, les promesses électorales et les serments d'amour. Et qu'on nous dise, après cela, si M. McCarthy, en exigeant des autres toute la vérité, ne surestime pas, lui-même, sa propre capacité de résistance au mensonge.

DUFY
PEINTRE DU BONHEUR

C'est au moment où se prépare une grande rétrospective de son œuvre au musée d'Art moderne que Raoul Dufy vient de mourir. Mais sa gloire n'avait plus besoin d'être consacrée. On célébrait à Venise, l'an dernier, le Grand Prix international de la peinture, qui lui était décerné au moment où il atteignait sa soixante-quinzième année. La personnalité de son talent, (elle n'avait pas laissé tout d'abord de provoquer des réticences), jointe à sa loyauté de caractère, lui avait permis de conquérir l'adhésion et, pourrait-on dire, l'amitié à peu près unanime de ses contemporains.

Il s'est imposé sans concessions vulgaires. Il a trouvé ses moyens de séduction sans chercher à séduire.

Vous connaissez ses villes pleines de drapeaux, ses marines où les yachts arborent le grand pavois. Ce sont les symboles de son œuvre tout entière. Il a peint le bonheur et l'allégresse. Qu'il décrive la nature ou les objets de son atelier, les élégances mondaines ou les réjouissances populaires, il nous place toujours dans une atmosphère de jour de fête.

Il était né au Havre, dans une famille de huit enfants. A quatorze ans, il fut embauché comme employé chez un importateur et fréquenta en même temps les cours du professeur Lhuilier, qui devait avoir aussi Braque et Friesz pour élèves. Avec ce dernier une amitié se noua rompue seulement par la mort. Muni d'une bourse de cent francs par mois, il suivit Friesz à Paris, où il travailla à l'atelier Bonnat. L'impressionnisme puis le fauvisme le marquèrent. Dès les premiers pas, il se sentit voué aux grands tumultes de la couleur.

En illustrant le *Bestiaire* d'Apollinaire (1909), il nous paraît avoir élaboré sa première œuvre vraiment décisive. L'esprit qui anime ces gravures sur bois, leur singulière puissance décorative, leur accent de franchise et aussi les transpositions subtiles qui les relient à la tradition de l'imagerie populaire française expriment le suc le plus vivifiant de son art. Il y aura toujours en lui, dans ses décorations comme dans ses tableaux, un aspect illustratif où l'intelligence du trait se joint à une certaine naïveté primitive — bien qu'il ne soit jamais tombé dans ce faux archaïsme si fréquent aujourd'hui. Les rehauts transparents, mais vibrants qui débordent volontairement son dessin assuré donnent toujours à ses aquarelles et à ses peintures à l'huile — qui les égalent en liberté et en légèreté — cet aspect d'imagerie supérieure qui nous indique peut-être ses limites, mais qui est à coup sûr une raison de son charme.

Dès après l'autre guerre, Dufy était en possession du vocabulaire qui restera le sien. Son dessin est à la fois construction et suggestion. Il n'enclôt pas les formes, il les diffuse dans l'espace et leur donne une singulière apparence de mobilité et de vibration. Tout s'anime sur une sorte de rythme musical. Avec un simple croquis il suggère le mouvement. Il invente une écriture qui ne définit pas l'objet, mais qui en est le signe. On a pu parler avec pertinence de sa « sténographie » de la nature (ainsi de ces fameuses vaguelettes faites d'accents circonflexes). Il possède un don d'expression elliptique qui lui fait suggérer plutôt que développer. Plus qu'aucun autre il aura eu ce goût de la litote qui est si particulier aux Français.

Coloriste, il ne s'astreint pas à respecter le ton local. Il se livre à un jeu savant où nous voyons des couleurs plus ou moins arbitraires s'étaler, se juxtaposer, s'accorder ou se contrebattre jusqu'à la limite de la dissonance. Il ne songe qu'au spectacle féerique.

Aussi bien revient-il toujours aux thèmes de ses dilections. Quand tant d'autres semblent attirés par le sordide, il ne se plaît que dans la beauté. C'est la mer d'abord, la mer de son enfance, les ports, les bateaux, les plages, les régates, les barques sous les palmes, qu'il retrace sans se lasser. C'est la musique aussi, autre passion, qu'il évoque par ses violonistes et ses violons, dont l'enchantent les arabesques, par ses salles de concert et leurs grouillants orchestres. Ce sont les fleurs, les arbres, les champs, les moissons et les moissonneurs, les rues citadines avec leur foule endimanchée. Il fut sensible par-dessus tout aux jardins, aux architectures nobles, aux châteaux de la Loire, à Versailles. Et quand un autre programme lui était demandé, qui eût rebuté quiconque, il savait le traiter avec une aisance surprenante. C'est ainsi que pour le palais de la Lumière, à l'Exposition de 1937, il reçut la commande d'une peinture murale de 600 mètres carrés dans laquelle il réussit à faire paraître des centaines de personnages qui retracent l'histoire de la physique et de la conquête de l'électricité. (On voudrait bien revoir cette œuvre étonnante, qui est restée soigneusement enfouie depuis lors.)

Ce qui nous paraît le plus remarquable chez Dufy, nous ne dirons pas que c'est son originalité — car tout le monde aujourd'hui veut être original — c'est la constance de sa personnalité. Il a su s'intégrer à son époque tout en travaillant en quelque sorte à contre-courant. Quand le dessin s'aveulit, s'avilit ou s'anéantit, il dessine avec une élégance qui rappelle l'exquisité graphique des maîtres du XVIII[e] siècle. Et, comme pour témoigner de ce qu'il doit au passé, il s'amuse à reprendre dans l'esprit de son temps des œuvres anciennes, comme *Vénus et le Joueur d'orgue*, de Titien, ou *le Moulin de la Galette*, de Renoir, dont il nous a donné une transcription étincelante de verve. Contrairement à ses contemporains, il ose peindre l'aimable et même le joli. Il ne dédaigne point de faire jouer à la peinture le rôle qui fut si souvent le sien et qui consiste à raconter des histoires aux hommes. Il ne fuit ni le pittoresque ni l'anecdote. Il restera le narrateur de ce demi-siècle. Sans lui quelque chose aurait manqué à la peinture française, à l'esprit de Paris.

Atteint d'un mal terrible, il en avait triomphé par son courage et sa gentillesse. Il se mettait au travail avec un plaisir toujours renouvelé et, les articulations déformées, les membres infirmes, il prodiguait ses lumières, ses sourires et ses chansons.

Bernard Champigneulle.

RAOUL DUFY. — « Le Violon rouge. »

SA DERNIÈRE ŒUVRE FUT POUR VERSAILLES. Dans ce tableau, dont les reproductions sont vendues au profit du château du Roi-Soleil, le peintre avait su rendre avec une infinie délicatesse la douceur des teintes : ciel bleu d'Ile-de-France sur marbres roses du palais.

UNE GERBE D'HOMMAGES POUR RAOUL DUFY

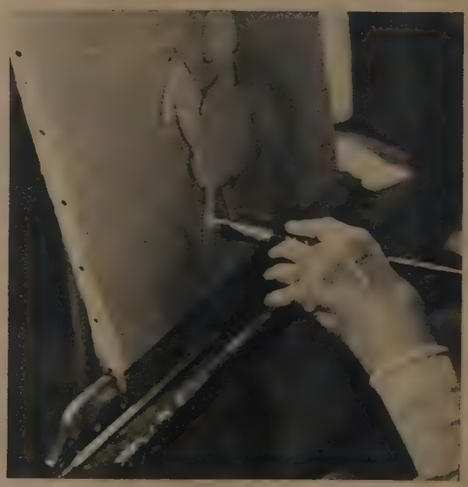
M. ANDRÉ CORNU, secrétaire d'État aux Beaux-Arts : « Raoul Dufy, le poète des grâces familières et quotidiennes. »

IL ne peut être question d'établir une hiérarchie entre les grands peintres qui ont donné à la France, par leur talent, un prestige incontesté dans le monde entier. Mais il est certain que Raoul Dufy restera parmi ceux qui ont témoigné la plus vaste curiosité et dont l'art s'est le mieux adapté aux conceptions les plus diverses. Cet art, sous les apparences de l'improvisation facile et légère, est le fruit d'une science exceptionnelle, d'un métier assez souple pour s'être accordé à toutes les exigences.

Dufy, peintre de tableaux de chevalet, aux couleurs raffinées dans leurs audaces, dessinateur merveilleux d'habileté savante, est aussi à son aise pour graver les planches au format réduit d'un livre que pour composer la gigantesque décoration du palais de l'Électricité — la plus vaste décoration murale de notre temps — plus grande que le « Paradis » du Tintoret au palais des Doges.

Raoul Dufy, ainsi faisant, reste dans la tradition des plus grands maîtres d'autrefois, soucieux de connaître et d'utiliser toutes les techniques; peintre et graveur, il a accepté de donner des modèles de tissus imprimés, de décorer des céramiques, de composer des cartons de tapisserie, d'orner des meubles, d'inventer des décors de théâtre ou des affiches, et toujours il a su imposer sa personnalité tout en restant dans la tradition la plus française.

Peut-être ce sentiment de la tradition, qu'il a respectée en la renouvelant, est-il ce qui le caractérise le mieux en montrant la valeur et les limites des libertés qu'il s'est accordées. Il a trouvé une écriture, certes moderne, mais qui offre les mêmes séductions que celle des peintres de fêtes galantes au XVIII[e] siècle. Dans notre temps, qui affecte souvent le refus du charme, Raoul Dufy a su être le poète des grâces familières et quotidiennes ; il chante la femme, les fleurs, la mer, le soleil. L'élégance de son dessin trouve une juste réplique dans la fraîcheur de ses couleurs. Sans lui il manquerait quelque chose à l'art français contemporain, un accent audacieusement jeune, mais sans provocation.



CES INSTANTS DE LA CRÉATION avaient été fixés sur la pellicule peu avant la mort du peintre. Ses habitudes familières, le paquet de « Gauloises » auprès de la palette, les expressions de son visage, tantôt grave et méditatif, tantôt attentif, tantôt rêveur, ses mains enfin, ses pauvres mains déformées qu'animait le génie, autant d'images émouvantes du grand artiste qui n'est plus. Photographies Karquel.

CEUX QUI L'ONT BIEN CONNU NOUS PARLENT DE LUI

LOUIS CARRÉ : « Il ne me sera pas facile d'oublier le bienfait des entretiens de Perpignan. »

J'AI naturellement beaucoup connu Raoul Dufy depuis quinze ans et dans presque toutes ses résidences successives. Il ne me sera pas facile d'oublier le bienfait des entretiens de Perpignan, ni tous les amis qui le soignèrent avec dévouement dès l'origine de son mal, ni les poètes qui l'entouraient, ni les jeunes peintres qu'il aimait recevoir, ni les conseils de travail et de patience qu'il prodiguait, ni son courage, ni sa bonté.

En Amérique, où je pus l'accueillir par une exposition de ses œuvres, il était allé chercher non la guérison, mais une atténuation à ses souffrances. Lorsque la drogue magique eut atteint ses limites, il se réfugia dans le désert de l'Arizona. Je le rejoignis à Tucson quelques semaines plus tard. Les murs de sa chambre étaient couverts de paysages maritimes. A 11.000 kilomètres du Havre, il ne voulait plus peindre que des Sainte-Adresse. Il avait décidé de rentrer en France et, en attendant, il ajoutait à ses toiles des petits drapeaux tricolores. « Nous allons maintenant, me dit-il, battre pavillon français sur toutes les mers. »

A Copenhague, le 7 mars dernier, s'est ouverte une grandiose exposition de son œuvre. Dufy put apprendre que nos amis danois avaient pavoisé aux couleurs de France la rue qui menait à son exposition. Ce fut l'une de ses dernières joies.

EMMANUEL SOUGEZ : « Dufy, ou la couleur de vivre. »

IL y a trente ans que nous nous connaissions.

Il me recevait à la fin du jour. Parler de couleur après en avoir créé depuis l'aube lui semblait encore un délassement et comme le bilan quotidien de ses observations.

A son chevet, peu avant son séjour en Amérique, j'étalais les épreuves du dernier et du plus bel ouvrage publié sur son œuvre. Après les critiques subtiles, l'accord sur les corrections à apporter, c'étaient de longues et savoureuses causeries, autour de mes reproductions d'abord. Puis nous les oubliions, prenant ailleurs des exemples : dans le ciel, dans

A l'Exposition universelle de 1937, Dufy avait, en une vaste fresque, évoqué l'histoire de l'électricité et de ceux qui surent l'asservir.

les fleurs, dans la vie. Nous abordions un monde où règne seule la couleur, nageant dans les tons purs et les complémentaires. Et nous retombions sur la terre. Il me questionnait sur les procédés de reproduction, leurs mérites, leurs limites, leur avenir. Mais revenait toujours la couleur, la couleur partout, jusque dans sa voix, douce, aimable, enveloppée, comme diaprée, qui donnait vie à chaque mot en le colorant.

Je le quittais, l'esprit plein de lumières mouvantes, dans la nuit déjà venue. Le cher Dufy...

Je pense : Dufy, ou la couleur de vivre...

PIERRE COURTHION : « La merveilleuse ingénuité d'une phrase de Mozart. »

LA mort de Raoul Dufy me bouleverse. Rien ne la laissait prévoir si rapide. Rien aussi n'était plus fraîchement juvénile que ses dernières peintures. Je ne verrai plus l'enchanteur tracer devant moi, sur la toile ou le papier de Rives, le départ du cheval de course, l'oscillation des épis d'un champ de blé, la crosse du violon, son emblème.

Mais partout dans le monde où sa peinture est présente Dufy demeure parmi nous, incitant nos yeux à un voyage où tout nous parle de lui : la joyeuse intensité d'un bleu céruléen ou l'éclat d'un rouge, le tracé surtout de ce dessin qui a la merveilleuse ingénuité d'une phrase de Mozart.

DOCTEUR PAUL VIARD : « L'expression même du génie clair et spirituel de la race. »

RAOUL DUFY est mort ! Ses contemporains, même ceux qui s'intéressent aux arts, ne mesurent pas tous l'importance de cette disparition.

Qu'ils évoquent le vide laissé par Debussy ! Debussy et Raoul Dufy furent l'expression même du génie spirituel et, surtout, bien portant de la race. Tous deux méritent d'être dits « de France ».

Je fus, depuis trente-deux ans, l'ami et le médecin de Raoul Dufy. J'ai vécu, je crois, en grande et fraternelle intimité avec cet immense artiste. L'homme m'a donné autant de joie que le peintre. C'était un grand seigneur, spirituel et généreux ; un familier de toutes les techniques, aussi bien de la tapisserie, de la céramique que de la peinture. C'était aussi un artisan qui savait être humble et un chercheur passionné jusqu'à l'obsession.

N'a-t-il pas, avec M. Maroger et avec son frère Jean, retrouvé la matière des Van Eyck ? Les gemmes de ses œuvres en font foi.

Il réussit surtout à créer de toutes pièces un univers d'expression et le vocabulaire requis pour en traduire tous les aspects.

Je me souviens lui avoir dit, il y a vingt ans : « Si j'avais à vous surnommer, je vous appellerais « le Grand Larousse illustré ». Tant il est vrai que Dufy ne peint ni un cheval, ni une rose, ni un champ de blé, mais définit, plastiquement, **le** cheval, **la** rose, **le** champ de blé.

Son art est synthétique et rejoint l'art de pensée et de sentiment des Egyptiens et des Japonais. C'est un art d'aristocrate. La rose française de l'art perd le plus riche, le plus parfumé et le plus gracieusement ourlé de ses pétales.

L'AFRIQUE-ÉQUATORIALE FRANÇAISE ARRIVE A L'AGE INGRAT

L'effort de toute sa population doit être à la taille de sa nature démesurée.

PAR JEAN CHRÉTIEN

POURQUOI ne pas mettre ça devant ? dit la blonde Américaine au Banana tout nu, en désignant le triangle de peau de cabri qui, chez cette peuplade du Tchad, flotte sur les reins des hommes faits.

— Parce que, moi du moins, je m'assieds par derrière, répondit ce chef avec l'assurance que donne la possession du bon sens. ».

Si l'Américaine revient en Afrique-Equatoriale française, qui sait si elle ne retrouvera pas le Banana en complet veston ? Car cette Afrique grandit à la vitesse des petites Euménides de Giraudoux. Les hommes y passent sans transition du siècle de l'étui pénien à celui des lunettes de soleil et des « Comet » à réaction. Il n'est pas étonnant que Gide n'ait pas reconnu son Congo (1). D'une année à l'autre on en mesure les progrès.

L'A.-E. F. a pris le départ, mais de l'antique continent subsistent la diversité des paysages et la diversité des hommes.

DU sud au nord, sur 3.000 kilomètres, je l'ai parcourue depuis les plages du Gabon frangées de cocotiers à travers lesquels brillent les facettes de la mer. Presque aussitôt s'élargissent les horizons des montagnes ; les pistes s'enfoncent sous des tunnels de monstrueux bambous ; des fleuves coulent à plein bord sous des voûtes de palmes ; des pitons émergent de volumes d'air bleutés ; la forêt vierge imbibée de pluie tiède leur fait une chevelure sombre encapuchonnée de nuages. L'esprit se dissoudrait dans les enchantements de ce décor à la *Blanche-Neige* s'il n'y avait pour le raccrocher à la réalité les grimaces du nain borgne — un Pygmée — qui pilote le camion à demi cassé. Il jette par la portière son œil unique pour mieux contrôler le précipice. A la montée il pousse du postérieur. Cela aide. Quand la boîte de vitesses, maniée avec une excessive désinvolture, lui reste dans les mains, il pousse un rugissement de triomphe comme s'il venait de remporter une victoire personnelle sur la machine... Et il faut terminer l'étape à pied.

Au Tchad, la saison sèche recouvrait de poussière choses et gens. Le soir, au gîte, les Noirs arrivaient blancs et les Blancs noirs, avec la cervelle congestionnée. On traversait des espaces craquelés, troués par les troncs rougeâtres de petits arbres à épines. Si l'on n'avait craint de s'égarer sur cette plaine — les maigres détails de l'environnement, répétés jusqu'à l'obsession, n'offrant aucun point de repère — on aurait pu avec autant d'aisance rouler hors de la piste. Cette nudité du paysage était d'ailleurs peuplée d'envols : vibrations des bandes de mange-mil, courses d'autruches, lourd décollage d'escouades de pintades, battements d'ailes innombrables de tourterelles, de grues couronnées, de marabouts, étincellements rouges des cardinaux, spirales concupiscentes des vautours. Des couples mastoc de phacochères, des singes, des gazelles, balançant entre leur réserve et leur curiosité, approchaient de nos campements. Un matin l'on dut arrêter la jeep pour écarter un fourmilier pas très dégourdi qui, incommodé par les phares, avait finalement choisi de coucher ses 40 kilos devant les roues ! Il faut avoir au petit jour heurté deux girafes sans les reconnaître — parce que, immobiles et de trop près, monumentales, elles semblaient appartenir aux collines environnantes — et les avoir vues partir d'un galop aérien, tandis que les « pisteurs » noirs restaient muets d'extase, pour comprendre combien le Tchad, avec l'intensité de sa vie animale, peut être le paradis du gibier et de ses amis...

(1) Voir le numéro spécial de *France-Illustration*.

DEUX CIVILISATIONS SE CÔTOIENT. Tandis que bien des cités, comme Fort-Lamy **(ci-dessus)**, ont conservé leur marché ancestral, dans plusieurs autres villes **(ci-dessous : à Brazzaville)** poussent des immeubles modernes.

En attendant d'être promus sacs de dame, des iguanes dorment sur les éboulis fantastiques de la région de Mongo, où l'on se croirait transporté au milieu des désolations de la lune. Les géographes s'interrogent pour savoir de quelle graine auraient pu jaillir jusqu'à 1.700 mètres au-dessus d'une plaine sans reliefs et sans pierres ces entassements de cailloux cyclopéens.

Après les écrasements de lumière qui continuent d'éclater ces blocs, beaucoup plus loin, au bout de kilomètres de brousse grillée, on découvre au hasard d'un repli de terrain, comme une Terre Promise, les méandres figés d'un « marigot » piqué de nymphéas en fleur. On reste hébété d'apprendre soudain quelles réalités enchanteresses recouvrent des mots aussi usuels que « fraîcheur », « eau », « oasis ». Ici les arbres ont retrouvé leur verdure. Toutes les bêtes de la création, avec une majorité de canards, jacassent les fables de La Fontaine en bordure de l'étang. Avec la sérénité opulente de la bêtise croise un pélican...

Les sites doivent être pour l'A. E. F. une source de richesse touristique.

A la diversité des paysages — il faut cependant rouler longtemps pour passer d'un décor à l'autre — correspond encore la diversité des costumes et toutes les nuances de l'âme. Dans la brousse, surtout, la cohésion des milieux résiste à la multiplication des contacts. Revenu dans ses foyers, le soldat Bambi, gonflé d'importance et de civilisation, raconte le vaste monde. Et même il se vante d'aventures, à Marseille il est vrai, avec une authentique « madame Blanche ». Mais les anciens hochent la tête. Ils savent les limites des possibilités. On ne leur en fait pas accroire. Quelques raclées feront rentrer dans le rang le soldat Bambi. Le doute s'insinue dans son esprit. Et les souvenirs vécus, inconciliables avec le quotidien, s'effritent en rêves chimériques et en oubli....

Chaque groupe colle à ses traditions, qui ont valeur religieuse. Aux confins du Tchad et du Cameroun, au marché installé sous l'ombrage de l'Arbre, les femmes foulbés, figures bibliques drapées de jaune, de vert ou de rouge, se mêlent aux épouses banana, lesquelles, à l'exception de leur rang de perles de porcelaine, n'ont, pour reprendre un mot de Guez de Balzac, « d'autre ornement qu'elles-mêmes ».

Aussi rien n'égale comme débauche de couleurs la foule de Fort-Lamy qui se presse en fin d'après-midi au bord du Chari doré par le couchant. Entre les pirogues creusées à même les troncs, des corps d'athlètes africains en train de faire leurs ablutions... Carrefour du nord et du sud, le marché dans la ville africaine aux maisons basses, cubes de Poto-Poto fondu sous un soleil dont ils ont pris la teinte, offre une rutilante collection d'images d'Epinal des sociétés locales. C'est d'abord la variété des moyens de transport : chameaux des nomades, bœufs bizarrement encornés, bourricots, chevaux des sultans que l'on voit aux fantasias, caparaçonnés de peaux de bêtes et de plaques d'argent, bicyclettes, automobile aussi du millionnaire syrien. Des femmes aux yeux peints, au nez aquilin, conscientes de leur beauté, passent avec le port d'idole que donne l'habitude d'équilibrer des charges sur la tête, tandis que des Eves noires, la chevelure finement tressée au beurre de karité, débitent des « capitaines » plus gros qu'elles, pêchés dans le Chari.

A Libreville, qui, dès 1849, reçut l'empreinte du génie français, les femmes, coiffées d'un madras ou du casque, portent la robe européenne, mais d'une coupe uniforme que l'on ne saurait retrouver nulle part ailleurs. A Pointe-Noire, que ses restaurants, ses hôtels — tel celui du Mayombe — ses vitrines élégantes, ses maisons d'un modernisme audacieux situent à l'avant-garde de l'urbanisme, Pointe-Noire qu'un Américain qualifierait volontiers, avec ses trois mille habitants européens, de « plus petite des grandes villes du monde », elles revêtent au contraire, dans l'esprit de la tradition africaine, le pagne de cotonnade imprimée.

Sur les somptueux décors d'autrefois vient se plaquer l'image d'un pays neuf.

Grace à la contribution financière de la métropole, le pays a développé, ces dernières années, son équipement social. De très nombreuses écoles ont été construites, dont, tout récemment, les imposants bâtiments du lycée Savorgnan-de-Brazza et de l'Institut technique de Brazzaville. Des formations hospitalières ont été complétées. Les échanges ont été facilités par la modernisation des aérodromes, notamment ceux de Brazzaville, de Fort-Lamy, de Port-Gentil, et l'installation de nouveaux terrains. Les ponts de la Loumia et de la Loémé viennent de remplacer les bacs incommodes.

Aujourd'hui l'accent est mis sur la production, dont l'accroissement permettra au territoire de mieux supporter ses charges sociales. Toute la presse a insisté sur les possibilités minières de l'Afrique-Equatoriale française. Elle a mentionné les prêts qui permettront à la Compagnie de l'Oubangui oriental d'augmenter ses exportations de diamant. Avec l'achèvement de la centrale de Djoué, Brazzaville possédera une importante source d'énergie électrique. On construit actuellement à Bouali une usine textile grâce à laquelle sera traitée sur place une partie du coton qui constitue une des richesses de l'Oubangui et du Tchad. L'énumération serait longue si l'on ne voulait rien négliger ni des réalisations ni des projets. Elle ne ferait aucunement vivre la passionnante aventure. Il faut aller « sur le tas » pour comprendre les problèmes posés par cette métamorphose d'une économie.

L'œuvre mériterait l'effort de tous. Malheureusement, si cet effort ne répugne pas aux hommes du Nord, aux Saras par exemple, le travail reste, pour quelques autochtones, le châtiment humiliant d'un péché originel dans lequel ils n'ont pas trempé. On cite cette réponse de l'un d'eux à l'ingénieur qui conduisait son admonestation à une équipe sans enthousiasme par ce mot imprudent :

« Nous les faisons bien, nous, nos routes en France.

— Comment, vous les faites vous-mêmes vos routes en France ? Mais alors pourquoi ne les faites-vous pas ici ? »

A Libreville en particulier, où la population ne fait pousser que ce qui pousse tout seul ou presque, les noix de coco et les bananes — de telle sorte qu'il faut importer tous les légumes et même, sur ces rives poissonneuses, le poisson — l'émulation n'est pas toujours ardente. Encore dans la brousse avoisinante les femmes sont-elles fort actives. J'y ai croisé le couple idéal en déplacement : elle, à 10 mètres derrière, tassée sous une hotte suspendue par un bandeau à son front et appuyée sur ses reins. (Cette façon de porter des charges, qui atteignent parfois 80 kilos, a cambré ces petites bonnes femmes et n'a guère développé la finesse de leurs attaches.) Lui, devant, casque, veston blanc et souliers vernis, portait

« LA PLUS PETITE DES GRANDES VILLES DU MONDE », Pointe-Noire, cité élégante et agréable, est aussi le principal débouché maritime du Moyen-Congo.

seulement, comme un symbole, la lampe-tempête. Mais au chef-lieu les femmes elles-mêmes prennent des nonchalances de grandes dames créoles.

Je priai un jour Clémentine — les serviteurs ont là-bas de si jolis prénoms qu'on a sans cesse envie de les appeler — de recoudre un bouton. Elle répondit, l'air navré, avec son parler maniéré :

« Impossible, monsieur ! C'est que moi je suis blanchisseuse. Une blanchisseuse ne coud pas. »

Dans des cas pareils, les patrons d'Afrique disposent de formules triviales qui sont censées exprimer le paroxysme de la détermination d'aboutir. Le bouton fut cousu ou, plus exactement, accroché par un seul fil à la toile. A quoi bon s'épuiser à en passer deux quand un seul peut provisoirement suffire ?

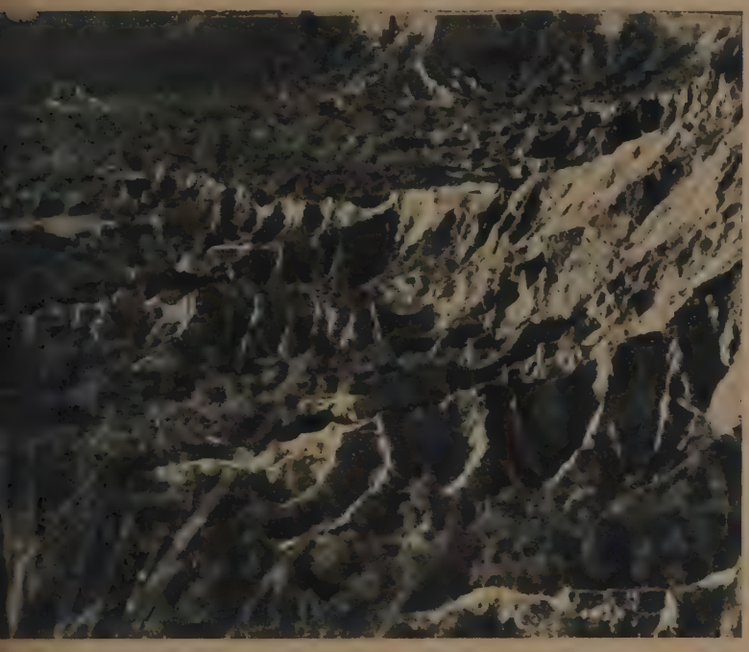
Ces défaillances — si gentilles — d'une main-d'œuvre clairsemée ne favorisent certes pas l'équipement du pays. On ne peut d'ailleurs la détourner de ses occupations naturelles — l'agriculture — qu'avec précaution. Si l'on constate que, tandis que l'agriculteur métropolitain nourrit à peu près quatre de ses semblables, l'Américain une quinzaine, le Néo-Zélandais une quarantaine, le paysan autochtone en alimente seulement un, on mesure le déséquilibre que sont susceptibles de causer dans l'économie les besoins de l'industrie : l'Afrique-Equatoriale française risque de n'être plus capable de se nourrir.

Cependant, comme partout dans le monde, la population est captivée par les villes. Une cité africaine neuve étend Libreville en direction de son

aérodrome. L'installation de la Compagnie française du Gabon, entreprise conçue à l'échelle américaine, dont les gigantesques taille-crayons déroulent les troncs d'okoumé qui ressortiront sous forme de contreplaqué, a doublé d'une ville nouvelle Port-Gentil.

L'extension des cités pose, elle aussi, ses problèmes. Les villes coloniales ont été jusqu'ici bâties de manière à laisser place aux étalements de notre individualisme. Les « cases », comme l'ont dit outre-mer, sont généreusement aérées d'espaces. Les cités européennes ont poussé en étendue. Fort-Lamy, qu'habitent moins de 2.000 métropolitains et 80.000 Africains, a près de 200 kilomètres de rues. La modernisation d'agglomérations tentaculaires est une lourde charge pour des budgets municipaux qui n'ont pas toujours la surface correspondante. Comment réaliser l'adduction d'eau — à Fort-Lamy l'eau est distribuée par camions — installer le tout-à-l'égout ?

La dernière ville à avoir bénéficié d'installations modernes est Port-Gentil. Lorsque la modernisation est accomplie, il faut encore faire face à des dépenses d'entretien (voirie, essence du camion qui enlève les ordures, frais d'éclairage) d'autant plus élevées par tête d'habitant que la ville est moins concentrée. Aussi paraît-on s'orienter aujourd'hui, dans la mesure où le respect des droits acquis sur les terrains le permet, vers des solutions plus économiques. En attendant l'époque lointaine où des villes gratte-ciel se substitueront aux villes tentaculaires, on commence, à Port-Gentil par exemple, à construire en hauteur. Des expériences réalisées à Saïgon prouvent d'ailleurs que des avantages appréciables, une meilleure ventilation, l'élimination des moustiques, sont capables de réconcilier l'individualisme avec l'appartement en étage.



L'ENNEMI, C'EST LA NATURE. Cette vue chaotique des falaises de Diossi donne une idée des difficultés que rencontrent les constructeurs de routes. Le climat s'ajoute au relief.

L'étendue, problème n° 1 de l'A.-E. F., joue en faveur de l'avion dans sa concurrence avec la route.

Comment approvisionner à bon compte les centres isolés dans l'épaisseur du continent à plusieurs centaines de kilomètres de leurs débouchés maritimes ? Il faut avoir visité les chantiers du Gabon pour mesurer l'effort de bâtir une route...

Dessinée par les chenilles des engins, la voie qui avançait vers le cacao et le café de Voleu-N'Tem s'enfonçait entre deux murailles de forêt vierge, murailles opaques et secrètes si, par endroits, des cours d'eau traversant la piste n'avaient ouvert des créneaux dans une verdure tissée de lianes. Soudain la pluie tropicale, une pluie tiède et brutale, se mit à tomber. Presque aussitôt le sol se transforma en une bouillie rougeâtre. Le camion commença alors une sorte de navigation, chassant sur la moindre pente, avançant en crabe. Plus d'une fois on dut accrocher un câble à des troncs d'arbre et haler le véhicule en utilisant le treuil disposé à l'avant. De telles averses, partout où l'écoulement n'est pas parfait, entaillaient profondément la route, qui n'avait pas encore reçu un revêtement dur. Là où elle était accrochée à flanc de coteau, il lui arrivait d'être rongée et emportée dans le ravin. Et tout le travail était à reprendre.

Cependant le moral était bon au camp des pionniers. Ce campement, doté d'un groupe électrogène, était de bambous taillés, avec une cabine de douches du même style : un simple seau suspendu, un clayonnage à terre pour isoler les pieds de la boue. Les chapeaux de feutre à larges bords des hommes complétaient la touche « Far-West » du tableau. Il fallait du cran aux Européens isolés dans une nature toujours prête à se refermer sur ses victoires. Le moindre de leurs persécuteurs est le fouron, insecte invisible qui, traversant les moustiquaires, cause de tenaces démangeaisons !

Quand on manque de gibier — il n'abonde pas en forêt — le menu sort des boîtes de conserve. Dans le courant du repas, un de mes hôtes appela : « De Gaulle ! » Et le boy apparut. Les autochtones d'Afrique-Equatoriale française — le premier territoire rallié — ont, nombreux, troqué leur prénom contre le nom du général, et cette postérité de la gloire vous laisse d'abord interloqué...

Non loin du campement, un peloton d'engins rouges, menés avec brio par des Africains, attaquait, sur le tracé de la future route, des arbres géants de 60 mètres. Les petits arbres avaient été précédemment coupés à la main. Fonçant de toute leur masse, les « treedozers », l'avant armé d'une sorte de faux basse, sapaient les racines. Puis leur bélier dressé venait presser le tronc jusqu'à ce que l'arbre basculât. Ces opérations à base de chocs, conduites dans un climat et sur un terrain difficiles, ne se déroulent pas, on s'en doute, sans casse de matériel !

La réalisation des routes neuves est donc très onéreuse. Leur entretien ne l'est pas moins, pour les mêmes raisons climatiques. La circulation des véhicules lourds, les G. M. C., qui emportent la voie avec eux, devient de plus en plus intense. Avant 1946, la réfection des routes et des pistes était assurée gratuitement par les collectivités villageoises utilisatrices. Les prestations en nature ayant disparu, l'administration éprouve quelque peine, surtout dans les régions montagneuses, à lutter de vitesse avec les ravages des tornades.

L'année écoulée aura vu le démarrage des procédés d'entretien mécanique, qui libèrent de la main-d'œuvre. Il devenait urgent de trouver une solution. Car l'immobilisation des véhicules et des marchandises pendant les pluies, l'usure rapide des voitures sur des parcours hérissés d'embûches grèvent le prix des transports et des produits et pèsent sur une économie dont on aperçoit pourtant les possibilités d'expansion.

A vrai dire, en songeant aux assauts des machines contre les troncs énormes, à des victoires toujours contestées par une nature rebelle, on se demande si la route moderne, mais non la piste, nécessaire aux proches liaisons, n'est pas — sauf les cas où sa rentabilité est démontrée — un luxe de pays riche et surpeuplé. L'aviation, avec son infrastructure réduite, l'aviation, qui saute l'obstacle ou l'espace vide, apparaît comme une concurrente ayant le vent en poupe. Le Tchad, dangereusement pénalisé par les distances, a salué l'avion comme un sauveur. Le terrain de Pala, construit par une société routière pour y baser un petit appareil privé, a été aussitôt envahi par l'aviation commerciale. Désormais la viande des bœufs du Tchad, celle de ses moutons arlequins, moitié noirs et moitié blancs, s'exporte par cargos aériens. Le caractère encore rudimentaire de certains terrains construits en hâte en 1951 et 1952, qui situe le vol commercial à la frontière de la prouesse, n'a qu'à peine freiné un boom spectaculaire. Les Noirs utilisent l'avion tout aussi naturellement qu'ils utilisent les michelines du Congo-Océan. Au Gabon plus du tiers des passagers sont Africains. Ils se sont trouvés de plain-pied avec la voie des airs.

L'apparition de la machine fait naître un prolétariat africain qui traverse une difficile période d'adaptation.

Le Noir qui, fièrement, trône sur le siège de sa machine — tracteur agricole, bulldozer des chantiers ou grue du port de Pointe-Noire — apprend peut-être plus, sur la structure de nos mécanismes mentaux, des rouages précis des moteurs que de l'école pleine à craquer où, par suite d'un extraordinaire appétit du savoir, les effectifs ont, au Gabon notamment, quadruplé en ces quatre dernières années. Bien plus, à jouer à l'évolué, on le devient en se prenant au jeu. L'industrialisation ou la mécanisation imposent à l'Africain des conditions de travail entièrement différentes des conditions traditionnelles. Il doit modifier ses gestes, ses réflexes, ses pensées en face de problèmes qui ne l'avaient jamais effleuré auparavant. La législation du travail, qui est une législation européenne, vient encadrer ses heures d'activité. Le travail prend trop de la vie d'un homme pour ne pas le remodeler à la longue.

Par la magie de l'industrialisation, l'Afrique-Equatoriale française, qui avait été terre de contact, devient terre de brassage. Entraînées dans le tourbillon, les deux images du pays, celle du bon vieux temps et celle, moins chatoyante, du progrès, si distinctes encore, finiront sans doute par se fondre. Cette fusion, on en discerne les remous.

Un jour votre employé vous apporte — j'ai vu la scène — une cigarette d'allure suspecte, une « cigarette-ban », explique-t-il. Un de ses camarades, qui lui veut du mal, la lui a donnée, après lui avoir jeté un sort. Il crachera le sang s'il la fume. Vous lui répondez, pour tout arranger, qu'il suffit de ne pas la fumer. Mais cette solution paraît trop simple à son esprit en équilibre instable sur deux mondes. En moderne il voudrait que vous expertisiez le tabac, mais il brûle de fumer ensuite — une cigarette ne se gaspille pas — parce que, dévoré par l'appel du mystère, il se sent envoûté

VIEILLES COUTUMES... Une danseuse adjeraye au Moyen-Congo.

... JEUNE INDUSTRIE. Le bois est une des grandes ressources de l'A.-E. F. **Ci-dessus,** on assiste au transport de billes de bois. **Ci-dessous,** l'agriculture aussi bien que les travaux publics nécessitent de perpétuels défrichements.

par son destin. Au Gabon, jusque dans les âmes évoluées, traîne l'ombre des forêts primitives. Même les chrétiens ne peuvent s'arracher aux cérémonies magiques de la société ultra-secrète du Bwiti.

Il n'est pas rare que le boy chauffeur apporte à son patron, la bouche fendue d'un large sourire, la montre, la casquette, les chemises éclatantes de cow-boy, le porte-manteau qui possède l'inutile avantage de se replier sur lui-même, enfin les multiples emplettes dans lesquelles s'est engloutie, en moins de quarante-huit heures, la totalité de la paye ou l'avance qu'il a extorquée soi-disant pour se libérer de l'impôt. Le traitement — est-ce un souvenir d'une époque militaire ? on dit la solde — n'est pas partout devenu ce qu'il est chez nous : un moyen d'existence. Il est, le plus souvent, affecté à des dépenses de luxe. On se nourrira, conformément à l'habitude ancestrale, d'un bout de jardin, du travail de la femme. Ou, quand on est cuisinier, la longue bécune, ce brochet de mer, auteur de bien des agressions que l'on impute au requin, après avoir été tronçonnée, aura sur ses 1 m. 50 perdu 20 centimètres si le patron tente d'en recoller les morceaux...

Cette société échappe aux solides disciplines ancestrales, sans pour autant acquérir nos traditions morales.

Le tableau de ces déracinements en évoque irrésistiblement un autre, qui lui fait un austère pendant. En face de l'île haute de Lambaréné, qu'étreignent violemment les bras de l'Ogooué, s'étalent, à peine visibles dans la verdure, les bâtiments de l'hôpital Schweitzer. C'est non seulement un hôpital, mais une philosophie. A la base il y a les chèvres, qui donnent le fumier. Grâce au fumier on obtient des légumes au potager, une étonnante gamme de fruits au verger. Le plus possible on tire de son propre fonds sa nourriture, dîners recueillis et simples à la lueur de la lampe-tempête ! On cultive surtout les valeurs permanentes, tout ce qui enracine l'homme. Ici les malades viennent avec leur famille et leurs bêtes dans un cadre conçu à l'image de leur village.

« Nous ne faisons pas de statistiques. C'est pourquoi nous sommes moraux. » La boutade, comme les aime « le grand docteur », dont les yeux clairs se mettent à pétiller sous la broussaille des sourcils, insinue plus encore qu'elle n'a l'air de dire. La haute et depuis longtemps célèbre silhouette domine cette œuvre. Pas un clou ne se plante ici sans l'autorisation du docteur Schweitzer, et peut-être les plante-t-il lui-même pour être plus sûr qu'ils soient plantés bien droits. Tout rayonne de principes et de significations. Pourquoi le souvenir de Lambaréné s'associe-t-il avec l'idée de voix chères, mortes il y a longtemps ? « Les gens ne savent plus qu'inventer », murmuraient-elles, sceptiques devant les démesures de la technique...

Cependant les avions continuent de déverser sur l'aérodrome bien équipé de Maya-Maya de pleines cargaisons d'Occidentaux. Beaucoup d'entre eux brûlent d'admirer ce qui leur ressemble le moins ; les tableaux, par exemple, que des gosses noirs des environs de Brazzaville ont tirés d'une imagination qui va d'instinct aux essences ; décoratives compositions aux couleurs plates qui stylisent tout ce dont l'homme ne saurait se passer, l'arbre, le fleuve, la maison et le ciel. Qu'apporteraient en échange les Occidentaux sinon l'Occident ? Forts d'une tradition assimilatrice qui nous a réussi, en d'autres temps il est vrai, nous apportons des règlements uniformes. Dans le système administratif actuel, des fonctionnaires originaires du Tchad peuvent avoir à les appliquer au Gabon, et inversement. Peut-être parce que c'est commode, peut-être parce que tel est notre tempérament, peut-être parce que telles sont les exigences de la vie moderne... sans trop y songer sans doute, nous brassons, nous rassemblons des nations. Que pèsera demain, en dépit de son panache, le chef coutumier, le sultan du Nord, auprès de l'instituteur, grand conseiller qui, à l'Assemblée centrale, participera à l'exercice du pouvoir réglementaire ? Subsistera-t-il longtemps d'autre diversité que des paysages ?

L'Afrique noire grandit, mais elle est encore à l'âge ingrat.

Si la civilisation consiste dans un équilibre, rarement atteint, entre les idées, les institutions, les techniques, on doit reconnaître que l'Afrique-Equatoriale française n'a pas encore trouvé la sienne propre. Elle grandit, mais elle est à l'âge ingrat. On ne sait pas encore ce qu'elle donnera. Au fond elle ressemble à sa capitale : Brazzaville est une grande fille boutonneuse et dégingandée. En face de sa rivale de l'autre côté du Congo, Léopoldville, tellement embourgeoisée déjà avec le fini de ses vieilles villas auxquelles les plantes grimpantes ont eu, depuis des générations croirait-on, le temps de s'unir, Brazzaville dans tous les sens étale ses chantiers. Elle a des chemins plutôt que des rues. Rarement le jardin se raccorde exactement avec la voie, la maison avec la verdure. Partout se glisse, signe de croissance et d'inachèvement, le terrain vague, la lacune où la brousse tente une revanche.

En quittant Brazzaville, à Maya-Maya, les oreilles vous tintent de bruits de moteurs, de rythmes de danses et de tam-tams. Et l'on se demande, en raison même de ses aspects inconciliables, si de l'Afrique-Equatoriale française on n'a pas vu seulement des masques — masques que ses artistes excellent à polir — derrière lesquels elle dissimulerait l'énigme d'un visage.

Photographies Robert Carmet.

LA GUERRE DES CAOUTCHOUCS EST DÉCLARÉE

LA MENACE COMMUNISTE SUR LE SUD-EST ASIATIQUE CONDUIT A LA CRÉATION D'UNE INDUSTRIE EUROPÉENNE DE CAOUTCHOUC DE SYNTHÈSE

PAR RENÉ BRANELLEC

Le caoutchouc a pris une place fondamentale dans la stratégie moderne.

LA CONSOMMATION ANNUELLE MONDIALE

23.000	tonnes en	1890
50.000	—	— 1900
94.000	—	— 1910
310.000	—	— 1920
710.000	—	— 1930
1.152.000	—	— 1940
2.250.000	—	— 1950

La bataille américaine du caoutchouc a été gagnée en deux ans.

RÉPARTITION DE LA CONSOMMATION PAR PAYS

États-Unis	54,3 %
Grande-Bretagne	10,2 %
Allemagne	3,6 % (1)
France	5,3 %
Canada	3 %
U. R. S. S.	5,6 %

(1) En 1938 l'Allemagne avait consommé 9,6 % du total.

ON a parlé de la « guerre du pétrole ». On serait en droit de relater la « guerre du caoutchouc » sans commettre un plus grand abus de mot. Un tel récit serait fertile en coups de théâtre ou en renversements de situation propres à maintenir le lecteur en haleine, en révélations sur quelques « raisons d'État » mal connues ou sur l'extraordinaire jeu d'échecs auquel se livrent, par goût passionné autant peut-être que par esprit de lucre, les grandes affaires internationales. Il montrerait enfin les actions, réactions et interactions qui les opposent et les lient tout à la fois. Nous regrettons de devoir nous limiter à quelques considérations moins ambitieuses.

VOICI d'abord deux témoignages. Le premier émane de M. F. Herbette, qui, en juin 1952, écrivait : « Le caoutchouc n'est pas seulement un matériau de guerre parmi tant d'autres, mais précisément *le matériau sans lequel une guerre moderne serait certainement perdue, même si l'on disposait en abondance de toutes les autres ressources.* »

Pendant la dernière guerre mondiale, le comité américain Baruch concluait ainsi son rapport sur l'effort à entreprendre sans délai :

« Parmi tous les matériaux stratégiques et critiques, le caoutchouc est celui qui présente la plus lourde menace pour la sécurité de notre pays et le succès de la cause alliée. La production d'acier, de cuivre, d'aluminium, d'alliages ou d'essence pour avion peut nous empêcher de faire avancer les opérations aussi rapidement et avec autant d'efficacité que nous le souhaiterions, mais au pire nous sommes encore assurés d'un ravitaillement suffisant en ces matières pour alimenter puissamment nos forces armées. Mais *si nous échouons à subvenir rapidement au besoin d'un large ravitaillement en nouveau caoutchouc, notre effort de guerre et notre économie intérieure seront stoppés en même temps. La situation caoutchoutière constitue notre plus grand problème critique.* »

Ainsi, sans que l'opinion publique en ait une conscience claire, le caoutchouc tient depuis quelques années déjà la vedette sur les diverses scènes de la guerre froide. Et il suffit de consulter les tables des prix du caoutchouc naturel pour mesurer le degré de tension internationale. En janvier 1950, le cours à New-York (en *cents*, par livre) était de 18,33. En mars, 19,86 ; en juin, 30,92 ; en septembre, 55,98 ; en décembre, 73 ! L'U. R. S. S., les États-Unis, l'Europe se disputaient alors les stocks existants et la production de l'année dans le Sud-Est asiatique à coup de dollars, afin de constituer des réserves stratégiques en vue d'une guerre que chacun croyait imminente.

MAIS arrive 1951, l'année du début de la guerre de Corée. Le cours, de 73,6 en février, tombe à 52 en juillet. Que s'est-il passé ?

L'explication est donnée, en août 1951, par M. Symington, administrateur de la R. F. C., qui déclare devant la sous-commission des crédits de la Chambre des représentants : « Les producteurs de caoutchouc naturel ont provoqué, *pour toujours*, leur éviction partielle du marché du caoutchouc, car en augmentant leurs prix ils ont provoqué le développement de l'industrie américaine du caoutchouc synthétique. »

On voit ici la lutte entre les puissances pour leur approvisionnement se doubler soudain d'une autre guerre : celle du caoutchouc synthétique contre le caoutchouc naturel. Guerre économique, compliquée d'incidences politiques. Elle met en compétition de gigantesques intérêts nationaux et provoque parfois, au sein d'un même pays, la rivalité de vastes groupements.

Quelle est cette R. F. C. dont les « ukases » sont tellement redoutables... et efficaces ?

Il s'agit de la « Reconstruction Finance Corporation », organisme d'État américain chargé d'administrer le formidable réseau d'usines de caoutchouc synthétique hâtivement créé de 1941 à 1943 pour conjurer la menace froidement, mais nettement exposée par le comité Baruch.

Malgré l'impulsion donnée aux États-Unis, à partir de 1939, aux recherches sur le caoutchouc de synthèse, Pearl Harbour avait surpris l'Amérique en pleine période d'organisation, avec des stocks de caoutchouc naturel insuffisants et la quasi-certitude qu'elle était coupée pour longtemps des pays producteurs de l'Asie du Sud-Est.

Une priorité absolue fut alors donnée par le président Roosevelt au caoutchouc de synthèse et tous pouvoirs furent consentis à la « Federal Rubber Reserve » et au « Rubber Director », appelés à exécuter le programme du comité Baruch. Les réalisations américaines devaient éclipser très vite les travaux similaires allemands et soviétiques et constituer la base de l'industrie contemporaine du caoutchouc synthétique. Cinquante-deux usines de tous types furent édifiées aux États-Unis et au Canada (cinquante et une aux États-Unis, une au Canada). 750 millions de dollars (700 en Amérique, 50 au Canada) y avaient été investis par l'État, jusqu'à la fin de 1944. Mais si cette industrie était nationale par ses capitaux, le gouvernement américain fut assez avisé pour confier le soin de la gestion à de

puissantes sociétés spécialisées du secteur privé. Cet effort porta ses fruits. De quelques milliers de tonnes par an, au début de la guerre, la production s'était élevée, en trois ans, à plus d'un million de tonnes. Tout risque de pénurie résultant d'un arrêt des livraisons de caoutchouc naturel était ainsi écarté.

Après la menace de la pénurie surgit celle de la surproduction.

A peine l'était-il que surgit la menace inverse : celle de la surproduction. La guerre était terminée, les plantations d'Extrême-Orient étaient à nouveau en état de produire comme par le passé, c'est-à-dire plus qu'il ne fallait pour satisfaire aux besoins mondiaux. N'avait-il pas fallu, dès 1934, limiter par un accord international la production des huit fournisseurs principaux d'Extrême-Orient afin d'arrêter l'effondrement des cours ? Qu'allait-il advenir avec le million de tonnes supplémentaire que les États-Unis pouvaient jeter sur le marché ? Or, à eux seuls, en 1938, les États-Unis absorbaient 56,7 % de la consommation mondiale de caoutchouc.

Le comité interministériel formé en septembre 1945 pour étudier le problème de la survivance de l'industrie du caoutchouc de synthèse déposa son rapport en juillet 1946. Il recommandait de continuer à produire et à utiliser, *quel qu'en fût le prix*, le caoutchouc synthétique jusqu'à concurrence du tiers des besoins du pays en caoutchouc de toutes sortes. Il préconisait le transfèrement à l'industrie privée de l'industrie du caoutchouc de synthèse créée par le gouvernement et le maintien en état de marche des usines qui ne seraient pas cédées au secteur privé, de telle manière que la capacité totale de production de caoutchouc synthétique ne tombât pas au-dessous du niveau de 600.000 tonnes par an.

Le 23 juillet 1948, le « Rubber Act » donnait tous pouvoirs au président des États-Unis pour mettre en œuvre une politique du caoutchouc fondée sur la sécurité nationale. A la capacité de production de 600.000 tonnes de caoutchouc synthétique courant préconisée par le comité interministériel fut ajoutée la production de 65.000 tonnes de caoutchoucs spéciaux, dont 45.000 de Butyl.

PRODUCTION DE LA PÉRIODE 1947-1950

Années	Caoutchouc naturel	Caoutchouc synthétique	Total
1940 ...	1.389.695	100.000 (environ)	1.489.695
1947 ...	1.100.000	625.000	1.735.000
1949 ...	1.427.500	447.500	1.875.000
1950 ...	1.670.000	580.000	2.250.000

Le synthétique est devenu irremplaçable dans certains cas.

Encore que les esprits aient évolué depuis l'apparition de certaines fibres textiles artificielles dont la mode a fait grand cas et que l'usage a le plus souvent confirmées, le mot « synthétique » continue de susciter des méfiances. Il s'apparente à cet autre terme suspect : « ersatz », et tous deux suggèrent encore à quelques-uns le souvenir nostalgique d'un bon vieux temps pur de toute compromission, au moins industrielle, avec la chimie. Celle-ci était l'apanage presque exclusif des grimauds d'école devant qui un maître, pas toujours sûr de lui, faisait des démonstrations.

« Je plonge ce corps X dans ce bain Y, disait-il, et de bleu qu'il était il tourne au vert. »

Il plongeait, continuait son exposé, se retournait et exhibait une cuvette où triomphait avec insolence un rouge éclatant.

En d'autres circonstances, c'était une éprouvette qui éclatait, emplissant la classe de panique hilarante et de fumées âcres. Le tout en se jouant, comme disait Rabelais.

Si la chimie a perdu en pittoresque, elle a incontestablement gagné en précision, et son domaine aujourd'hui paraît illimité. Elle ne se borne plus à l'étude de substituts, elle crée des produits que la matière naturelle remplace mal. Elle a inversé la situation à son profit.

M. Carbonaro, dans une étude documentée sur le caoutchouc synthétique, écrit : « Aussi longtemps que le caoutchouc naturel était seul disponible sur le marché, l'extrême variété de ses qualités a été considérée comme un avantage puisqu'elle permettait pratiquement de satisfaire à tous les besoins. *On acceptait, faute de mieux, ses défauts*, tels que le vieillissement à l'air et à la lumière, sa résistance médiocre aux solvants, son odeur.

» Dès que d'autres matières élastiques sont apparues, les propriétés du caoutchouc ont été soumises à un examen plus approfondi. L'élasticité du caoutchouc n'a aucun intérêt pour l'ingénieur électricien, qui n'est attentif qu'à son pouvoir électrique. Réciproquement, le pouvoir isolant du caoutchouc n'intéresse en rien le fabricant de pneus. Sa résistance à l'abrasion n'entre pas en ligne de compte dans la fabrication d'un amortisseur de vibrations. Ainsi sont nés de véritables caoutchoucs synthétiques « sur mesure », affectés à certains usages où ils rendent des services supérieurs à ceux du produit naturel. »

Personne actuellement ne conteste plus la situation privilégiée par rapport au naturel de certains caoutchoucs doués de qualités spéciales tels que :

— Les Néoprènes, du fait de leur résistance à l'humidité et aux hydrocarbures et de leur incombustibilité ;

— le G. R.-A. (nitrile acrylique), pour sa résistance aux solvants ;

— le Butyl, à cause de son imperméabilité aux gaz, qui le rend sans rival pour la fabrication des chambres à air. (Une chambre en Butyl peut être regonflée tous les trois mois seulement alors qu'une chambre en caoutchouc naturel se dégonfle en quinze jours.)

RÉPARTITION DE LA PRODUCTION DE NATUREL EN 1940

Pays	Pourcentage du total	
Malaisie ...	38,9 %	Extrême-Orient 97,2 %
Indes néerland..	38,6 %	
Ceylan	6,4 %	
Indochine ..	4,6 %	
Thaïlande ..	3,2 %	
Sarawak ...	2,5 %	
Bornéo (N.).	1,3 %	
Inde	0,8 %	
Birmanie ...	0,7 %	
Philippines .	0,2 %	
Amérique du Sud ..	1,3 %	
Afrique	1,2 %	
Mexique ...	0,3 %	
Total	100 %	

Le ring où l'on se bat.

Le seul cas controversé est celui du G. R.-S., caoutchouc à tous usages, qui prétend concurrencer le caoutchouc naturel dans la plupart de ses emplois, notamment dans la fabrication des pneus.

Les médiocres débuts du G. R. -S. lui ont considérablement nui par la suite, bien que sa fabrication et sa mise en œuvre aient beaucoup progressé. La découverte des « caoutchoucs froids » a augmenté de 40 % la durée des pneus en synthétique. Le procédé de l' « oil extension process » a permis d'abaisser le prix de revient de 45 % dans certains cas. Les améliorations de ces dernières années font que l'écart entre le G. R.-S. et le caoutchouc naturel, pour la fabrication des pneumatiques, s'amenuise constamment. Les pneus américains pour voitures de tourisme ont des durées au moins comparables à celles des meilleurs pneus français en caoutchouc naturel. Ils leur sont supérieurs sur les sols abrasifs (chaussées en ciment par exemple), inférieurs au naturel sur les routes coupantes (macadam). Leur tenue de route est moins bonne sur sol gelé. Récemment, une marque américaine s'est permis de garantir certains pneus pour 80.000 kilomètres !

« En pratique, conclut M. Carbonaro, il existe déjà un domaine d'application de 15 % dans lequel le caoutchouc de synthèse type G. R.-S. est supérieur au caoutchouc naturel.

» A l'autre extrémité du domaine d'application, il existe une deuxième plage de 25 % où les qualités du G. R.-S. restent inférieures à celles du caoutchouc naturel.

» Entre les deux s'étend un champ, égal à environ 60 % des applications globales, dans lequel les deux caoutchoucs sont pratiquement équivalents, la marge de supériorité entre les deux types étant si mince qu'une légère différence de prix est le seul facteur qui détermine le choix entre l'un ou l'autre. »

C'est précisément ce domaine des 60 % qui devient en quelque sorte le ring où s'affrontent deux adversaires résolus à vendre chèrement leur chance (et leurs produits).

Les premiers pas d'une industrie européenne du caoutchouc de synthèse.

Les premières recherches sur la synthèse du caputchouc, entreprises à la fin du siècle dernier, n'avaient donné aucun résultat décisif jusqu'aux prodromes de la seconde guerre mondiale. C'est pour préparer celle-ci qu'en 1935 Hitler créa une industrie autarcique du caoutchouc de synthèse. Les quatre usines de Schkopau, de Huls, de Ludwigshafen et d'Auschwitz, prévues pour une production de 174.000 tonnes par an, atteignirent leur record en 1943, avec moins de 120.000 tonnes. A la fin des hostilités, les usines, fortement endommagées, étaient hors d'état de produire, et le caoutchouc synthétique, considéré comme matériel de guerre, fut porté sur la liste des produits interdits à l'industrie allemande.

L'usine de caoutchouc synthétique à base d'alcool construite en Italie (à Ferrare) par la Société Pirelli, bombardée en 1943, a cessé sa production.

La Russie, en revanche, n'a cessé de développer depuis 1933 une industrie nationale de caoutchouc à base d'alcool. Sa production, passée de 25.000 tonnes en 1935 à 55.000 tonnes en 1938, serait actuellement de 200.000 tonnes.

Il n'y a là rien de comparable encore, on le voit, aux réalisations américaines.

La France a dépensé 40 milliards en devises, en 1951, pour ses importations de caoutchouc.

Comment le problème du caoutchouc se pose-t-il pour la France ? Notre consommation annuelle est de 130.000 tonnes, *actuellement.*

Comme le montre le tableau des importations françaises de caoutchouc, la part de l'Indochine n'a pas excédé 16 % du total en 1950 et 22,2 % en 1951. Les importations de la zone sterling ont été trois fois plus importantes. Quant à l'importation du synthétique, elle provenait exclusivement du Canada et des États-Unis et représentait une lourde charge en dollars.

Pour 1951, le total des importations a représenté une valeur de 40 milliards de francs.

Un des traits les plus frappants du marché du caoutchouc naturel est son extrême irrégularité. Celle-ci se manifestait, naguère, surtout dans les prix, qui, soumis à la loi de l'offre et de la demande, enregistraient des variations énormes, aggravées par la spéculation. Les cours n'ont aucun rapport avec le prix de revient, et c'est ce qui a déterminé les Américains en 1951 à « punir » les Asiatiques en rouvrant toutes leurs usines de synthétique, ce qui provoqua une chute immédiate des prix.

On estime qu'en 1951, sur les 40 milliards d'importations françaises, 20 milliards représentaient une part purement spéculative.

C'est à peu près exactement la somme que nécessiterait la création dans notre pays d'une industrie du caoutchouc de synthèse d'une capacité annuelle de 40.000 tonnes.

Les hésitations françaises devant l'avenir.

Ne serait-ce pas une folie de se lancer dans une telle fabrication alors que le marché, déjà pléthorique avant la guerre, est encore beaucoup plus encombré aujourd'hui depuis l'introduction du caoutchouc synthétique américain ?

Il faut se garder des vues statiques, particulièrement en économie. Les chiffres ne mentent pas toujours. Ils montrent que jusqu'à présent la consommation mondiale de caoutchouc a doublé tous les dix ans. Même si le rythme d'accroissement ne se maintenait pas à ce niveau, les possibilités d'extension en Europe occidentale resteraient très larges par suite du retard considérable — mais que l'on peut combler en grande partie par le relèvement constant du pouvoir d'achat — de l'Europe, en matière automobile par exemple, par rapport à l'Amérique.

C'est sous l'angle européen qu'il faut désormais envisager les grands problèmes industriels. Le cadre créé par la communauté charbon-acier s'imposera peu à peu à l'ensemble des secteurs industriels.

On a constaté plus haut le caractère spéculatif du caoutchouc naturel. Mais à l'irrégularité traditionnelle des cours s'est ajouté un facteur plus important qui oblige à considérer sous un jour nouveau le problème de l'approvisionnement en caoutchouc du monde occidental. Il s'agit, d'une part, des bouleversements qui se sont produits dans le Sud-Est asiatique au lendemain de la seconde guerre mondiale et de ceux qu'il est raisonnable d'envisager comme possibles.

En Malaisie, en Indonésie, au Vietnam, la main-d'œuvre est payée trente fois plus qu'avant guerre et l'évolution sociale et politique tend à s'affoler. D'autre part, l'Indonésie, qui prélevait des droits substantiels sur les exportations de caoutchouc (elles lui apportent l'essentiel de ses ressources financières), a récemment majoré ces droits de 25 %. Même politique fiscale en Malaisie et probabilité de même nature au Vietnam, dont les charges militaires sont lourdes.

De divers côtés on envisage dans ces pays la nationalisation de l'exploitation du caoutchouc. Or la nationalisation se traduit presque inéluctablement par une élévation des prix de revient.

Les perspectives d'évolution des cours du caoutchouc naturel sont donc assez pessimistes.

Elles le sont d'autant plus que la production diminue. Elle a baissé de 15 % en Malaisie, en 1951, malgré une demande mondiale accrue, par suite de l'insécurité résultant des

IMPORTATIONS FRANÇAISES PAR PAYS D'ORIGINE (en tonnes)

	1950	1951
Union indochinoise.	15.396	30.732
Malaisie	69.011	75.031
Indonésie	10.024	15.494
Amérique du Nord et divers	8.052	13.805
Totaux.	102.483	135.062

attaques communistes contre les plantations. Le rendement à l'hectare a diminué régulièrement faute d'un entretien rationnel des exploitations (renouvellement des arbres). En Indonésie, les grandes plantations à hauts rendements sont supplantées par les petits planteurs indigènes, dont les rendements sont médiocres et qui compromettent l'avenir en saignant « à mort » leurs arbres pour profiter des cours élevés. M. Henri Reside affirme, le 21 juillet 1951, que les pertes par vol, dans les grandes exploitations, atteignent jusqu'à 60 % de la récolte.

La situation est telle que les capitaux européens hésitent de plus en plus à s'investir en Extrême-Orient. Les appels financiers des planteurs anglo-hollandais, qui jusqu'à la guerre contrôlaient pratiquement le marché asiatique, ont peu d'échos en Amérique.

Tout fait prévoir, pour un temps indéterminé, une forte augmentation des prix de revient asiatiques et une diminution de la production due aux contingences techniques et politiques. Il y a donc, à échéance assez rapprochée, chance de rupture entre une offre qui s'amenuise et une demande qui s'accroît avec rapidité.

L'hypothèse d'un arrêt du trafic Est-Ouest ne peut être écartée.

Cela, dans des conditions normales. Dans l'hypothèse — qu'il faut prévoir — d'un arrêt du trafic Est-Ouest, conséquence d'une aggravation éventuelle des rapports entre l'Orient et l'Occident, l'approvisionnement de l'Europe occidentale se trouverait du même coup stoppé. La production du caoutchouc naturel en Afrique, qu'il est nécessaire de développer, est bridée par une insuffisance de main-d'œuvre spécialisée et par des prix de revient élevés. Britanniques, Américains et Belges n'en font pas moins de très gros efforts en Afrique. Les Français se sont jusqu'à présent contentés, dans leurs territoires, d'une exploitation modèle dont la production totale plafonne au-dessous de 3.000 tonnes, soit le cinquantième des besoins de la métropole. Dans son ensemble, la production africaine de caoutchouc naturel, avec 75.000 tonnes, ne permet pas de satisfaire à plus du cinquième des besoins européens.

La situation générale du marché est donc telle que l'implantation d'une industrie du caoutchouc de synthèse en Europe doit être envisagée.

RÉPARTITION PAR USAGE EN FRANCE (1949)

Pneumatiques	65,6 %
Usages industriels	12,1 %
Semelles, talons, chaussures	8,9 %
Tous autres usages....	13,4 %

Deux arguments contraires sont avancés. Il est peut-être dangereux de se lancer dans une fabrication nécessitant des investissements élevés alors qu'existent aux États-Unis et au Canada des usines d'une formidable capacité de production nous garantissant contre les risques d'une carence de l'Extrême-Orient. Mais la même menace existe pour les États-Unis. Dans ce cas, la production américaine de synthétique couvrirait juste les besoins nationaux. A supposer que la capacité actuelle fût augmentée pour permettre des exportations vers l'Europe, une autre difficulté se manifesterait aussitôt : celle du paiement en dollars. L'un des problèmes critiques de l'Europe consiste précisément à réduire son déficit en dollars. Il serait fou d'annihiler tous les efforts faits dans ce but et d'accentuer notre dépendance à l'égard de la zone dollar. Ce serait une nouvelle démission de l'Europe.

Mais l'Allemagne ? Elle a effectivement repris depuis peu sa production de synthétique et compte l'augmenter. La Grande-Bretagne elle-même, en dépit des énormes intérêts qu'elle détient encore en Extrême-Orient et de son travail en Afrique, commence, par réalisme, à s'intéresser au caoutchouc synthétique.

La peur d'entreprendre, ou les excès de l'intelligence.

A l'inverse, la France pratique une politique d'attente. La même qui nous valut jadis de nous laisser distancer en matière de pétrole. La même qui nous conduit à lésiner dans les domaines aéronautique et atomique.

Or c'est aujourd'hui qu'il faut prévoir demain. Lorsque demain arrive, toute prévision est superflue. C'est une lapalissade, une évidence tellement éclatante qu'on la néglige en France : on attend. Est-ce réflexion ? ou est-ce incapacité à décider, à agir, à prendre ses responsabilités et ses risques ?

On ignore, dit-on, si le Butyl ne triomphera pas du G. R.-S. On ne sait ce que feront les Allemands. On doute que l'alcool, dont nous possédons des excédents massifs, soit la meilleure assise à une fabrication du caoutchouc de synthèse. Nos manufacturiers portent des jugements dédaigneux sur ce G. R.-S. qui nécessiterait des modifications de leurs procédés actuels. Les pouvoirs publics évitent de se prononcer au milieu de ces querelles où s'affrontent de nombreux intérêts importants et antagonistes. Et il s'agit avant tout de n'être point dupe, de ne pas faire le jeu de tel ou tel, intéressé dans l'affaire. En sorte que l'on accumule des études, en général favorables à la création de l'industrie nouvelle, parce qu'une entente paraît possible avec l'Allemagne et l'Amérique, parce que la question du prix de rétrocession de l'alcool par la Régie n'est pas insoluble, parce que la transformation éventuelle d'une usine utilisant l'alcool en une usine employant le pétrole est réalisable, etc. Ces études s'en vont pourtant dormir dans des archives. Elles établiront un jour que nos techniciens avaient vu juste et qu'il y avait, au delà des intérêts particuliers qu'il ne fallait à aucun prix soutenir, un intérêt national. Certes, les responsables ne l'avaient oublié que pour éviter toute éventuelle compromission, par pureté d'âme. Ce sera une grande satisfaction intellectuelle. Entre temps, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et l'Italie se seront partagé le marché européen du caoutchouc et nos financiers trouveront des astuces inouïes pour payer en devises les livraisons qu'ils nous feront.

Ainsi va la poésie en France.

René Branellec.

CONSOMMATION EN TONNES DE NATUREL ET DE SYNTHÉTIQUE EN FRANCE (1950)

Caoutchoucs naturels	97.742
Caoutchoucs synthétiques ...	7.333
Latex naturels	3.925
Latex artificiels	209
Total	109.209

Pour 1953, la prévision théorique d'une consommation de 135.000 tonnes (latex non compris) se décompose ainsi :

Pneumatiques	90.000
Caoutchouc industriel	41.000
Câbles électriques	4.000
Total	135.000

LES ROUTES TOURISTIQUES AVAIENT ÉTÉ IMAGINÉES PAR QUELQUES PRÉCURSEURS AUDACIEUX

ELLES SONT DEVENUES LE SUPPORT D'UNE GRANDE INDUSTRIE NATIONALE

PAR EDMOND NESSLER

LE 10 février 1953, la Fédération nationale des associations des routes touristiques de France a tenu sa première assemblée générale depuis sa constitution, dans les salons de l'hôtel de Crillon.

Les travaux, qui se sont déroulés sous la présidence de M. Brière, assisté de M. Martin, vice-président, ont été fort animés. Non seulement les représentants des comités ont rivalisé d'initiative, mais les délégués de l'administration, parmi lesquels on remarquait M. Gravier, représentant M. Hirsch, commissaire général au Plan, M. Planque, de la direction générale du Tourisme, M. Letellier, secrétaire général de la commission des classes moyennes au ministère des Affaires économiques, ont apporté, sous forme de solutions concrètes, une intéressante contribution au débat.

Le Touring Club de France s'était fait représenter par ses vice-présidents, MM. Robida et Marc Eyrolles ; la Fédération nationale de l'industrie hôtelière, par son président, M. Bourseau ; la Fédération des syndicats d'initiative, par M. Cuny ; le Comité professionnel du pétrole, par son président, M. Majorelle. Le docteur Jean Solinhac, député de l'Aveyron, témoignait par sa présence de l'importance que le Parlement attache aux objectifs de la Fédération.

LA route est la sirène des temps nouveaux : elle appelle, elle attire, elle enchante. Rien ne résiste à ses magies. » En écrivant ces lignes, M. Maurice Bedel ne cède pas à un enthousiasme de commande. Pendant des siècles, la route a été sinon ignorée, du moins méconnue ; et, à vrai dire, non sans quelques raisons. Les moyens de locomotion étaient inconfortables, lents et incertains, les chaussées, mauvaises, les relais, douteux. La plupart du temps, un voyage constituait une aventure sans attraits, mais non sans dangers, qu'on évitait dans toute la mesure du possible.

Quelles découvertes ineffables nous ont values les véhicules de la grand'route, l'automobile, la motocyclette, la bicyclette d'abord, l'autocar et le scooter ensuite ! Quelle souplesse dans l'itinéraire et dans l'horaire ! Elle seule a permis l'arrêt devant le panorama digne d'admiration, la visite du monument pittoresque ou encore l'étape au restaurant fameux, à l'hôtel recommandé. Alors est né le tourisme, et le tourisme est devenu une industrie.

Que la grand'route est calme sous les hautes frondaisons... mais pour Pâques elle sera envahie par la multitude, avide d'évasions !

LES DIRECTIVES DU PLAN MONNET

A ce titre, il a été justement compris dans le plan Monnet. On ne pouvait en effet livrer à l'improvisation et à la compétition des intérêts particuliers un élément moteur de la prospérité nationale. A lui se rattachent de nombreux problèmes de l'ordre commercial, financier, culturel, car le touriste est non seulement un consommateur de denrées et de services, c'est aussi, quand il provient de l'étranger, un exportateur invisible qui approvisionne le pays en devises et contribue, lorsqu'il évoquera plus tard les agréments de son séjour, à accroître son rayonnement.

Organiser, coordonner, perfectionner, cela suppose une collaboration constante entre les services administratifs et techniques des corps spécialisés de l'Etat, notamment de la direction des routes, et l'industrie hôtelière, les distributeurs d'essence, les garagistes dépanneurs et d'autres encore. Ce groupement d'objectifs connexes, d'efforts convergents, c'est la conception des grands axes touristiques.

Qu'est-ce qu'un grand axe touristique ? Dans le plan Monnet de 1948, c'est un parcours de porte de France à porte de France — point de franchissement à la frontière terrestre ou maritime — qui passe en général par Paris en empruntant un itinéraire spécialement choisi pour sa commodité, la qualité et le profil de ses chaussées et, aussi, la beauté de ses sites, l'intérêt artistique ou historique des agglomérations qu'il traverse. Autour de lui, par dessertes, rocades, transversales, s'aménage une zone d'influence.

LES CHAINES D'HÔTELS ET LA CHARTE DE QUALITÉ

L'idée qu'une route est le fondement d'une activité autonome date d'une trentaine d'années. C'est en 1924 que l'Association de la route Paris-Côte d'Azur déposa ses statuts. A vrai dire, ses fondateurs, les gérants d'une quarantaine d'hôtels échelonnés sur le parcours, ne visaient que des objectifs limités. Leur propos était de conjuguer leur publicité en faisant connaître, outre leurs établissements respectifs, la voie naturelle qui y mène. Mais très rapidement ils parvinrent à intéresser à leur initiative le commerce local, les groupements folkloriques, les municipalités. Dès lors, les pouvoirs publics étaient saisis. Les interventions de l'Association portèrent sur la route, sur son entretien et son développement.

En même temps, l'Association créait le panonceau tricolore P. C. A., attribué à ses membres, à charge pour eux de souscrire à des engagements précis contenus dans une charte de qualité. Pour donner autorité à cette estampille, les contractants s'imposèrent une sévère discipline, garantie par d'incessants contrôles et des sanctions impitoyables.

LES ROUTES EN COULEUR

Arthur Rimbaud « voyait » l'alphabet en couleurs, chaque voyelle s'inscrivant sur la palette de son imagination. Le rêve du poète n'a-t-il pas inspiré l'agent de publicité ? Lui aussi a compris que le voyage se teinte, que le touriste poursuit une image où domine une tonalité, qu'il était naturel que la route qui conduit aux rivages méditerranéens fût la « route bleue », que celle qui mène aux majestés alpestres fût la « route blanche ».

On ne s'étonnera pas que, une fois l'impulsion donnée, l'exemple ait été suivi. Du miroitement du lac Léman aux plages ensoleillées de la côte basque, le trait d'union ne pouvait être que la « route d'argent ». Et la « route mauve » ne sera-t-elle pas celle qui permet de découvrir les horizons élégamment estompés des massifs pyrénéens, après son passage par les sous-bois de la Sologne, à travers les bruyères limousines, les champs de lavande du Quercy et les parterres de violettes de Toulouse ?

TOUS LES CHEMINS NE MÈNENT PAS A ROME

Des routes touristiques, si spécieuse que puisse paraître la formule, sont rivales, mais non concurrentes. Elles peuvent lutter d'agrément, de commodité, de facilité — celle-ci sera plus roulante, moins sinueuse ou moins escarpée que celle-là — comme elles n'aboutissent pas aux mêmes points, la compétition s'arrête au départ. Tous les chemins ne mènent pas à Rome.

En revanche, les problèmes qui se posaient à chacun des organismes étaient singulièrement analogues et la plupart du temps appelaient des solutions communes, en particulier pour ce qui concerne les rapports à établir avec les ponts et chaussées, maîtres et gardiens de l'infrastructure. Mais, plus encore que cette considération, c'est la nécessité impérieuse de ne pas laisser galvauder l'idée qui a imposé l'association.

Combien tentante est pour un groupe de personnalités locales la faculté de s'ériger en comité, d'imaginer un itinéraire, de le baptiser d'un nom plein de saveur sous prétexte de tourisme ! Ici comme ailleurs pesait la menace d'inflation. Il fallait une autorité agréée pour y mettre un terme. Cette autorité a été dévolue à la Fédération nationale des associations des routes touristiques de France. Elle seule en effet peut proposer l'intégration au programme d'équipement du plan Monnet d'un itinéraire qui prétend à la qualification d'axe touristique selon la définition déjà citée.

Actuellement, elle a accepté l'adhésion de neuf associations, certaines visant un axe touristique, d'autres couvrant un réseau routier.

Les premières comprennent les comités de :

— la « route P. C. A. », de Paris à la Côte d'Azur, par Saulieu, Lyon, Valence, Aix ;

— la « route bleue », de Paris à Menton, par Nevers, Saint-Etienne, Andance, Tournon et Valence ;

— la « route blanche », de Paris à Genève et au Mont-Blanc, par Auxerre, Dijon, Dôle, Genève et Chamonix ;

— la « route mauve », de Paris à Bourg-Madame, par Orléans, Vierzon, Châteauroux, Limoges, Montauban, Toulouse, avec une variante par Gien, Bourges, Guéret, Tulle et une bretelle sur Bergerac, Agen, Tarbes, Cauterets ;

— la « route d'argent », de Genève à Hendaye, par Nantua, Lyon, Saint-Etienne, Le Puy, Espalion, Rodez, Toulouse, Tarbes, Pau, Bayonne, Biarritz ;

— la « route sang et or », de Paris à Perpignan, par l'Auvergne ;

— la « route des Pyrénées », de Paris à Hendaye, par les châteaux de la Loire et Bordeaux.

Les autres sont les comités de :

— la route des Cévennes, Léman, Pyrénées, Genève, Barcelone ;

— l'Union Paris-Bâle et Calais-Lausanne, avec intersection à Chaumont.

Au cours de la dernière assemblée a été admise à l'unanimité la « route des Vikings », de Lille à Cherbourg, par Valenciennes, Amiens, Rouen, Lisieux, Caen, avec une bretelle sur Saint-Malo.

Restent à l'étude une « route de Bretagne », de Paris à Brest, par le Perche et une « route de l'Europe », de Paris à Strasbourg, capitale continentale. On aura ainsi atteint la douzaine et tout porte à croire qu'on s'en tiendra là.

UN PROGRAMME CONTINU

A lire les statuts des différentes associations, on s'aperçoit que l'objet indiqué à l'article premier demeure, volontairement ou nécessairement, imprécis. Développer le tourisme, coordonner les efforts, provoquer des initiatives, intensifier la circulation automobile, autant de formules qui, pour avoir un sens, doivent être complétées par des réalisations pratiques.

La diffusion de dépliants par l'intermédiaire des agences de tourisme ou des postes-frontières, l'attribution de panonceaux aux hôtels qualifiés, la confection d'affiches ou de courts métrages ne dépassent pas la portée d'une publicité bien comprise ; même dans cet ordre d'idées, on pouvait faire davantage. La Fédération enregistre comme un important succès l'édition prochaine d'une carte Michelin intitulée « petite carte des grandes routes », qui, aux yeux du public, « officialise » les meilleurs parcours.

Mais, très justement, elle considère que les moyens accessoires sont insuffisants. C'est à la route elle-même qu'il appartient de s'affirmer en arborant sa couleur ou en se manifestant par un signe distinctif sur les bornes kilométriques et les panneaux de signalisation. Epineux problème qui met en cause non seulement les règlements en vigueur, mais la convention de Genève et son plan international d'unification. Pourra-t-on obtenir des dérogations ou une atténuation de certaines interdictions ? Ce n'est pas impossible, et l'on s'y emploie non seulement à la Fédération, mais aussi au Parlement et jusque dans l'administration.

Enfin, il ne suffit pas de vanter, il faut justifier. Pour l'usager, une route, c'est sans doute un hérisson de pierres couvert d'un revêtement, et il sait apprécier les qualités d'une chaussée bien dessinée et bien entretenue, mais il est sensible à d'autres commodités. Il aimerait être sûr de trouver des postes d'essence ouverts en nombre suffisant même la nuit, même les dimanches et les jours fériés. Des dispositions seront prises à cet effet en accord avec le Comité professionnel du pétrole. Il voudrait que des services de dépannage, des services sanitaires veillassent constamment à sa sécurité. A cet égard, d'immenses progrès ont été réalisés et d'autres sont déjà projetés.

LE PLUS BEAU RÉSEAU DU MONDE

C'est répéter une évidence que de rappeler que la France possède sans contestation possible le plus beau réseau routier du monde. Ce privilège de la nature aidée par le génie de l'homme constitue sans doute un patrimoine de beauté et de grandeur ; c'est aussi une immense source de richesses.

Mais, bien qu'elle ne s'applique pas en termes identiques, la notion de productivité doit également intervenir en ce domaine où les problèmes ne cessent d'être attachants parce qu'ils sont complexes, où tant d'intérêts se confondent dans l'intérêt national.

L'initiative privée a bien pris le départ, encouragée et soutenue par les pouvoirs publics.

De cette collaboration confiante et méthodique, qui a déjà obtenu des résultats tangibles, qui en prépare d'autres, dépend l'avenir d'une très grande, d'une très belle industrie.

1 La doyenne : la Route de Paris à la Côte d'Azur, par Saulieu, Lyon, Valence, Aix.

2 La « Route bleue », de Paris à Menton, par Nevers, Saint-Étienne, Andance, Tournon et Valence, où elle rejoint la route 1.

3 La « Route blanche », de Paris à Genève et au Mont-Blanc.

4 La « Route mauve », de Paris à Bourg-Madame.

5 La « Route d'argent », de Genève à Hendaye, par Lyon et Toulouse.

6 La « Route sang et or », de Paris à Perpignan, par l'Auvergne.

7 La « Route des Pyrénées », de Paris à Hendaye, par les châteaux de la Loire.

8 La « Route des Cévennes », de Genève à Barcelone.

9 La « Route Union Paris-Bâle et Calais-Lausanne ».

10 La « Route des Vikings » en (projet).

11 La « Route de Bretagne », de Paris à Brest.

12 La « Route de l'Europe », de Paris à Strasbourg.

LA CARTE DES ROUTES TOURISTIQUES, DONT NOUS REPRODUISONS L'EXEMPLAIRE EXPÉRIMENTAL, SERA ÉDITÉE AVANT LES GRANDES VACANCES

UNE VICTOIRE DE LA TECHNIQUE FRANÇAISE

PAR EDMOND BLANC

UNE pierre blanche aura marqué ce mois de mars tant pour l'industrie aéronautique française que pour notre aviation marchande... une pierre rapportée en trois morceaux, par nos ailes, d'Alger la Blanche, où le terrain de Maison-Blanche les accueillit le 9, le 16 et le 26.

Le lundi 16, Air France a mis en effet en service un des douze Breguet 763 deux ponts sur la ligne Alger-Lyon.

Evénement considérable, car, à l'exception du *Languedoc*, qui n'eut qu'une modeste carrière, le Breguet deux ponts, dont la série porte le nom de *Provence*, est le premier appareil français qu'on pourra voir dans notre flotte nationale.

Et c'est aussi le premier de notre réseau transportant plus de cent passagers.

Le Breguet *Provence* apporte enfin une première solution à la controverse soulevée à propos de l'emploi sur nos lignes d'avions de construction française, et pour lequel Air France montrait une réserve que lui imposait la concurrence étrangère.

C'est donc bien d'un événement qu'il s'agit, et cela d'autant plus qu'il prend l'aspect d'un succès décisif.

AUX ESSAIS, LE « PROVENCE » A BATTU UN RECORD

APRÈS la dure épreuve de huit cents heures de vol d'endurance, accomplies de jour et de nuit au cours d'une mauvaise saison — et dont plus de cent au cours d'une même semaine attribuèrent un record précieux au *Provence*, celui de la rotation quotidienne de treize heures — ce puissant vaisseau de près de 10.000 CV décolla le 9 mars d'Orly en vingt-cinq secondes avec soixante-treize passagers et une charge totale de près de 50 tonnes.

Il emportait MM. Max Hymans, président, et Henri Ziegler, directeur général d'Air France ; Dupré, directeur technique ; Péan, ingénieur en chef, et son collaborateur, M. Cazenave, qui avait suivi tous les essais ; Simon, du secrétariat général, et Alexis Belinko, chef de l'Information.

M. Pierre Louis-Breguet, fils du grand constructeur, était du voyage ainsi que de nombreux membres de la presse aéronautique et régionale, dont M. Archambault. Le commandant Chaume régnait à bord.

Voyage agréable qui nous permit d'apprécier la stabilité de ce nouveau vaisseau.

Après le Massif central, très dégagé, et un petit salut au puy de Dôme, un rase-mottes sur la mer de nuages nous mena vers un temps maussade sur la Méditerranée.

Nul ne vit les Baléares.

L'avion apparaissait comme un fantôme gris dans un brouillard lumineux. Ciel noir de fin de tempête sur la côte algérienne. Dans le port d'Alger, consigné, les navires ne pouvaient tenir leurs postes d'amarrage. Le Breguet *Provence* n'en arriva pas moins à bon port, après moins de quatre heures de vol. MM. Goudant, représentant général d'Air France en Afrique du Nord, Duchesne, directeur à Alger, Villevieille, directeur des Travaux publics, Foguès, directeur de l'Aéronautique civile, et de nombreuses personnalités vinrent accueillir les passagers.

Un champagne d'honneur suivit, au cours duquel M. Max Hymans remercia ses hôtes et les artisans de cette réussite.

LE BREGUET DEUX PONTS

PLUS RAPIDE QUE SES PRÉDÉCESSEURS, LE « PROVENCE » EST CONÇU POUR LE GROS TRANSPORT

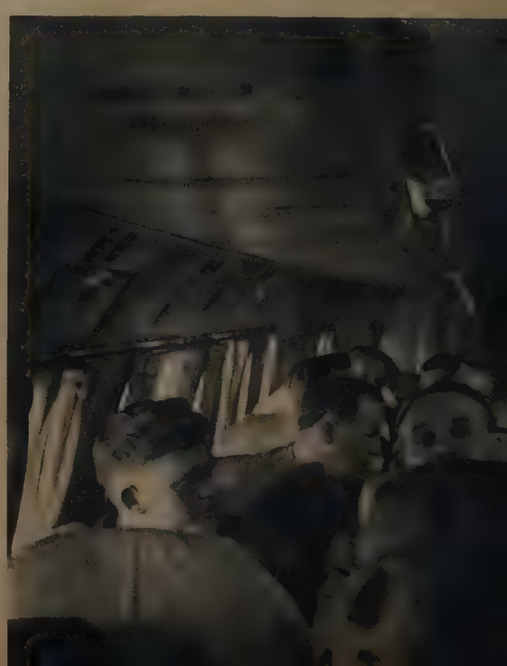
DEUX raisons à cette réussite : les possibilités de la machine et les soins extrêmes dans sa mise au point. Celle-ci est le fruit d'une série d'études serrées et de travaux conduits par la Société Louis-Breguet et d'une expérimentation en collaboration avec les techniciens d'Air France, dont nous connaissons personnellement la valeur.

Ceux-ci ont dit eux-mêmes de cette machine volante qu'elle était « d'une conception très originale, qui est même actuellement unique au monde ».

Le Breguet deux ponts offre en effet des caractéristiques techniques et commerciales nouvelles qui répondent aux exigences de demain comme à celles de l'heure présente, à savoir la souplesse d'emploi et l'adaptation aux besoins grandissants du fret.

On croit en effet (et c'est là l'opinion d'hommes connus, au jugement sûr) que dans six ou sept années le fret, qui n'intervient

Souriante et attentive aux besoins de chac
bien-être des quarante passagers, qui apprécient



PROVENCE» EST EN SERVICE

sse du « Provence » veille au confort et au ampagne qu'elle leur sert pendant le voyage.

que pour 20 % dans les recettes globales de l'ensemble des compagnies, y participera pour 40 %, et Lockheed, aux Etats-Unis, annonce qu'en 1960 le trafic marchandises excédera certainement celui des voyageurs.

Il importait donc au plus haut point de réaliser un avion assez rapide, assez confortable et d'un aménagement variable pour répondre à la fois au développement de ces deux trafics, passagers et marchandises, qui l'un et l'autre sont en train de conquérir le marché des masses.

Le passager pénétrant pour la première fois dans le *Provence*, à la silhouette puissante et trapue qui lui a valu de la part des Algérois le sobriquet de « daurade volante », est frappé dès l'abord par les vastes dimensions du hall d'entrée, avec ses deux portes donnant accès, l'une, aux places de la classe « touriste » du pont inférieur, l'autre, à l'escalier qui mène au pont supérieur.

Destiné au transport de charges importantes sur des parcours moyens où la vitesse ne joue pas le rôle essentiel, le *Provence* n'en dépasse pas moins de 40 km.-h. le vaillant D. C. 4, digne vétéran transatlantique, et offre dans son pont inférieur, très accessible aux objets de gros volume, de remarquables commodités. La partie basse du fuselage arrière s'ouvre en effet par deux larges portes assurant l'accueil d'une automobile, d'un piano à queue ou tout autre ameublement.

PLUS DE CENT PASSAGERS RÉPARTIS ENTRE LES DEUX PONTS

Le pont inférieur présente une exceptionnelle variété d'aménagements. Grâce à ses quarante-huit sièges amovibles, il peut se transformer au gré des nécessités commerciales, avec un volume de 80 mètres cubes disponibles et un plancher qui se trouve à 1 mètre seulement du sol, d'où une grande facilité de chargement.

Accédons au pont supérieur. Nous y voyons, de l'avant à l'arrière, un bar permettant de préparer la nourriture pour soixante passagers, une longue cabine insonorisée, équipée de cinquante-neuf fauteuils à dossier inclinable, les toilettes et lavabos. Enfin un soixantième fauteuil est réservé à l'hôtesse.

Il sied d'ailleurs de se demander à ce sujet si cette charmante « maîtresse de maison » volante pourra tenir son rôle en présence d'une centaine de passagers. En principe, une hôtesse ne peut assurer le service des repas à plus de quarante-quatre places, et l'on imagine quel serait son embarras si elle devait s'occuper de l'installation et de la surveillance de très jeunes bébés aux deux étages. Il est vraisemblable que dans ce cas le soixantième fauteuil sera réservé à un steward pour l'organisation des repas.

Il n'en reste pas moins que la formule du deux ponts est extrêmement commode, car elle permet, grâce au volume de ce vaisseau et à ses deux étages, de prendre beaucoup de passagers sur de petites lignes ou des passagers de luxe sur des lignes plus longues dans le pont supérieur. La climatisation y est excellente et bénéficie du même système que l'installation très moderne du D. C. 6. L'éclairage linéaire axial ne produit aucune ombre pour ceux que tente la lecture et donne une lumière uniforme et agréable.

Le chauffage est assuré par des tuyaux d'épaisseur et de diamètre décroissant vers leur extrémité afin de réaliser partout un débit constant de calories.

Ces canalisations, qui courent le long du plafond, sont courbes, ce qui prouve que, malgré la dépense qu'entraîne ce perfectionnement, absolument rien n'a été négligé pour la satisfaction des passagers.

Ceux-ci constateront même que, pour le chargement de leurs bagages, la meilleure solution a été adoptée, grâce à une porte relevable à l'avant et servant à l'occasion d'escalier pour cette opération.

LE PRINCIPAL ATOUT DE L'APPAREIL : SON « ESTOMAC » ÉLASTIQUE

On est ainsi conduit à dire que le *Provence* répond à cet idéal théorique défini par l'ingénieur général du Merle, lors de la Journée franco-britannique organisée le 19 mars à Londres par l'A. F. I. T. A. Il estimait que pour satisfaire à l'extrême variété des besoins du transport aérien il faudrait un avion extensible en capacité... doté d'un « estomac » élastique, à la manière du serpent, et disposant d'une puissance et d'une surface variables.

Le deux ponts y parvient dans une large mesure, sans que varient son envergure, de 43 mètres, sa hauteur, de 9 m. 60, et sa surface portante, mais on dirait qu'il avait prévu les deux tendances de l'heure : la royauté du fret et l'essor du tourisme.

Il a reçu le 26 mars son baptême officiel, dans un voyage vers Alger où furent représentés les ministères et leurs services techniques, et c'est M^me^ Léonard, femme de l'actuel gouverneur, qui lui a donné son nom de *Provence* pour rappeler le ciel de la province française qu'il est appelé à traverser.

APRÈS UN DEMI-SIÈCLE CHEZ MOLIÈR

La carrière d'un grand comédien.

PAR ROGER DARDENNE

QUELQUES jours avant de prendre congé du public, André Brunot nous disait : « Je voudrais que tout se passe sous le signe de la bonne humeur. Et je suis sûr, en tout cas, que tout se passera sous le signe de l'amitié. »

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur le programme pour être sûr qu'il en serait ainsi. André Brunot compte d'innombrables amis parce qu'il a toujours attaché la plus grande importance à l'amitié. C'est pour lui une des grandes affaires de la vie. Et c'est pourquoi il a pu composer une merveilleuse affiche pour ses adieux. Car de tous côtés les concours se sont offerts.

APRÈS avoir joué pendant cinquante années, André Brunot s'est décidé à prendre sa retraite. A le voir vif, gai, souriant, on n'imagine guère qu'un demi-siècle de carrière pèse sur ses robustes épaules.

Pourtant, c'est en 1903 qu'André Brunot, nanti d'un premier prix de comédie conquis dans la classe de Silvain au Conservatoire, fit son entrée chez Molière. Il jouait Mascarille des « Précieuses ridicules », et il a tenu à reprendre le soir de ses adieux le rôle de ses débuts. Très vite il s'imposa par son jeu large et animé, par sa diction expressive, par son intelligence des rôles classiques, et en 1910 il était appelé au sociétariat.

Mascarille, Figaro, tous les valets du répertoire sont de son emploi. Il ne se croyait pas destiné tout d'abord à ces personnages. Avant d'entrer au Conservatoire, il se voyait dans Fortunio et dans les petits marquis. Mais il interpréta aussi nombre de rôles modernes. On l'a vu dans « l'Abbé Constantin », dans « l'Amour veille », dans « le Monde où l'on s'ennuie » et, plus près de nous, dans « la Belle Marinière », de Marcel Achard — une pièce qui est venue trop tôt, dit-il, et qui mériterait d'être reprise — dans « Monsieur Vernet », de Jules Renard, dont il compose un portrait nuancé, plein de tact et de discrétion. Courteline lui a confié Oronte de « la Conversion d'Alceste », et il créa Sancho dans le « Don Quichotte » de Richepin.

André Brunot est Nivernais. « J'ai vu le jour à Prémery, une charmante bourgade où sont nés aussi le sculpteur Marquet et un médecin réputé, le docteur Renault. J'étais tout jeune, il est vrai, quand j'en suis parti pour Paris, mais j'y suis retourné bien des fois. » A Paris, c'est Armand Silvestre, qu'il avait connu chez Jean Baffier, le sculpteur, qui le présenta à Silvain. Sur son maître, grand acteur et grand lettré, il ne tarit pas. Silvain aimait beaucoup son disciple et l'emmena tout jeune en tournées.

« Il était débordant de vie, d'entrain. Et que d'histoires savoureuses il racontait ! Malheureusement, on ne peut guère les reproduire, car elles sont souvent fort rabelaisiennes. »

C'est au cours d'une de ces tournées en Italie que l'interprète d'Albine dans « Horace » tomba brusquement malade quelques heures avant la représentation. La salle était entièrement louée. Il fallait jouer coûte que coûte ! Silvain prit un parti.

« Il fit une annonce pour expliquer au public notre embarras. Et l'on vit, car nous n'avions pas de femme pour remplacer la défaillante, on vit Romuald Joubé lire le rôle d'Albine et donner, en redingote, la réplique aux Romains en toge. Tout se passa le mieux du monde et notre succès fut très grand ! »

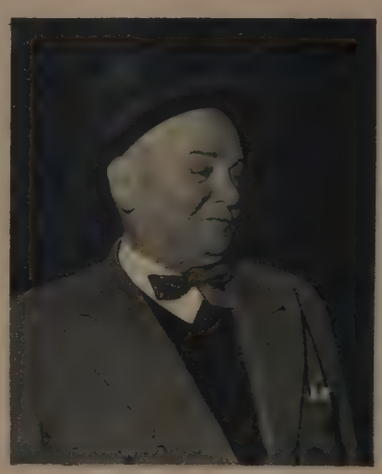
Des tournées, André Brunot en a fait beaucoup. C'est en tournée qu'il s'est essayé dans le rôle qui est sans doute le maître rôle de sa carrière : Cyrano, qu'il devait incarner pour la première fois en 1938 à la Comédie. (Il a aussi joué Flambeau de « l'Aiglon », en tournée.) Ecoutons un souvenir :

« A Constantinople, le public multipliait les rappels à la fin de « Cyrano ». On m'avertit, tandis que je saluais, qu'il souhaitait me voir sans le nez postiche que j'étais obligé de porter. Je m'efforçai de l'enlever. J'y parvins avec peine et j'entendis alors des exclamations horrifiées. J'exhibais un appendice beaucoup moins volumineux certes que celui du personnage, mais ensanglanté par l'effort que j'avais fait pour décoller le faux ! »

LES héros d'Edmond Rostand semblaient appeler André Brunot. Peu s'en fallut qu'il ne fût le créateur de « Chantecler ». L'auteur avait donné son agrément. Claretie, l'administrateur, pressenti par Leloir, se montrait disposé à accorder au jeune artiste un congé qui eût réservé son avenir à la Comédie-Française. Mais Rostand souhaitait garder son interprète au delà du délai prévu. Il eût fallu quitter la Maison. André Brunot renonça à faire lever le soleil.

Dans Cyrano, Brunot a la tradition, car il a connu Coquelin, le créateur, comme il a connu tous les grands artistes de la Comédie-Française et du Boulevard. L'autre Coquelin, « Cadet », ne l'appelait-il pas son « fils spirituel » ? Certes, il peut égrener longtemps ses souvenirs d'acteur. Si vous voulez pourtant lui faire un plaisir particulier, parlez-lui du temps où il enseignait au Conservatoire. « C'est un dur travail, dit-il, si on veut le faire convenablement. Mais que de satisfactions ! » De fait, de sa classe se sont envolés quelques-uns des meilleurs comédiens de ce temps : François Périer, Serge Reggiani, Daniel Ivernel, Robert Manuel, aujourd'hui sociétaire du Français, comme est devenue sociétaire aussi Renée Faure. André Brunot est très fier d'eux. Ils sont très fiers de lui. Et ils sont venus affectueusement se grouper, le soir de ses adieux au public, autour de celui qui leur apprit le métier. Il fallait les voir répéter, avant cette soirée mémorable, écoutant les explications, riant aux boutades de leur maître, se retrouvant élèves un moment. Toujours l'amitié !

L'INSTANT LE PLUS ÉMOUVANT : dans le décor de « Cyrano », Denis d doyen honoraire. Toute la troupe est sur la sc



LES MÉTAMORPHOSES D'UN GRAND ACTEUR : M. André Brunot à la ville, et tel qu'il apparut dans la salle, en smoking, le soir de ses adieux ; on l'y voit conversant avec Maurice Chevalier et avec M. Pierre-Aimé Touchard, dont c'était aussi la dernière soirée...

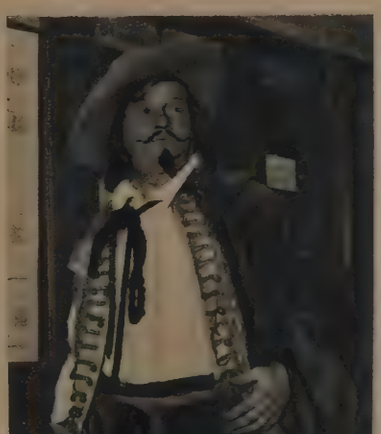
SES ÉLÈVES étaient tous sur la scène. L'un après l'autre, ils sont venus dire une réplique de la scène d' « On ne badine pas avec l'amour », la plus jouée aux concours du Conservatoire.

ANDRÉ BRUNOT A FAIT SES ADIEUX

Une émouvante soirée.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

en de la Comédie-Française **(à gauche)**, lit son hommage à André Brunot, ses applaudissements, s'associe à ses paroles.



... Sur la scène le comédien a interprété trois rôles qu'il affectionne : Mascarille (ci-dessus), Cyrano et, sous le pourpoint de Don César de Bazan (à droite), il a remporté un triomphe en enlevant avec « maestria » l'éblouissant quatrième acte de « Ruy Blas ».

SON PREMIER RÔLE : en 1903, le jeune André Brunot jouait « les Précieuses » avec Jane Faber (ci-dessous). Pour sa dernière soirée, il a tenu à être une fois de plus Mascarille.

UNE soirée d'adieux est toujours profondément émouvante. Celle d'André Brunot, sociétaire doyen honoraire de la Comédie-Française, ne faillit pas à la tradition, mais cette fête ne fut pourtant pas mélancolique, car nous savions que ce jeune septuagénaire ne nous disait qu'un au revoir. Demain, à la salle Luxembourg, nous retrouverons Trestaillon, le cambrioleur retraité de *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, et, dès que Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault reviendront à Marigny, comment ne feraient-ils pas appel à leur fidèle Brunot, qui s'illustra si souvent dans leur Compagnie ?

Cinquante ans de Comédie-Française ! C'est un bail, mais en ce demi-siècle André Brunot servit glorieusement le répertoire de l'Illustre Maison : il fut avec un égal bonheur Mascarille et Don César, Boubouroche et Cyrano... et cet amour qu'il porta au Théâtre-Français lui aura valu l'attachement d'un public qui consacra sa juste renommée.

L'autre soir, lorsque, reprenant pour ses « adieux » Mascarille, Don César de Bazan et Cyrano, André Brunot vint saluer le public, de folles ovations montèrent vers ce merveilleux comédien. C'était, parti du cœur, le fervent merci du public de la Comédie-Française !

Tous les artistes de Paris auraient voulu participer à la soirée d'adieux, mais comme le spectacle se termina déjà après 5 heures du matin... frémissons à cette seule idée. Nous revîmes les élèves du maître, de François Périer, qui présenta avec autant de naturel que de bonne grâce le programme de la soirée, à Renée Faure (en chanteuse réaliste), de Serge Reggiani, Michel Auclair, Daniel Ivernel à Dany Robin, Blanchette Brunoy. *La Rose rouge* avait délégué ses ambassadeurs Guy Pierrault et l'étonnant Jacques Hiling ; Yves Furet chanta, Robert Manuel et Jacques Charon, accompagnés par Jacques Clancy à la guitare, firent un numéro exotique et très drôle ; Christian Genty imita ses camarades... et son professeur, André Brunot ; Roger Bourdin se fit applaudir dans le répertoire de Charles Trenet et d'Yves Montand, Geori Boué détailla à ravir deux mélodies de Louis Beydts, le Piccolo Teatro de Milan fit apprécier ses artistes, Jean Marsac apporta à la salle Richelieu l'esprit de la Butte, et Jean Rigaux dans son tour d'horizon déchaîna le fou rire de la salle. Les spectateurs accueillirent avec une ferveur particulière Maurice Chevalier, lui aussi sur la brèche depuis plus d'un demi-siècle. Voici encore les Frères Jacques — très applaudis — et le corps de ballet de l'Opéra dans *Fourberies* et dans le nouveau ballet de Serge Lifar, *Variations*. Les heures passent, mais le public « tient », car ce n'est qu'à 5 heures du matin que M. Denis d'Inès, doyen de la Comédie-Française, viendra, entouré des sociétaires et des pensionnaires, lire un hommage à André Brunot. Le doyen évoque très simplement la carrière du doyen honoraire. Très ému, celui-ci remercia d'abord le public, puis ses camarades et ses élèves. Il était bien difficile à cet instant de ne point partager l'émotion d'André Brunot devant les ovations de tous ceux, comédiens et spectateurs, qui clamaient leur affection et leur admiration au doyen honoraire de l'Illustre Maison.

SIX heures du matin. André Brunot dans les coulisses est une fois encore happé par tous ceux qui veulent le féliciter.

« Maître, vous avez été étonnant ! »

« Patron, quelle leçon ! »

M. Pierre-Aimé Touchard passe, mélancolique. Pour lui aussi c'est sa soirée d'adieux. André Brunot embrasse ses amis et c'est avec bien du mal qu'il peut enfin retrouver sa loge, où s'amoncellent les fleurs.

Quelques minutes plus tard. Un monsieur en pardessus, le feutre en bataille, une valise à la main, descend lentement l'escalier. Il erre dans les couloirs déserts, où seul Voltaire semble sourire narquoisement. André Brunot le contemple et gagne la sortie. Le concierge salue M. le doyen, et dans la rue ses admirateurs, stoïques, attendent et exigent des signatures sur les programmes.

« Ah ! monsieur Brunot, s'écrie une vieille dame, je vous dois tant de joies ! »

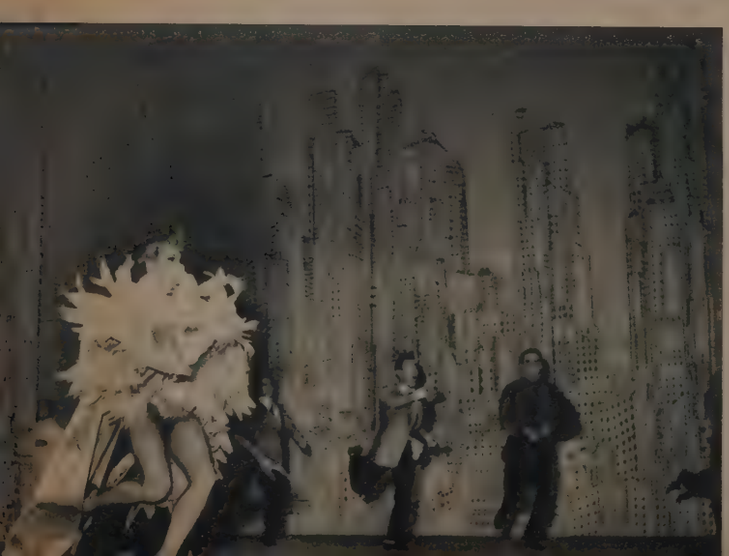
« Quand viendrez-vous rejouer salle Richelieu ? » demande un étudiant.

André Brunot, plus ému qu'il ne voudrait le laisser voir, sourit, signe, serre des mains et remarque :

« Dommage que les cafés ne soient pas ouverts, c'est l'heure du crème et du croissant. »

M. le doyen traverse la place du Théâtre-Français, des amis l'attendent en automobile pour le déposer à son domicile. André Brunot se retourne une dernière fois et contemple la maison de Molière...

Roland Petit et Colette Marchand **(ci-dessus)** dans « Ciné-Bijou », où la brillante étoile fait admirer **(ci-dessous)** son impeccable plastique.



Le chef d'orchestre Richard Blareau examine la partition d'un des ballets qu'il va diriger.

Claire Sombert, l'une des interp du « Loup », s'entretient avec M de Brunhoff **(à droite)**.

Roland Petit reçoit des félicitations. **De face** : Nora Auric. **A droite** : le compositeur Georges Auric.

De gauche à droite : Juliette G Philippe Lemaire, Micheline Pr et Maurice Carrère.

ROLAND PETIT
PARLE DES « BALLETS DE PARIS »

PAR MARTINE CADIEU

LORSQU'ON pense aux danseurs, on s'imagine des êtres qui volent... et nous sommes là, brisés, fatigués, à nous rouler par terre... »

Roland Petit, écroulé dans son fauteuil à l'issue d'une représentation, sourit pourtant à ceux qui lui parlent de son art...

« Il y a deux ans que j'avais quitté Paris. Alors j'étais un peu inquiet. Pourtant il est nécessaire de s'éloigner, de prendre du recul. On respire, on se renouvelle. On prend des forces pour créer.

— Parlez-moi donc de vos créations.

— Eh bien, vous savez que nos quatre nouveaux ballets sont de genres très différents. Le premier, « la Perle », est un ballet chinois. L'argument est de Louise de Vilmorin, la musique, de Claude Pascal, le décor, de Zaowouki. Gzovski est venu ici pour en faire la chorégraphie. C'est un ballet tout en finesse et en demi-teintes, une sorte de poème dansé par Violette Verdy.

» Jean-Pierre Grédy a écrit l'argument de « Ciné-Bijou » sur une musique de Pierre Petit. René Gruau a fait les décors, et moi... les chansons.

— Paroles ou mélodies ?

— Mélodies. Le ballet est une grosse farce. Colette Marchand lui donne tout son caractère piquant et diabolique. Beaurepaire a fait la chorégraphie.

» Mon préféré est peut-être le ballet dramatique intitulé « le Loup », dont Jean Anouilh a fait l'argument. La musique est de Dutilleux, les décors, de Carzou. Des paysages broussailleux, acérés, tragiques. J'en ai fait la chorégraphie. C'est une de légende allemande, profonde, r tique.

— Et qui vous inspirait ? Vous trav je pense, en suivant votre instinct ?

— Oui... Je fais ce dont j'ai envie ! m'occuper du tout des autres ni de se passe en dehors de nos salles de t

— Y a-t-il une évolution dans vos graphies depuis « Carmen » ?

— Je ne sais pas ; au public de Je ne suis qu'on bon ouvrier.

» Le quatrième ballet s'appelle « en vingt-quatre-heures ». J'en ai l'argument. La musique est de M Thiriet. Airs 1900 ! Le décor est de la chorégraphie, de Lifar. Colette Mar y sera une belle Veuve joyeuse. resterons ici six semaines, puis nous rons sans doute pour l'Angleterre.

— Avez-vous rapporté beaucoup d'i d'Amérique ?

— Oui. Mais on trouve des inspir partout, même dans le métro !

— Les plus belles images sont rieures.

— Vous voulez que je vous parle troupe ? J'ai cherché des filles aux lo jambes... C'est tellement plus beau.

— Avouez que vous êtes conte revenir.

— Bien sûr, et je préfère le théât cinéma, et mon public de Paris à to autres. »

Et l'enfant gâté de Paris chantonne de ses chansons. La musique est dan danse, poème, et tout se fond dans l de vivre.

LE CINÉMA EN RELIEF

A « UNE SEULE IMAGE »

PAR PIERRE DEVAUX

Depuis Léonard de Vinci, un artiste géopticien affirme que « voir le relief », c'est « voir, du même objet, avec les deux yeux, deux images différentes ». Sur ce principe indiscuté ont été conçus les systèmes de *photographie en relief*, aujourd'hui suffisamment au point, et de cinéma en relief, dont le succès a été mitigé.

LES PHOTOGRAPHIES A GRILLE

Le cas le plus simple est évidemment celui des photographies stéréoscopiques doubles, séparées, chacune des photographies étant vue séparément par l'œil correspondant, grâce à un dispositif convenable.

Tel est le principe du stéréoscope, mis au point il y a un siècle par Brewster.

Sous sa forme actuelle, la photographie stéréoscopique nécessite deux appareils, un appareil photographique à deux objectifs, constituant deux appareils photographiques entièrement séparés, pour la prise des images ; un second appareil à deux oculaires permettant l'examen des photographies positives, généralement par transparence.

Imaginons que nous découpions les deux photographies en bandes parallèles et que nous les « mélangions », les bandes paires étant empruntées à la photographie n° 1, tandis que la photographie n° 2 fournira les bandes impaires. On conçoit que si nous plaçons, de façon permanente, devant cette photographie composite une « grille » dont les barreaux ont une largeur et un espacement convenables, l'œil droit du spectateur verra uniquement les bandes paires, tandis que son œil gauche verra uniquement les bandes impaires. La sensation de relief apparaît, mais ce dispositif, de par son principe même, conduit à de fortes pertes de lumière.

Une solution différente a été lancée récemment par deux inventeurs français : elle substitue aux barreaux opaques de la grille des lentilles cylindriques très fines et fournit des images en relief beaucoup plus lumineuses.

LUNETTES BICOLORES

Il est une autre façon de « mêler » les images stéréoscopiques : c'est le procédé, classique dans les traités de physique, des *anaglyphes*.

Dans ce système, les deux images sont complètes et disposées sur une même surface, mais réalisées en deux couleurs différentes, approximativement « complémentaires » : vert clair et rouge, par exemple. L'observateur chaussant des lunettes également bicolores, un œil apercevra uniquement l'image qui lui est destinée, tandis que l'autre ne sera pratiquement pas perçue.

Les anaglyphes procurent un bon relief, mais ne se prêtent pas à la photographie ou à la cinématographie en couleurs. Elles ont été employées, pour des effets amusants, au music-hall ainsi que dans certaines éditions, telles que des traités de chirurgie opératoire, où elles permettent au lecteur de percevoir les illustrations dans un espace à trois dimensions.

Au cinéma, le procédé des anaglyphes est évidemment applicable, à la condition d'utiliser deux appareils de projection synchronisés ou un appareil à deux objectifs, projetant sur l'écran la double image bicolore. Une des dernières créations de Louis Lumière, tout à la fin de sa carrière, fut celle des lunettes bicolores « équilibrées » fournissant à chaque œil des *puissances optiques* égales, afin de réduire à néant la fatigue. Malheureusement, la sujétion — pourtant légère — imposée au public de porter des lunettes a interdit jusqu'à présent au procédé des anaglyphes cinématographiques tout développement commercial.

LUMIÈRE POLARISÉE

On sait, depuis Fresnel, que l'énergie lumineuse se présente comme un mouvement ondulatoire, les ondes se propageant transversalement à la ligne droite que nous appelons rayon lumineux. Ces ondes sont planes, mais « désordonnées », c'est-à-dire que leur plan occupe indifféremment toutes les positions angulaires autour dudit rayon.

Tel est le cas pour la lumière ordinaire. Il en va tout autrement avec la lumière « polarisée » obtenue à l'aide de certains appareils, tels que les miroirs à réflexion multiple ou les « nicols ». Le plan d'oscillation demeure alors fixe, vertical, par exemple.

Si nous présentons devant un rayon lumineux polarisé verticalement un nicol polarisé horizontalement, rien ne passe ; l'opacité est totale, tandis que la traversée se fera sans difficulté si le plan du nicol est le même que celui de la lumière, ici verticale.

Il y a là un procédé d'extinction « électif » qui peut remplacer les anaglyphes.

Imaginons que nous projetions sur un écran, complètement mélangées, deux images à l'aide de deux faisceaux lumineux polarisés, l'un, verticalement, l'autre, horizontalement. Si les spectateurs chaussent des lunettes dont les « verres » sont également polarisés, l'un, verticalement, l'autre, horizontalement, chaque œil, ici encore, apercevra uniquement l'image qui lui est dévolue, et le relief apparaîtra. Mais, cette fois, aucune coloration parasite n'est à craindre, et le procédé se prêtera à la cinématographie en couleurs.

Quelques précautions pratiques sont nécessaires. L'écran, notamment, doit être réalisé sous forme métallisée, à la poudre d'aluminium, car un écran ordinaire « dépolariserait » la lumière et réduirait le relief à néant. Les verres des lunettes sont constitués par des lames minces de matière plastique enfermant dans leur masse des cristaux polarisateurs d'hérapatite : c'est ce qu'on appelle des « polaroïdes ».

Une remarquable démonstration de ce procédé a été donnée, voilà quelques mois, dans une salle des Champs-Elysées. Les deux images étaient projetées par deux appareils séparés, synchronisés par une barre tournante. Les lunettes étaient fournies gratuitement aux spectateurs... mais réclamées à la sortie !

Les résultats sont curieux, mais décevants. L'œil s'habitue rapidement au relief et ne se trouve guère mieux contenté, au bout de quelques minutes, que par une bonne projection ordinaire. Des anomalies optiques se manifestent : les personnages placés au fond du champ paraissent plus grands que nature, tandis que le bras d'un artiste placé au premier plan s'allonge brusquement en devenant difforme et semble devoir atteindre les balcons !

LES GRILLES D'ÉCRAN

Appliquer le système de la grille aux projections cinématographiques est extrêmement séduisant ; on arriverait ainsi à *supprimer les lunettes*, la fonction de « séparation des deux images » étant désormais dévolue à la grille d'écran.

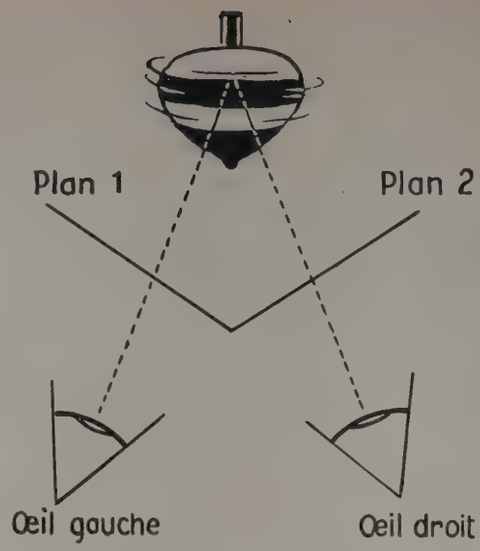
Un premier système, dit « à sélecteur fixe », consiste à disposer, entre le double objectif de projection et l'écran, une grille fine formée de barreaux opaques espacés devant l'écran ; le résultat est la formation, sur cet écran, d'une image à bande composite analogue à celle que nous avons décrite plus haut.

Plaçons maintenant un spectateur de l'autre côté de l'écran — réalisé sous forme translucide — ses yeux faisant face aux objectifs, à la même distance de l'écran ; une deuxième grille, identique à la première, étant interposée, l'œil droit ne verra que les bandes éclairées par l'objectif droit, et l'œil gauche, que les bandes éclairées par l'objectif gauche. Le relief apparaît.

Dans la pratique, le système exige des grilles d'une précision extrême ; on peut projeter sur un écran opaque, les spectateurs se trouvant, par conséquent, du même côté que l'appareil de projection. Mais une sujétion assez particulière subsiste pour les spectateurs : celle de placer et de maintenir leur tête en un point déterminé de l'espace, faute de quoi le relief disparaît.

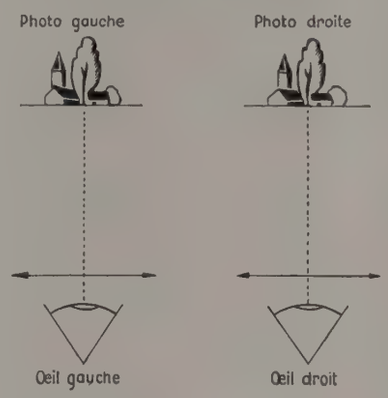
Une solution quelque peu différente, fort compliquée au point de vue mécanique, est celle des grilles mobiles de Noaillon ; des grilles animées d'un mouvement rapide d'oscillation ne nuisent en rien à la fixité de l'image et permettent, grâce à une forme convenable, en éventail, des barreaux, de disséminer les spectateurs à des distances variées de l'écran. Malgré des montages sur caoutchouc, le système de la grille oscillante paraît encore appeler quelque progrès.

Dernier-né de ces dispositifs, le système à grille tournante Savoye comporte une grille tronconique rotative, tournant autour de l'écran : c'est le « cyclostéréoscope », qui, sans atteindre à la perfection, paraît appelé à un certain développement dans le domaine du cinéma de petit format.



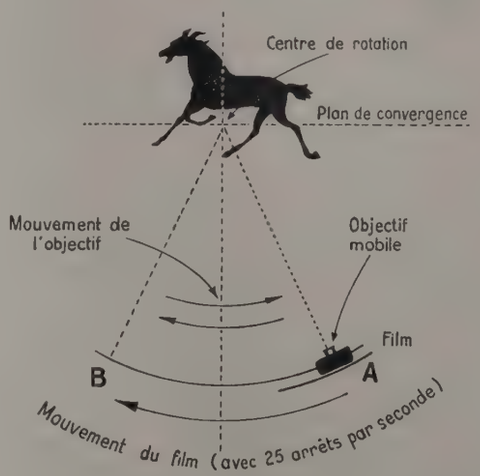
VISION RÉELLE

1 - VISION RÉELLE DES OBJETS. — Elle s'accompagne de deux efforts physiologiques distincts : la mise au point optique des cristallins et la convergence des axes optiques des deux yeux. L'observateur voit les deux images différentes de l'objet sur deux plans 1 et 2 formant un angle obtus.



VISION AU STÉRÉOSCOPE

2 - DANS LA VISION AU STÉRÉOSCOPE LA CONVERGENCE DES AXES OPTIQUES DES YEUX N'EST PAS RÉALISÉE. — Les deux images sont vues sur un même plan ; d'où l'aspect « en tôle découpée », sans rondeurs ni volumes.



3 - PROCÉDÉ « MONOCULAIRE ». — Durant la prise de vue, l'objectif et le film se déplacent de A en B, puis reviennent en A. Ce mouvement recommence vingt-quatre fois par seconde. A la projection avec un appareil ordinaire l'œil aperçoit ce qu'il aurait vu de l'objet réel en supposant qu'il ait pu se déplacer rapidement en arc de cercle et il a la sensation du relief.

UNE SOLUTION « MONOCULAIRE »

Un système tout différent vient d'être présenté, à Paris, à la presse technique, sous l'égide amicale de M. Edouard Belin. Ici, la « double image » a disparu ; nous avons affaire à un relief *monoculaire*... visible pour les borgnes également !

Tous les dispositifs stéréoscopiques construits jusqu'ici possèdent deux « axes optiques » parallèles. Autrement dit, ils présentent bien, séparément, à nos deux yeux deux images légèrement différentes, l'une où l'on aperçoit un peu plus du côté gauche du sujet, l'autre où l'on aperçoit davantage du côté droit, mais ces parties « supplémentaires » se trouvent placées, pour le spectateur, sur un plan unique, perpendiculaire aux deux axes optiques.

De là ce fâcheux aspect « en tôle découpée » ou « en contre-plaqué » des images vues au stéréoscope, qui nous montrent bien des plans successifs, mais aucun modelé en ronde-bosse, aucun volume.

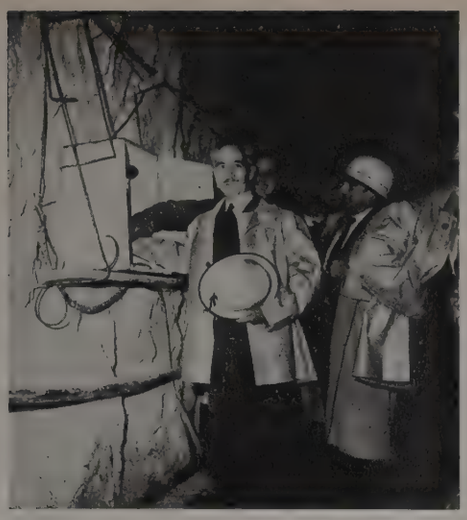
Dans la vision naturelle, au contraire, la perception stéréoscopique s'accompagne d'une *convergence* des axes optiques des yeux : autrement dit, nous « louchons » davantage pour contempler un objet rapproché. Il en résulte que les parties « supplémentaires », dont nous venons de parler, se plaquent sur deux plans fictifs, formant un angle obtus, chaque plan étant perpendiculaire à l'axe optique de chaque œil.

Ainsi apparaît la sensation de ronde-bosse, étrangère au dispositif stéréoscopique actuel.

Le nouvel appareil de prise de vues comporte un objectif mobile, qui se déplace suivant un petit arc de cercle horizontal ; le centre de cet arc de cercle se trouve au milieu du sujet à cinématographier, en sorte que l'objectif « vient regarder » ce sujet comme un visiteur qui tourne autour d'une statue. Ce mouvement de l'objectif dure le temps de prise d'une image, le film accompagnant l'objectif, puis l'objectif revient en arrière durant le temps de l'occultation pour le changement d'image. Il y a donc vingt-quatre « explorations » par seconde.

Le résultat est un film unique, analogue en apparence à un film ordinaire, mais qui donnera sur l'écran la perception directe du relief. Aucune modification n'est à apporter aux appareils de projection ni à l'écran. Aucune sujétion n'est imposée aux spectateurs, qui peuvent bouger la tête, l'incliner, voire fermer un œil sans perdre pour autant la sensation du relief !

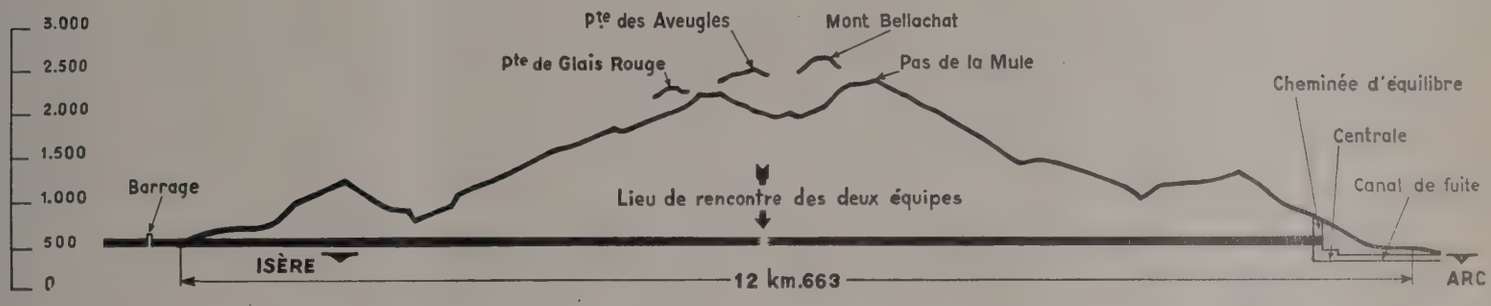
Une nouvelle notion s'introduit ainsi dans l'art cinégraphique, celle du *plan de convergence*, autrement dit du plan contenant le centre de rotation de l'objectif, et qui vient s'adjoindre à celle du *plan de netteté*, familière à tous, correspondant à la « mise au point » optique dudit objectif. En jouant, à la prise de vues, sur l'emplacement de ce plan de convergence, au moyen d'un viseur Reflex spécial « en relief », le cameraman dispose maintenant d'un moyen physio-psychologique d'attirer invinciblement l'attention du spectateur sur tel point de la projection... Ne doutons pas que nos metteurs en scène n'en tirent des effets retentissants : « Il ne faut point craindre en art, disait Barrès, de forcer le caractère. »



M. Flouret va abaisser une manette : soixante-dix-huit mines vont faire sauter le « bouchon » qui sépare encore les deux galeries.

La circulation est libre entre les deux galeries. On « purge » les parois des derniers rochers qui y restent accrochés.

Au milieu des rochers éboulés, M. Flouret, précédé de M. André Borie, franchit la trouée d'amont en aval.



L'AMÉNAGEMENT HYDRO-ÉLECTRIQUE : LE CANAL ISÈRE-ARC

De Notre-Dame-de-Briançon à Randens, le mont Bellachat est percé

APRÈS SIX ANS D'UN TRAVAIL DE TERMITE DIFFICILE ET DANGEREUX

Depuis lundi 23 mars, le trajet Notre-Dame-de-Briançon-Randens peut être effectué à pied, en moins de deux heures... à la condition d'emprunter le tunnel direct qui franchit désormais, de part en part, le massif du mont Bellachat, à quelque 2.000 mètres de profondeur. A vrai dire, le touriste n'est pas admis à ce parcours. En attendant d'être ouvert à la circulation... des eaux de l'Isère, le souterrain restera pendant un an encore le domaine exclusif des techniciens, qui vont rogner sa section à la taille voulue, la régulariser, la consolider, la cimenter soigneusement. Au terme de ces douze mois, pour la première fois l'Isère se jettera dans son affluent l'Arc, et son cours, détourné sur plusieurs dizaines de kilomètres (toute la « boucle » d'Albertville), alimentera les turbines de la centrale souterraine de Randens, ajoutant, bon an mal an, 450 millions de kilowatts-heure à notre production hydro-électrique.

Les lecteurs de *France-Illustration* (1) connaissaient déjà l'économie du projet d'aménagement de la « chute Isère-Arc » ainsi que les innombrables obstacles, humains et physiques, qui ont dû être surmontés par les spécialistes, dont la ténacité a fini par triompher puisque le percement final a été effectué avec trois mois d'avance sur les délais fixés.

Le dernier acte s'est joué la semaine passée, alors que l'équipe amont et l'équipe aval atteignaient respectivement les cotes 6.200 et 5.498, la longueur totale du grand souterrain devant être de 11.700 mètres. Restaient à franchir... quelques mètres de rocher, un « bouchon » de 7 mètres de hauteur et de 7 m. 50 de largeur.

Une dernière fois, le « jumbo » fut mis en place, et les fleurets attaquèrent la paroi, pour terminer leur tâche : soixante-dix-huit trous de 1 m. 75 de profondeur, disposés selon le « plan de tir » préétabli. Une demi-heure plus tard, 180 kilos de dynamite truffaient ainsi l'énorme bloc de pierre, reliés par un mince réseau électrique placé en retrait dans la galerie aval ; et, l'équipe s'étant repliée à hauteur de la « boîte de tir », M. Flouret, président du conseil d'administration d'Electricité de France, abaissait une manette.

Un vacarme assourdissant, le martèlement des ondes de choc, suivis d'un épais nuage de poussière blanche, et les deux contremaîtres des équipes aval et amont se donnaient l'accolade au milieu du chaos de rochers arrachés à la montagne. Bientôt, la voûte ayant été « purgée » des derniers rochers branlants, les deux équipes de pointe et les représentants d'Electricité de France, les ingénieurs et les chefs de l'entreprise se rejoignaient autour d'une table dressée dans ce qui était encore quelques heures plus tôt la galerie amont pour sabler le champagne.

L'opération « percement » était achevée. Elle avait débuté en janvier 1947 par une première galerie de reconnaissance ; le 29 novembre 1948, les premières mines explosaient à la fenêtre amont, et depuis lors huit cents heures ont été occupées à la percée de la montagne.

Le lendemain, le travail a repris au chantier d'Isère-Arc, et pendant douze mois d'autres spécialistes vont doser les ciments tandis que s'achèvera l'équipement de l'usine-cathédrale de Randens, qui abritera quatre turbines de 4.500 CV et quatre alternateur de 36.000 kWA..., la « mise en eau » étant prévue pour mars 1954.

C. T.

(1) Voir *France-Illustration* du 3 mai 1952.

SAALBACH a accueilli cette année l'école de ski des mutilés.

Ce que peut la volonté humaine

EN AUTRICHE, DANS UN VILLAGE DE MONTAGNE...

UN CHAMPIONNAT INTERNATIONAL DE SKI RÉSERVÉ AUX MUTILÉS A RASSEMBLÉ 150 CONCURRENTS

Avec les fêtes de Pâques s'achève la saison du ski. Pendant les mois qui viennent de s'écouler, les passionnés de ce sport ont pu savourer les plaisirs de la neige et de l'air pur. Mais le ski requiert une condition physique excellente, et s'il est deux mots qui semblent ne pouvoir être rapprochés, ce sont ceux de skieur et de mutilé. Pourtant il est un pays qui a su résoudre l'antinomie : c'est l'Autriche, où une école de ski pour mutilés a été installée sous l'égide du ministère fédéral de l'Education nationale. L'initiative en revient d'ailleurs à quelques sportifs gravement atteints dans leur intégrité physique et qui n'ont pas voulu renoncer.

Après d'inévitables tâtonnements, une technique a été mise au point, des appareils ont été construits. Actuellement, des mutilés de toute nature pratiquent le ski avec une habileté que peuvent leur envier de plus valides. L'école n'a pas encore de siège fixe. Elle se déplace chaque saison et trouve pour la recevoir quelque charmante localité. Pour un temps, cette bourgade va devenir le « village du ski ».

Les Autrichiens ne se bornent pas du reste à aider leurs compatriotes. Ils adressent des invitations à des mutilés étrangers. Ceux-ci reçoivent un accueil fraternel. Bien vite, une camaraderie joyeuse s'établit entre les habitants et leurs hôtes.

Eduquer des mutilés pour un sport comme le ski n'est pas chose facile. Il a fallu créer une technique pour les différents cas. Les cours sont divisés en cinq classes. Les amputés d'une jambe à la hauteur de la cuisse ou des deux jambes sous le genou s'aident de bâtons munis de glisseurs, petits skis de 0 m. 50 de long. Les skieurs doivent s'accoutumer à prendre appui fortement sur leurs bâtons à glisseurs, à se pencher, surtout dans les virages, à un angle très aigu. Pas de bâtons naturellement pour les amputés des mains ou des bras. Un moniteur à qui manquent les deux avant-bras enseigne à ses camarades d'infortune des mouvements qui donnent au corps un nouvel équilibre. Une flexion du buste, le poids du corps porté plus ou moins d'un côté ou de l'autre leur assurent une maîtrise parfaite dans les virages.

Les résultats sont vraiment stupéfiants. Un concours international a pu être créé. Tous les ans l'association y convie les mutilés, et l'on y voit exécuter des slaloms que ne désavoueraient certes pas des skieurs à qui ne ferait défaut aucun membre. Cinq nations, cet hiver, ont été représentées à ce concours par cent cinquante concurrents. Au programme figurait un combiné alpin de 350 mètres de dénivellation avec trente-cinq portes, épreuve particulièrement difficile. Pour ces mutilés, dont beaucoup, dans la vie quotidienne, éprouvent de la difficulté à monter un escalier, à couper leur viande, à allumer une cigarette, il semble que le ski soit un exercice facile. On ne décèle chez eux aucun effort. C'est merveille de les voir évoluer. Et l'on salue avec admiration la magnifique victoire remportée par ces jeunes hommes grâce à leur volonté.

S. Blatin.

CES TROIS SKIEURS SONT DES UNIJAMBISTES. Aidés de bâtons à glisseurs, ils réalisent des performances que pourraient leur envier beaucoup de sportifs bien portants.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Semaine du 4 au 11 avril 1953

Le carré du Soleil à Uranus ouvre la porte toute grande aux accidents, aux opérations chirurgicales urgentes. Semaine brusque. Vénus est mal placée, des pleurs seront versés. Seul le magnifique trigone du 10 avril entre le Soleil et Pluton peut amener un changement dans la vie collective.

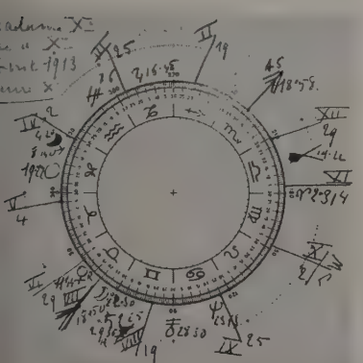
Ce Soleil-Bélier toujours si violent, si chaud des premiers rayons printaniers va en quelques jours rencontrer les deux planètes les plus lentes et les plus dynamiques, Pluton et Uranus (dites planètes lourdes), et aussi les plus mystérieuses du firmament, nous réservant des événements imprévus.

C'est un renouvellement en marche, un mouvement qui peut amener une nouvelle et heureuse ligne de vie pour bien des personnes. Mais l'impression première ne sera pas ainsi au moment où ces mouvements astrologiques se produiront.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le 21 mars et le 20 avril	Dynamique mais dangereux. Accidents ou opérations chirurgicales possibles. Réalisations ; triomphe également possible.
Le 20 avril et le 21 mai	Seront encore bien émus des événements qui se sont produits fin mars, surtout le 3e Décan.
Le 21 mai et le 21 juin	Enfin un groupe de natifs heureux. Le succès fleurit leur route.
Le 21 juin et le 22 juillet	Pour les 2e et 3e Décans, grands changements dans l'existence.
Le 22 juillet et le 23 août	2e Décan : le bonheur, la réussite frappent à votre porte.
Le 23 août et le 23 septembre	Facilité. Enthousiasme. Ces natifs en ont besoin, car les finances des 2e et 3e Décans sont basses.
Le 23 sept. et le 24 octobre	Grands tournants dans la vie. Résolutions difficiles à prendre.
Le 24 oct. et le 23 novembre	Il faut que la sagesse soit présente, et c'est bien difficile pour les excessifs et ardents natifs du Scorpion.
Le 23 novem. et le 22 décem.	De très grandes satisfactions. Toutes décisions apportent le bonheur. Encore quelques difficultés financières pour le 3e Décan.
Le 22 décem. et le 22 janvier	Les difficultés sont immenses et paraissent presque insurmontables, sauf pour le 3e Décan.
Le 22 janvier et le 20 février	Heureusement perdu dans un rêve.
Le 20 février et le 21 mars	Mercure, rétrograde, trouble la situation pour le 3e Décan. Autrement paix du cœur.

THÈME ASTRAL DE Mme X..., née le 9 avril 1913, à...



Le foyer, le mariage sont les grands points (et aussi les préoccupations premières) inscrits dans ce thème.

Le mariage fut une déception. En pleine IIe Maison (Maison du mariage) cette conjoncture Lune-Saturne a apporté bien des tristesses.

L'intelligence est grande et facilite toutes les subtilités permises. Vous allez jusqu'au bout des choses quand vous agissez dans un but quelconque. Vous savez saisir l'occasion avec opportunité.

Cette carte de ciel astral est dominée, éclairée par un dynamique Soleil au Bélier bien qu'ayant une blessure par Jupiter. Voilà un bon Soleil, chaud, plein de courage, qui fait que l'ambition est quelquefois satisfaite. Un ami très puissant a apporté de bien heureuses compensations. Ce Soleil blessé par Jupiter indique que l'orgueil n'est pas toujours de bon conseil, et cet aspect a aidé à trop développer quelques inimitiés secrètes.

Esprit inventif, qui se forge parfois des idées tristes et tourmentées ayant souvent, hélas ! une base exacte. Il y a beaucoup de prescience dans ce thème.

Cette native porte en elle un grand équilibre, très peu troublé par la rencontre des astres. Les mauvais jours ont surtout assombri le passé. La dernière quinzaine de juillet réserve encore quelques jours pénibles, surtout si le début d'avril est tourmenté. Octobre et novembre 1953 amèneront des surprises.

Actuellement cette native doit être dans la tristesse et l'inquiétude. De petits ennuis et, surtout, peu de justesse de vues. Ne pas agir, rester tranquille le plus possible.

Vous souffrez beaucoup moralement ; des procès, des associations dangereuses en sont la cause.

La deuxième partie de la vie sera plus heureuse, le foyer plus tranquille.

Les poumons et les bronches sont fragiles. Septembre et novembre 1953 : maladie possible.

Nous rappelons aux nombreux lecteurs qui nous écrivent que Mme JUIN choisit chaque semaine un horoscope et que, pour avoir une réponse directe, il est indispensable d'indiquer son adresse exacte.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EXTRÊME-ORIENT :

Général L.-M. Chassin, *l'Ascension de Mao Tse Tung* (Payot, 216 pages, 8 cartes). C'est la relation détaillée des singuliers événements qui ont livré la Chine au communisme et fait, en quelques années, d'un petit instituteur du Hunan, poète classique et révolutionnaire marxiste, « le maître incontesté d'un homme sur cinq parmi ceux qui peuplent la terre ». Mao Tse Tung fonde en 1921 le parti communiste chinois, qui, en 1927, ne comptera encore que soixante mille adhérents. Sur les directives de Moscou, il s'inspire de la nécessité de gagner les masses par la propagande avant de passer à l'action. Il sut mettre le masque du patriotisme sur l'internationalisme. Les instructions données aux soldats reflètent son sens psychologique : « Sois poli avec les gens du peuple ; remets en place la paille sur laquelle tu as dormi ; sois propre ; remplace ce que tu as cassé, etc. » Il a inculqué à sa petite troupe l'idée qu'une armée qui ne possède rien doit tout obtenir de l'ennemi ; d'où la conception de la guerre d'anéantissement.

Rien ne donne une mesure plus exacte de son réalisme que cet épisode. En décembre 1936, Chiang Kai Chek, trahi par ses troupes mutinées, est fait prisonnier. Mao Tse Tung intervient non seulement pour sa libération, mais pour son maintien à la tête de la Chine dans la lutte contre le Japon. Pourquoi ? Parce que, si le Japon triomphe, c'en est fait de l'indépendance chinoise et de l'avenir des rouges. De 1942 à 1944 les communistes et les nationalistes font face aux Nippons. Et, au moment de la victoire, alors que l'opinion publique, mal informée, célèbre Chiang comme un des maîtres du monde, les initiés savent que le destin futur de la Chine n'est pas entre les mains d'un Kuomintang sclérosé et corrompu, mais dans celles du parti qui a joué de tous les stratagèmes pour s'assurer au moment voulu « le mandat du Ciel ».

L'ENTENTE FRANCO-AMÉRICAINE :

Longworth Chambrun, *Sans jeter l'ancre, 1873-1948* (Plon, 318 pages). Une autobiographie qui se confond avec trois quarts de siècle d'histoire commune aux nations française et américaine, dont la personnalité de l'auteur symbolise l'union. Née Américaine et descendante d'une famille à laquelle son nom ouvre toutes les portes — y compris celles de la Maison Blanche — devenue comtesse de Chambrun par un mariage qui la francise mais la restitue à l'Amérique sous le signe de La Fayette, cette inlassable voyageuse a été, d'un pays à l'autre, la messagère des heures heureuses ou tragiques.

La carrière militaire de son mari, évoquée dans ces pages, nous vaut des témoignages de première main sur les plus grands événements du demi-siècle — les débuts de la guerre de 1914 vus de Saint-Mihiel, le Blitzkrieg, l'armistice de 1940. Non moins passionnantes sont les pages qui nous montrent, à travers le prisme américain, les illusions nées des entretiens de Yalta.

Des pages émouvantes aussi sur la fin tragique de Pierre Laval.

Ses liens de parenté avec Savorgnan de Brazza ont permis à l'auteur de rappeler les épisodes d'une ère coloniale un peu oubliée.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

MARC BIRKIGT

Marc Birkigt, fondateur des usines Hispano-Suiza et de bien d'autres activités industrielles, repose désormais à Genève, dans le décor qui le vit naître il y a soixante-seize ans.

Mme Marc Birkigt, son fils, M. Louis Birkigt, et son gendre, M. Maurice Heurteux, président de l'Union syndicale des industries aéronautiques, ont reçu les hommages d'une foule affligée.

Dès sa sortie de l'Ecole de mécanique, Marc Birkigt, à peine majeur, entreprenait à Barcelone l'étude de véhicules automobiles et créait cinq ans plus tard, avec un groupe espagnol, la Société Hispano-Suiza, dont le nom évoque les deux pôles de son labeur, de part et d'autre de Paris, où il installait en 1911 une fabrique d'automobiles, à Bois-Colombes.

Dès octobre 1915 il réalise pour l'aviation militaire son moteur Hispano de 140 CV, révélation de l'époque, dont la descendance, du 180 CV au 300 CV et au moteur canon, devait nous assurer la maîtrise de l'air.

La guerre finie, nos services techniques en appelèrent de nouveau à Marc Birkigt, et jusqu'en 1939 se succédèrent des moteurs qui placèrent l'aviation française au premier rang dans le monde.

Il créa cent modèles divers de machines, terrestres ou aériennes. Il en traçait lui-même toutes les pièces, car il possédait aussi les qualités d'un dessinateur extraordinaire.

Esprit concentré, d'un merveilleux équilibre, homme doux et loyal, Marc Birkigt restera comme un des plus puissants artisans de notre défense et du progrès industriel.

JEAN BARUZI

Jean Baruzi, qui vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-douze ans, tenait une place éminente parmi les philosophes contemporains. Il avait occupé de 1933 à 1951 la chaire d'histoire des religions au Collège de France. Sa thèse sur *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* est un monument. On lui doit aussi : *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre, Création religieuse et pensée contemplative,* où il analysait la mystique de saint Paul. Par ses livres et par la parole, il a exercé une profonde influence.

LUCIEN MAURY

Ancien professeur à l'Université d'Upsal, Lucien Maury, qui vient de disparaître, s'était fait un nom comme spécialiste des littératures scandinaves. On lui doit la traduction de nombreux auteurs suédois. Il avait dirigé la Maison suédoise de la Cité universitaire et la bibliothèque scandinave de Paris.

LE DOCTEUR YACOËL

Un éminent cardiologue, le docteur Yacoël, vient de mourir. Il était âgé de soixante-quatre ans. Elève de Vaquez, on lui doit d'importants travaux sur les maladies du cœur et du sang. Il était officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1914-1918 et 1939-1940.

Courrier musical

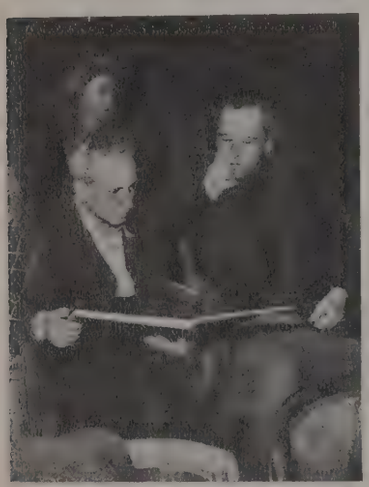
« NICOLAS DE FLUE » RÉVÉLÉ AU PUBLIC FRANÇAIS

DOUZE ans après sa création à Neuchâtel, **Nicolas de Flue,** légende dramatique de Denis de Rougemont et Arthur Honegger, composée pour le 650e anniversaire de la Suisse, pénètre en France et enseigne au public parisien l'histoire du bienheureux qui sauva l'unité de la Confédération helvétique.

Nous devons à l'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, dirigé par Georges Tzipine, la révélation de cette œuvre importante. Elle était destinée à des exécutants amateurs ; Honegger l'a voulue résolument populaire. Il a cherché, et réussi, quelque chose d'aussi direct que **le Roi David.** Témoigner d'une pareille spontanéité dans l'effusion lyrique, user d'un langage à la fois poétique et quotidien, manier ces colorations vives et fraîches, cette rythmique franche, déployer librement cette solide musculature, n'est-ce pas, pour le savant musicien de **la Danse des morts** et de la **Symphonie liturgique,** le comble de l'art ?

Ainsi la belle et naïve légende du saint national prend tout son relief et conserve intacte sa pureté.

L'orchestre, la Chorale Elisabeth-Brasseur et les Petits Chanteurs de Versailles ont largement contribué au succès immédiat de la partition d'Honegger. Et l'on ne saurait trop louer aussi Jean Davy, récitant comme on n'en vit jamais de tel, qui sut dire avec la force discrète, la justesse de timbre et le plus exact sentiment dramatique un texte où on le devinait constamment guidé par sa compréhension musicale.



Georges Tzipine et Arthur Honegger se penchent sur la partition pendant une répétition de « Nicolas de Flue ».

UN ILLUSTRE SOLISTE : YVES NAT ; UN JEUNE VIRTUOSE D'AVENIR : G. ALEXANDROVITCH

QUELQUES jours plus tard, Yves Nat faisait, sur l'estrade du même théâtre des Champs-Elysées, une magnifique et — dit-on — fugitive rentrée. N'exhalons pas, à l'avance, nos regrets. Artiste incomparable, maître français du clavier, Yves Nat dispense, au Conservatoire, les trésors de son enseignement, mais se refuse, depuis de longues années, à paraître en public. Un geste de générosité — au bénéfice des « enfants bleus » — nous a valu cet extraordinaire récital, dont on craindrait qu'il demeurât sans lendemain. Car ceux qui n'ont pas le bonheur de compter parmi les élèves d'un tel maître ne peuvent cacher leur émotion lorsqu'il consent à faire pour eux de la musique, dans le sens le plus noble et le plus complet du terme.

Saluons, en même temps, l'apparition d'un jeune virtuose, G. Alexandrovitch, qui vient de se faire entendre pour la première fois à l'un de nos grands concerts dominicaux (Orchestre Lamoureux, direction Jean Martinon) et a témoigné, dans le **Concerto** pour piano et orchestre de Tchaïkovsky, d'une puissante nature musicale. Je ne crois pas me tromper en lui prédisant une carrière brillante.

L. MAURICE-AMOUR.

NOUVELLES RELIGIEUSES

« EAUX-VIVES » REÇOIT

LA rédaction de notre confrère catholique Eaux-Vives **a récemment organisé une réception à l'occasion de laquelle plusieurs écrivains éminents ont dédicacé quelques-unes de leurs œuvres. On y remarquait notamment le général Weygand, le comte Robert d'Harcourt, MM. Maurice Genevoix et Fernand Gregh, de l'Académie française, M. Jacques Chastenet, de l'Institut, nos collaborateurs Daniel-Rops, Yves Gandon et Bernard Simiot, MM. Jules Bertaut, Jean-Louis Bory et Jacques Hérissay et le navigateur solitaire Jacques-Yves Le Toumelin, qui signa son ouvrage,** Kurun.

COMME CHAQUE ANNÉE, POITIERS VIENT D'AVOIR SA PASSION

DEPUIS les « mistères » médiévaux, la Passion a toujours inspiré les dramaturges. En de nombreux pays, des acteurs improvisés font, pendant la semaine sainte, revivre les phases du sacrifice divin.

L'Allemagne possède la Passion d'Oberammergau, universellement renommée. En France, le patronage de Saint-Pierre-de-Ménilmontant monte chaque année des spectacles dont France-Illustration **a déjà présenté quelques images (1). Une autre ville de France, Poitiers, est aussi le théâtre d'une très belle Passion, qui fut parfois surnommée : l'Oberammergau français.**

Elle ne possède certes pas le cadre pittoresque et naturel de la montagne qui, à Oberammergau, prolonge la scène. Mais elle peut se réclamer d'une rare fidélité à l'Ecriture, car le personnage du Christ ne prononce aucune parole qui ne soit dans l'Evangile ou dans les livres saints, et la Vierge est muette dans sa douleur.

Depuis 1935, la Passion de Poitiers, sans autre interruption que la guerre, s'applique à rendre la physionomie du Christ dans son mystère de simplicité humaine comme de grandeur divine.

La presse régionale, nationale et étrangère ne lui a jamais ménagé ses éloges. Les amateurs poitevins, qui sont pour la plupart des ouvriers et des employés (le Christ est cheminot), ne se contentent pas de donner sur place chaque année six représentations à bureaux fermés ; ils se déplacent ; ils se sont rendus notamment à Pau et à Bordeaux, rencontrant partout l'accueil le plus favorable du public.

(1) Voir notre numéro du 17 mars 1951.

Une scène de la Passion de Poitiers : la condamnation du Christ devant le sanhédrin.

UN AMI NOUS QUITTE

CONSUL général d'Espagne à Pa M. Roman de la Presilla, qui occupe désormais le poste de consul général New-York, vient de quitter notre capita Il laisse de vifs regrets chez tous ceux nos compatriotes qui l'ont connu et qui toujours apprécié la souriante courtoisie cet excellent diplomate, grand ami de no pays.

LÉGION D'HONNEUR

AU cours d'une prise d'armes qui a eu li dans la cour d'honneur des Invalides, maréchal Juin a procédé à une remise décorations. On le voit ici épinglant insignes d'officier de la Légion d'honn sur la poitrine de l'un de ses plus proch collaborateurs, le colonel Bonhoure.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'ORCHESTRE NATIONAL DANS LES STUDIOS DE L'I. N. R.

A LA tête de l'orchestre national, Jean Martinon a dirigé à Bruxelles, dans les studios de l'Institut national belge de radiodiffusion, une séance musicale à laquelle le violoncelliste Jacques Neilz prêtait son concours. Ce concert sera transmis « en différé » le lundi 6 avril à 9 h. 15. Il sera entièrement consacré à la musique de notre temps. La nation belge va être brillamment représentée par un concertino de Jean Absil. La Suite provençale, **de Darius Milhaud, et** Iberia, **de Claude Debussy, l'encadreront chaleureusement. La pièce de Jean Absil, ainsi soigneusement sertie, brillera d'un éclat nordique très particulier, tout à fait en opposition avec les accents méridionaux qui l'entoureront.** Hop Frog, **d'après Edgar Poe, une suite d'orchestre en deux parties de Raymond Loucheur, apportera une harmonieuse conclusion à cette séance.**

PERSONNALITÉS SUR LA SELLETTE DE « DIMANCHE DE GALA »

L'EMISSION de Jean Grunebaum Dimanche de gala **vaut d'être suivie, chaque semaine, de 20 h. 30 à 21 h. 30. La direction artistique en est assurée par Maurice Jacquement, le metteur en scène, qui consacre son émission à un personnage connu, présenté généralement par les soins d'un journaliste en renom, qui fouille dans le passé de cette personnalité avant de lui demander de faire le point sur son activité présente et de la questionner sur ses goûts. C'est ainsi que André Maurois, Max Régnier, Danièle Delorme, Maurice Lehmann, Pierre Mac Orlan se prêtent de la meilleure grâce du monde à la prospection de leur interlocuteur et livrent volontiers au public les petits traits variés de caractère qui pimentent leur vie et assurent leur originalité.**

W.-L. LANDOWSKI.

LES SPECTACLES

FOLIES-BERGÈRE
Le plus célèbre Music-Hall du monde
UNE VRAIE FOLIE
Ts les Soirs 20 h. 30
Mat. Dim. & Fêtes 14 h. 30

LA SEMAINE HIPPIQUE

LES JOURNÉES SPORTIVES DE PAU

PARCE QU'IL est le premier de la saison et parce qu'une grande réputation reste attachée à son nom, le concours de Pau demeure l'événement important de ces mois d'ouverture. Non qu'il faille attendre des pistes sablées de la Haute-Plante une reconstitution à échelle réduite des tracés d'Auriac ou de Soumoulou. Dans leur facture forcément articielle, les parcours palois n'ont jamais cherché à faire illusion. Toutefois, à côté d'obstacles classiques, une banquette et un mur basque, spécifiquement sud-ouest, rappelaient aux cavaliers les difficultés rencontrées à travers le pays lorsqu'on galope « à la queue des chiens ».

Comme toujours, un lot de tête s'est rapidement dégagé dès les premières épreuves. M. Jonquères d'Oriola a été particulièrement brillant. Il faut voir dans les victoires d'Arlequin D, le haut jumper de Mme Roblin, autant de succès à son actif. Attaquant le cheval dans ses profondeurs sans toutefois le bousculer, il ne donna jamais à ce velléitaire le temps de se ressaisir. A lui, le prix du Cercle anglais et le Grand Prix, d'une foulée sans réplique. M. Georges Calmon, de son côté, ne laissa rien au hasard avec les sauteurs de Mme Villenave. Critérium, Pont-Long s'inscrivirent à son palmarès, d'autres encore... On put croire au début de la réunion que le match des deux leaders allait se poursuivre jusqu'à la fin. Mais M. du Breuil, en selle sur Voulette L, la jument grise de Mme Roblin, mit tout le monde d'accord en gagnant le Conseil Général ainsi que le Daguilhon-Pujol, pilotant Zinzolin C, le cheval de la baronne du Breuil. Il en fut de même de M. Beghin, très bien placé dans l'ensemble, et du colonel des Roches de Chassay, qui sut imposer sa volonté à Alésia dans une poursuite de chasse mouvementée.

La coupe des dames fut remportée par miss Howlett, interprétant Dauphine C, au docteur Didsbury. Elle est seconde avec le même cheval dans le Grand Prix. Mlle de Laissardière et Mme Lalonde y montrèrent également leur manière. Il manquait Mme d'Orgeix, Mlle José Bonnaud et Mlle Gurdjian.

L'attrait du « Horse Show » résidait aussi dans les à-côtés : présentation de chevaux de selle qui groupa les connaisseurs autour des jeunes anglo-arabes, tradition des chasses au renard perpétuée par le marquis du Vivier, « master » du Pau-Hunt, coutumes d'un cercle célèbre donnant son nom à une épreuve. Enfin, des vestiges de vie anglaise, originalité du pays, transmis jusqu'à nous en enjambant un siècle et demi, conférèrent à ces journées un caractère d'exception qu'on ne retrouve nulle part.

Organisé par la S. H. F., le concours était présidé par le vicomte de Vaufreland. Le comte de Castelbajac et le capitaine Clavé siégeaient au jury. Dans la tribune et autour des lices, M. de Croutte de Saint-Martin, inspecteur général des haras, le prince d'Altora-Colonna, le lieutenant Hannath, de l'armée cambodgienne, le comte de Mony-Pajol, M. Debled-Florin, etc. Le colonel Jalenques de Labeau réalisa les tracés.

TRE-HARDY.

LES VIGNES NIVERNAISES SUR LA BUTTE

PUISQUE, aussi bien, la plupart des Parisiens sont des provinciaux d'origine, il n'est pas absurde de penser que la fameuse vigne de Montmartre puisse rassembler dans ses quelques arpents des échantillons des plants qui, à travers la France, font nos grands crus.

C'est ainsi qu'elle vient de recevoir des ceps du terroir nivernais, que des membres de la confrérie Saint-Vincent des Vignerons de Tannay (Nièvre) ont plantés au son de la vielle et en présence de la toute charmante duchesse de Nevers et reine du Morvan 1953 (ci-contre). Sous d'aussi heureux auspices, les nouveaux plants ne peuvent manquer de prospérer et de mêler, une prochaine année, leurs grappes à la vendange montmartroise.

Les grandes ventes

Toiles, meubles et bijoux : GOYA ET TENIERS A L'HONNEUR

ASSISTE de plusieurs experts, Me Etienne Ader a dispersé à la Galerie Charpentier un très bel ensemble dont l'exposition avait attiré la foule. Le prix le plus élevé a été atteint par un portrait de jeune femme de Goya qui a été vendu 6.500.000 francs. Un Ruysdaël, **Quai au bord d'un canal,** a fait 1.500.000 francs, et un très joli tableau, spirituel et un peu « porcelainé » de Demarne, **la Diligence,** 1 million. D'autres très gros prix ont été enregistrés au cours de cette vente. C'est ainsi qu'une ravissante petite table-pupitre Louis XVI signée Carlin, réplique de celle qui a appartenu à Marie-Antoinette et qui se trouve au **South Kensington Museum,** a été adjugée 2 millions 450.000 francs.

On a obtenu encore 2 millions pour une soupière en argent et son présentoir ; 1.500.000 francs pour un secrétaire Louis XV ; 2.300.000 francs pour une bague ornée d'un brillant de 22 carats et 2 millions pour une autre bague ornée d'un brillant de 20 carats 50.

L'ensemble a produit 55 millions 190.000 francs.

De son côté Me Rheims, assisté de M. Lebel au cours d'une vente de tableaux anciens appartenant à un amateur belge, a adjugé 3.100.000 francs une toile de Teniers le Jeune, **la Tentation de saint Antoine.** Dans la même vente, une toile de J.-D. de Heem a fait 1.900.000 francs et une nature morte de Jan Olis, 1.550.000.

PRIX LITTÉRAIRES

LE Grand Prix littéraire du tourisme a été décerné à M. André Siegfried, de l'Académie française, pour son ouvrage : **Géographie poétique des cinq continents.**

C'est à un romancier d'origine hongroise naturalisé français, M. Ladislas Dormandi, qu'est allé cette année le prix Cazes. Le livre couronné — M. Dormandi a déjà écrit plusieurs ouvrages — s'appelle **Pas si fou.**

L'ŒUF DE PAQUES DES « BRAVES GENS »

A L'OCCASION des fêtes de Pâques, douze mille cinq cents vieillards défavorisés par la vie auront reçu un colis préparé pour eux par les « Braves Gens ».

Les « Braves Gens » ? Un mouvement fondé voilà deux ans par des jeunes décidés non pas à « faire la charité », mais à manifester très simplement une solidarité humaine envers ceux que le sort n'a pas ménagés.

Le mouvement s'est développé à la suite d'un article, publié dans plusieurs journaux de province, où notre éminent collaborateur Daniel-Rops appelait toutes les bonnes volontés à participer à la lutte des « Braves Gens ». D'innombrables concours ont aussitôt afflué et ont permis de venir efficacement en aide, durant l'année dernière, à plus de deux mille vieux parmi les plus seuls et les plus déshérités. L'objectif des « Braves Gens » est d'en secourir cette année dix mille. Il leur faut pour cela des concours encore plus nombreux, que le simple exposé de leur action doit, semble-t-il, suffire à leur gagner. L'adresse des « Braves Gens » est 5, rue des Ecouffes, Paris (4e).

Le portrait de jeune femme dû à Goya qui a été vendu 6.500.000 francs à la Galerie Charpentier.

UNE TOMBOLA AU PROFIT DE LA CROIX-ROUGE

LE 30 avril prochain aura lieu le tirage de la tombola « la Maison heureuse », organisée par la Croix-Rouge française. De nombreux lots sont les enjeux de cette loterie, particulièrement opportune au lendemain des inondations des Pays-Bas, à l'occasion desquelles la Croix-Rouge française a dû fournir un effort considérable, sans pourtant abandonner ses tâches sanitaires et sociales habituelles, qui représentent pour elle une charge permanente de 6.500 francs par minute. Ce chiffre seul montre à quel point sont vastes ses besoins.

LA PROCHAINE FOIRE DE BRUXELLES

DU 25 avril au 10 mai se tiendra à Bruxelles la XXXVIIe Foire internationale. A cette occasion la Chambre de commerce belge à Paris avait organisé dans ses bureaux du boulevard Haussmann une réception au cours de laquelle M. Lucien Cooremans, échevin de Bruxelles et administrateur délégué de la Foire, et M. Hennes, président de la Chambre de commerce belge, ont accueilli de nombreuses personnalités des deux pays, notamment M. Van den Bosch, chargé d'affaires, et M. Hupperts, conseiller commercial à l'ambassade de Belgique, MM. Fougerolle, président de la Chambre de commerce de Paris, Leresche, Cade et Clerc, conseillers du commerce extérieur, etc. Et l'on a bu au succès de la grande manifestation économique bruxelloise, qui constitue un des éléments efficaces de l'amicale entente franco-belge.

SURPLUS D'ÉDITEURS

Livres neufs non coupés, valeur 500 francs, depuis 50 francs. - Important catalogue 64 pages, 3.000 titres tous genres contre deux timbres. - Librairie E. L. J. M. (1), 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

POUR LA TÉLÉVISION

UN nouveau mode d'enregistrement va faciliter la tâche des techniciens de la télévision en permettant de fixer sur un même ruban magnétique images et sons. Sur notre cliché : l'équipement assurant, à volonté, la réception ou l'émission d'un programme complet.

PANSEMENT TRANSPARENT POUR LES SOLDATS BLESSÉS

LES services sanitaires de l'armée américaine utilisent un nouveau type de pansement baptisé « aeroplast ».

Il s'agit d'un produit plastique liquide, qui se solidifie rapidement à l'air libre. Contenu sous pression dans un récipient métallique, il est projeté en pulvérisation sur la blessure ou la brûlure, que l'on peut ensuite examiner à tout moment puisque la mince pellicule qui la recouvre, dont l'épaisseur est du dixième de millimètre, est transparente.

Le pansement plastique présente un autre avantage, celui de n'adhérer qu'à la partie sèche et saine de la peau. Il peut ainsi être enlevé sans douleur.

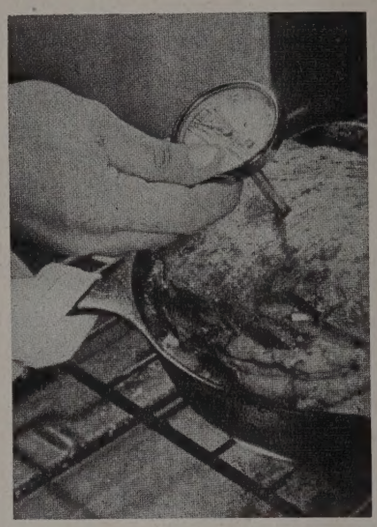
DISTRIBUTEURS DE LAIT

D'UNE hauteur de 2 mètres, ressemblant à des réfrigérateurs, de nouveaux appareils distributeurs ont fait leur apparition outre-Atlantique.

Chacun renferme 140 « quarts » de lait sous empaquetage imperméable et maintenus à la température de 4 degrés. Une fente reçoit l'argent du consommateur tandis qu'un plateau délivre le quart de lait tout en rendant la monnaie.

POUR LES MÉNAGÈRES

PRESENTE au Salon des Arts ménagers, un petit appareil, précieux pour la cuisinière, mesure l'épaisseur du rôti et indique avec précision le temps de cuisson nécessaire suivant la nature du morceau.



Un autre instrument utile est ce thermomètre qui indique à tout moment la température interne de la viande et permet d'obtenir, sans erreur possible, le degré de cuisson désiré.

⁂

UNE grande maison française de balais à franges démontables met à notre disposition les merveilleuses propriétés des silicones pour l'entretien des meubles et, en général, de toutes les surfaces vernies, polies, laquées ou émaillées. Le nouveau produit donne un brillant sec et durable en protégeant efficacement de toutes les taches la surface enduite.

⁂

UNE autre firme présente un détachant qui enlève toutes les taches des parquets, sans le secours de la paille de fer et sans noircir le bois.

⁂

LA cuisine moderne est désormais dotée d'une rôtissoire automatique. Cet appareil de précision comporte un thermostat réglable, un dispositif réglant le temps de cuisson et un mouvement d'horlogerie assurant la rotation lente de la broche.

La cuisson est effectuée aux infra-rouges. Une porte transparente laisse voir l'intérieur. Le fonctionnement est silencieux et l'ensemble peut même être posé directement sur la table servie.

C. T.

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
On vient chercher les enfants

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS

9e Arrt
HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

16e Arrt
HOTEL FARNÈSE "A
Entre Etoile et Trocadéro
32, rue Hamelin, PAS. 98-72
Dernier confort. Calme.
RESTAURANT - BAR
Pension. Prix modérés

ENVIRONS DE PARIS

MENNECY (S.-et-O.)
LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M.)
HOTEL-RESTAURANT
des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-69

CÔTE D'AZUR

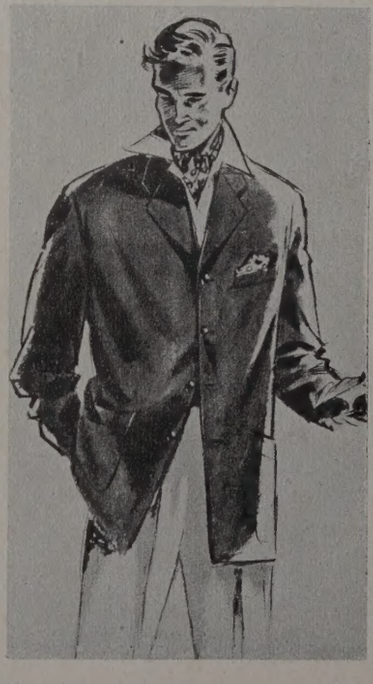
SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel, 129, bd Corderie, apparts 1-2 pièces + bains-cuis. à louer p. jour, semaine ou mois.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

Pour vous, messieurs

UNE COLLECTION DE PRINTEMPS

PRINTEMPS ! Un mois durant, la haute couture a épanoui la floraison de ses collections. Mais, il faut le dire, le plus récent événement dans le domaine vestimentaire intéresse surtout les hommes. Voici en effet que s'affirme une mode masculine. L'affluence qui se pressait au cocktail donné à l'Apollo par la Fédération du vêtement a montré que le Français ne demandait pas mieux, pourvu qu'on l'y aidât, que de retrouver une correction trop souvent négligée en ces dernières années.



Des artistes connus prêtaient leur concours à cette manifestation. De timides « mannequins » hommes, auxquels des « collègues » femmes apportaient le secours de leur assurance, présentaient les créations. Le président de la Fédération, M. Lejeune, souligna l'effort accompli — que les perfectionnements du machinisme ont rendu possible — pour produire en grande série. Mais cette industrialisation n'exclut nullement le goût et l'imagination des modellistes et des techniciens. Parallèlement à la rapidité de la fabrication, on s'est efforcé d'obtenir la variété — cent quatre-vingts types existent maintenant pour chaque vêtement — le confort et l'élégance.

Les changements, pourtant considérables, apportés aux vêtements de printemps et d'été 1953 risqueraient de passer inaperçus si les fabricants ne nous conviaient à porter notre attention sur cette évolution. Dans ces costumes, le gris triomphe, en plus de cinquante nuances, ce qui évite toute monotonie. Les doublures, réduites souvent au maximum, contribuent à les alléger ; tandis que le choix des détails et le fini de l'exécution imposent le cachet si justement recherché.

En vérité, nous serions, messieurs, inexcusables de persister dans le laisser aller. Les fabricants comptent au surplus qu'ils obtiendront des dames un appui qui nous ramènera et nous maintiendra dans la bonne voie et que notre tenue élégante nous permettra de faire honneur à celles que nous accompagnerons.

Le renouveau de la mode s'est aussi affirmé en d'autres endroits. Dans les somptueux magasins où viennent de s'installer les tissus Rodin, aux Champs-Elysées, se pressaient personnalités du monde et du théâtre, starlets et mannequins. De son côté, la manufacture de Blainville présentait des modèles exclusivement confectionnés avec des tissus de coton et de fibrane, légers, souples et résistants. Le cadre extrêmement moderne où avait lieu cette présentation mettait en valeur un choix très varié de vêtements joignant le pratique au bon goût. L'imperméable était aussi à l'honneur dans les salons du C. C. C., qui étend d'ailleurs le champ de ses activités et qui ajoute des modèles nouveaux aux articles qui ont assuré sa réputation.

R. D.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3,100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

COURRIER MEDICAL

VARIATIONS SUR L'OBÈSE

LES médecins n'ont pas d'opinions contradictoires. Ils ont des opinions différentes. Ils n'ont pas d'opinions définitives, mais ils en changent assez souvent pour retrouver plusieurs fois les mêmes au cours de leur carrière. Ils arrivent ainsi assez facilement à donner le sentiment de la stabilité. Cela est vrai pour les causes des maladies, dont l'étude, cela dit en passant, s'appellera à votre choix étiologie, écologie ou mésologie. Cela est vrai pour les traitements qu'on nous propose. Il y a les époques où il faut prendre de l'émétique et celles où il n'en faut pas prendre.

Pendant les derniers lustres les obèses étaient, disait-on, des insuffisants glandulaires. On leur donnait donc des extraits glandulaires, c'était, si j'ose dire, la tarte à la crème de l'obésité. Le régime des dames de Hollywood et les effets de la carte de matières grasses suggérèrent que l'obésité était due à un autre mécanisme. On voit lequel. Mais comme pour l'œuf de Christophe Colomb — l'œuf est bien en situation dans cette affaire de gastronomie — encore fallait-il y penser.

Surtout il fallait convaincre des gens qui ne s'en laissent pas conter : les médecins, sceptiques professionnels, et, aussi, les obèses ; il n'est pas facile de prouver et de faire croire à un obèse qu'il mange trop. On sacrifia quelques générations de rats et l'on eut une preuve scientifique ; il fallait ça. L'admirable, c'est qu'il paraît qu'on vient à ce propos de découvrir — en Amérique évidemment — le travail d'équipe et l'esprit de compétition. On endoctrine les obèses, on les groupe et ils se soutiennent moralement les uns les autres dans la nouvelle voie — étroite — qui s'ouvre devant eux. On va introduire la méthode en France. Cela finira... par un banquet.

R.-J. M.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Un Grand Voyage **(Les Albums de l'Académie du Jeudi).**

M. Arno Stern, qui initie au dessin, avec patience et amour, les enfants de l'Académie du jeudi, publie dans ce recueil quelques-unes des œuvres qu'ont exécutées ces élèves. On peut regretter que ces fresques ne soient pas reproduites ici dans tout l'éclat de leurs couleurs. Mais ces quelques images, habilement choisies et ordonnées, composent les données essentielles d'un thème à partir duquel l'imagination des jeunes lecteurs pourra recréer tout un voyage au royaume de Féerie.

Jacques Bourcart, professeur à la Sorbonne : les Frontières de l'océan **(Albin Michel).**

UNE curieuse proclamation du président Truman nous a appris que les Etats-Unis entendent se réserver désormais, comme « territoire » submergé dépendant de la métropole, le plateau continental **qui borde leurs côtes. On sait qu'il s'agit du « socle » sous-marin dont la profondeur n'excède généralement pas 200 mètres et qui précède les grands abîmes océaniques. Au reste, la proclamation américaine ne fait que confirmer** de jure **un état de fait, attendu que les États-Unis possèdent dès aujourd'hui plus de 200 concessions pétrolières sous-marines, réparties dans le golfe du Mexique et au large de la Californie. La France vient d'accorder des permis de prospection dans le golfe du Lion et la Syrte de Gabès.**

On peut juger par ces exemples de l'actualité des problèmes scientiques, industriels, politiques que soulève un livre comme celui de M. Jacques Bourcart. Bien plus que les « abysses », ce qui intéresse l'homme, dans l'océan, c'est cette « frange » côtière où l'océan prend contact avec l'habitat humain. L'érosion des côtes ou, au contraire, leur envasement, les rapports des courants avec la météorologie, la distribution des flèches de sable autour des môles, autant de problèmes que la science actuelle a complètement renouvelés. Se doutait-on qu'il existe six-sept grands fjords sous-marins, à faible profondeur, entre Toulon et Port-Vendres ? Que le Cotentin est une île, mal rattachée à la terre par une bande marécageuse d'une surmarée de 15 mètres suffirait à submerger ?

L'ouvrage est bien présenté dans la collection grise « Science d'aujourd'hui », que dirige André George.

Huguette Boussand. — Les Confidences de l'Élysée **(J. Peyronnet).**

C'EST toute l'histoire des lieux où s'élève le palais qui abrite le premier magistrat de la République.

Longue histoire : elle va de Philippe Auguste à Vincent Auriol... Dans cette forêt du Roule allaient naître le Faubourg-Saint-Honoré et les Champs-Elysées. Mais c'est à partir de la construction, en 1718, de l'hôtel d'Evreux, qui allait devenir la demeure de Mme de Pompadour, que les souvenirs historiques s'accumulent.

Que de personnages illustres ont traversé ces lieux !

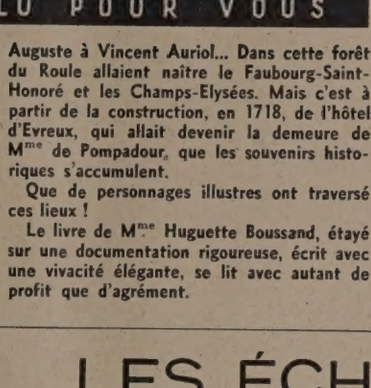
Le livre de Mme Huguette Boussand, étayé sur une documentation rigoureuse, écrit avec une vivacité élégante, se lit avec autant de profit que d'agrément.

L'Institut des hautes études latino-américaines

LE recteur de l'Université, M. Sarrailh, a récemment exposé aux chefs des missions diplomatiques d'Amérique latine en France le plan de l'Institut des hautes études latino-américaines qui doit être édifié à Paris, rue Saint-Guillaume. Cet Institut, dont M. Vincent Auriol sera le président d'honneur et M. Edouard Herriot le président effectif, sera consacré à l'étude du cadre, du milieu et des grands événements politiques et historiques d'Amérique latine.

LES ÉCHECS (N° 111)

Solution de l'étude N° 112 des frères Platoff (1906)



Les blancs jouent et gagnent.

Comment éviter que la tour ne se sacrifie contre le pion blanc, ce qui amènerait la partie nulle par insuffisance de forces ?

Si 1. g7-g8:D?, Td1-h1+Nulle; 2. Rh4-g5, Th1-g1+; 3. Rg5×f5, Tg1×g8. Nulle.

Si 1. Fb4-ç5? (pour garder g1 et empêcher Td1-h1+ et g1+) 1. ... Td1-d8 Nulle (la tour menace 2. ... Td8-g8 et ×g7) ; 2. Fç5-f8, Td8-d4+ puis Td4-g4 et ×g7. Nulle.

La solution est 1. Fb4-d6!, Td1-h1+ (si 1. ... Td1×d6; 2. g7-g8:D, Td6-d4+; 3. Rh4-h5 gagne. Ou si 1. ... Td1-d4+; 2. Rh4-h5, Td4-g4 ; 3. Fd6-f4+!, R joue; 4. Ff4-g5 gagne). — 2. Fd6-h2!! la pointe subtile et décisive, Th1×h2+. — 3. Rh4-g3, Th2-h1. — 4. Rg3-f2!! (et non 4. Rg3-g2?, Th1-h4! Nulle; 5. g7-g8:D, Th4-g4+ forçant l'échange dame contre tour. Le roi blanc doit aller prendre le pion noir avant de pouvoir venir sur g2) 4. ... Th1-h2+; 5. Rf2-f3!, Th2-h3+; 6. Rf3-f4, Th3-h4+; 7. Rf4×f5, Th4-h5+; 8. Rf5-f4, Th5-h4+; 9. Rf4-f3, Th4-h3+; 10. Rf3-g2 gagne, en faisant dame.

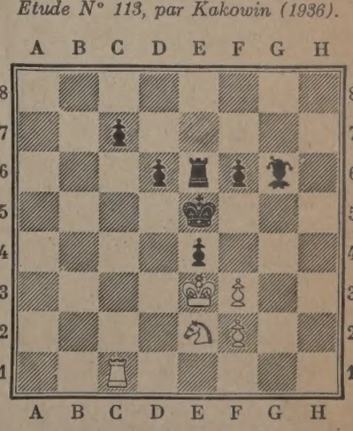
Le championnat d'U. R. S. S. 1952 a été gagné par le champion du monde Botwinnik, *ex æquo* avec Tajmanov. Bronstein et Keres se sont mal classés dans ce championnat. Voici une partie entre les deux grands maîtres qui, le lecteur s'en souvient sans doute, firent match nul dans le dernier championnat du monde.

Jouée au championnat d'U. R. S. S. 1952.

Blancs : Bronstein.
Noirs : Botwinnik (champion du monde).

1. é2-é4, é7-é5. — 2. f2-f4, é5×f4 (2. ... d7-d5 est probablement le meilleur pour les noirs). — 3. Cg1-f3, d7-d5. — 4. é4×d5, Cg8-f6!. — 5. Ff1-b5+ (si 5. ç2-ç4, ç7-ç6), ç7-ç6. — 6. d5×ç6, b7×ç6. — 7. Fb5-ç4, Cf6-d5. — 8. d2-d4 (8. Dd1-é2+, Fç8-é6), Ff8-d6. — 9. 00,00. — 10. Cb1-ç3, Cd5×ç3. — 11. b2×ç3, Fç8-g4. — 12. Dd1-d3, Cb8-d7. — 13. g2-g3, Cd7-b6 (et non 13. ... f4×g3?; 14. Cf3-g5 gagne). — 14. Fç4-b3, ç6-ç5!. — 15. ç3-ç4 (ravalant le fou blanc b3 au rôle d'un pion. 15. d4×ç5, Fd6×ç5+ était peu réjouissant pour les blancs mais néanmoins meilleur) 15. ... Dd8-f6 !. — 16. Cf3-é5, Fd6×é5. — 17. d4×é5, Df6×é5. — 18. Fç1×f4, Dé5-h5. — 19. Tf1-é1 (les noirs menaçaient de gagner la qualité par Fg4-é2), Tf8-é8. — 20. a2-a4, Fg4-é2 !. — 21. Dd3-ç3, Cb6-d7 (l'actif cavalier entre en jeu tandis que le fou blanc b3, emmuré par ses pions, n'aura pas le temps de revenir en jeu). — 22. a4-a5, Cd7-f6. — 23. Fb3-a4, Té8-é6. — 24. Rg1-g2, Cf6-é4. — 25. Dç3-a3 (si 25. Dç3-é3, Cé4-g5 ! gagne) 25. ... g7-g5 ! Les blancs abandonnent.

Etude N° 113, par Kakowin (1936).



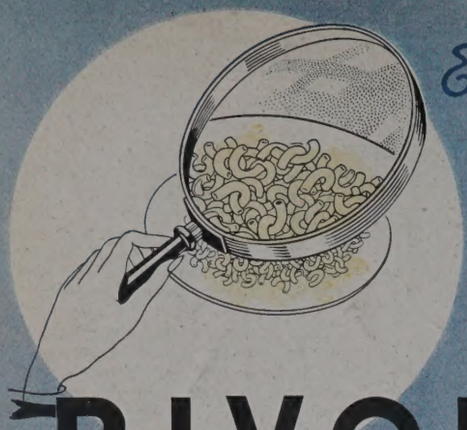
Les blancs jouent et gagnent.

Le n° 113 est une transposition en fin de partie d'un célèbre problème en neuf coups de Bayer, connu sous le nom de « l'immortel problème » et que j'ai déjà publié il y a bien des années dans ces colonnes. La combinaison est éblouissante.

ANDRÉ CHÉRON.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

APR 21 19



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boîtes carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET

WALLACE &